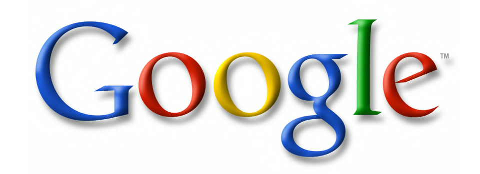
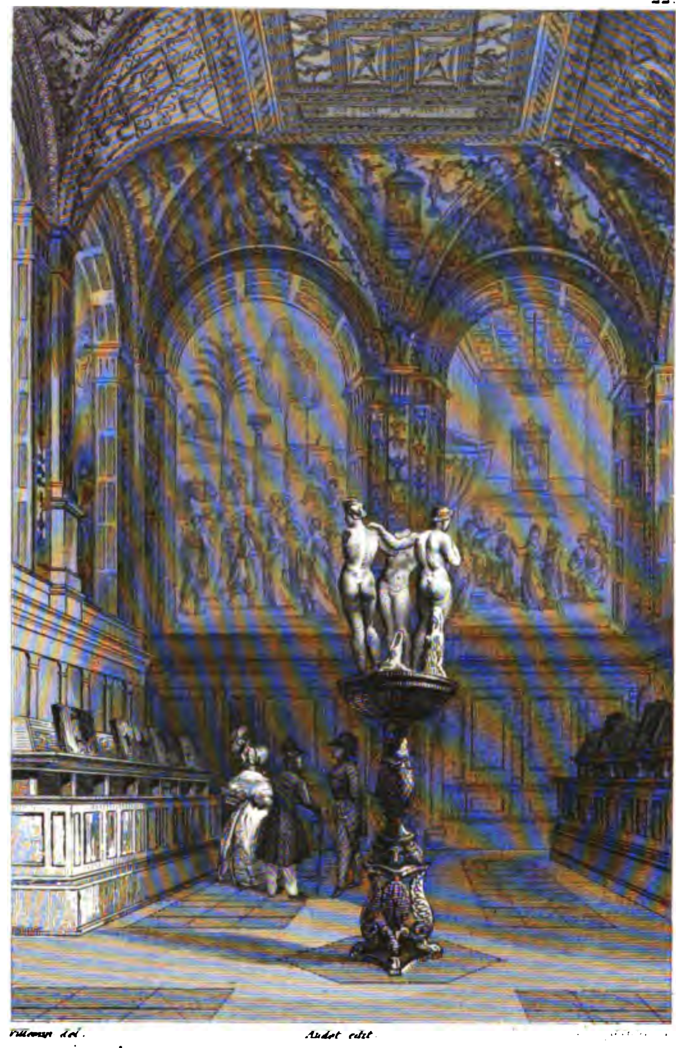



9520
NEDL TRANSFER
HN 6JM5 6
Digitized by Google



Villeneuve del. Audot edit.

Siena. Libreria della Cattedrale. | Sienne. Bibliothèque de la Cathédrale.

L'ITALIE,

LA SICILE, LES ILES ÉOLIENNES, L'ILE D'ELBE, LA SARDAIGNE, MALTE, L'ILE DE CALYPSO, ETC.

D'APRÈS LES INSPIRATIONS, LES RECHERCHES ET LES TRAVAUX

DE MM. LE VICOMTE DE CHATEAUBRIAND, DE LAMARTINE, RAOUL-ROCHETTE,
LE COMTE DE FORBIN, PIRANESI, MAZZARA,

ET DE NAPOLÉON, DENON, SAINT-NON, LORD BYRON, GŒTHE, VISCONTI, CICOGNARA, LANZI,
DE BONSTETTEN, SWINBURNE, ETC.

TOSCANE

PAR M. SAINT-GERMAIN LEDUC.

SITES, MONUMENS, SCÈNES ET COSTUMES,

D'APRÈS Mme. HAUDEBOURG-LESCOT, MM. HORACE-VERNET, GRANPT, ISABEY, CICERI, MAZZARA,
LE MAJOR LIGHT, LE CAP. BATTY, COOKE, GELL ET GANDY, PINELLI, FERRARI,
ZUCOLI, ET BEAUCOUP D'ARTISTES ITALIENS.

RECUEILLIS ET PUBLIÉS PAR AUDOT PÈRE,
Membre de la société de Géographie.

Paris.
AUDOT FILS, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
RUE DU PAON, 8, ÉCOLE DE MÉDECINE.

1834.

L'ITALIE.

INTRODUCTION.

Un ouvrage de longue haleine, comme celui que nous entreprenons aujourd'hui, demande nécessairement une introduction. La meilleure que nous puissions donner est la lettre suivante adressée par nous de Florence, vers la fin de l'année dernière, à une personne qui veut bien nous honorer de son amitié :

« Vous avez la bonté de trouver quelqu'intérêt aux lettres que je vous envoie sur l'Italie, et vous me demandez en même temps par quelles lectures vous pouvez achever de connaître cette terre délicieuse, cette patrie antique de tant d'illustres hommes d'état, guerriers, poëtes, savans et artistes. Je vous répondrai que je ne connais pas sur l'Italie un seul travail complet, un de ces livres qui reproduisent un pays sous toutes ses faces, qui vous y transportent, et vous y font vivre dans les mœurs actuelles aussi bien que dans celles anciennes, au milieu de la génération présente et dans la compagnie des hommes célèbres de tous les siècles; enfin un de ces panoramas vastes et animés comme M. de Laborde en a tracé un de l'Espagne. Il vous faudra donc vous armer de patience, vous préparer à étudier chacun des états et souvent chacun des objets, dans un auteur en particulier, consulter celui-ci pour les ruines de l'antiquité, cet autre pour les monumens du moyen-âge ; demander à l'un la description d'une fête pittoresque, à un autre quelques traits d'une observation fine sur les mœurs des différentes classes. Vous concevez qu'il serait un peu long de vous indiquer toutes les sources; je me contenterai de signaler celles qui me semblent les meilleures et que vous pouvez avoir plus facilement à votre disposition.

» Pour entamer connaissance avec le sujet en général, vous commencerez par la lecture des voyages le plus récemment publiés. En voyageurs français, vous pouvez feuilleter M. de Mengin Fondragon, dont le livre ne date que de 1833; c'est un homme du monde, avec qui vous trouverez parfois à passer un moment agréable.

Le bibliothécaire M. Valery se présentera avec des formes plus sérieuses et une érudition de meilleur aloi. Peut-être le trouverez-vous d'abord un peu froid; mais bientôt son jugement sûr et son impartialité vous frapperont,

et vous lui accorderez ce haut degré d'estime auquel a droit l'écrivain savant et consciencieux.

» Aimez-vous un style vif et entraînant, des anecdotes racontées d'une manière piquante et originale, des esquisses chaudement tracées, prenez les ouvrages de M. de Stendhal : les *Promenades dans Rome*, qui ne datent que de 1829 ; *Rome, Naples et Florence*, livre qui a trois années de plus, et l'*Histoire de la peinture en Italie.* M. de Stendhal est prodigieusement spirituel et a vécu autant dans les salons d'Italie que dans ceux de France. Il est né avec le talent d'observer ; mais comme presque tous les hommes d'une imagination facile, et d'une conversation brillante, accoutumé à saisir au bond, dans une soirée, la première thèse qui se présente, et à trouver à toutes des développemens ingénieux, il porte jusque dans ses livres la passion pour le paradoxe. Il part d'un fait vrai, exposé avec une verve qui charme, constaté avec une sagacité qui étonne, et pour l'ordinaire il n'en tire que des conséquences que, par politesse, je qualifierai de singulières.

» Un voyageur anglais, lady Morgan, dont je vous recommande aussi la lecture, a le défaut contraire. Dénuée de tout talent d'observation, chez elle le fait qui sert de point de départ est ordinairement faux et absurde, mais le syllogisme est déduit avec talent et méthode, et le trait qui résume est toujours net et original. M. de Stendhal et lady Morgan auraient pu composer ensemble un excellent livre ; il aurait, lui, raconté l'anecdote, *la fable*, elle se fût chargée d'y coudre la *morale*.

» Je me rappelle le succès qu'obtint en 1828 le *Voyage en Italie et en Sicile*, par M. Simond. Il est difficile d'écrire avec plus d'esprit, il n'est pas facile en revanche de montrer moins d'impartialité. M. Simond s'était mis en route avec une haine profonde contre les *touristes*, qui, l'ouvrage de Dupaty en poche, s'arrêtent devant chaque chevrier, se prosternent devant le moindre caillou, et ouvrant une large bouche exclament : *Italie ! ô Italie !* Par malheur cette juste haine contre tant d'ignorans et monotones admirateurs, il semble l'avoir étendue jusque sur l'objet à admirer. Dénigrer semble chez lui un parti pris d'avance, une monomanie.

» M. de Custines, qui ne blâme ni n'admire, mais qui regarde et raconte, vous plaira par le naturel et par plusieurs pages empreintes d'une délicieuse rêverie : c'est toujours un esprit judicieux et éclair , et c'est quelquefois un poëte.

» Lisez *Corinne* ou *l'Italie* de Mme. de Staël comme un drame admirable, comme une conception vigoureuse et marquée au coin du plus beau talent, mais méfiez-vous des détails qui tiennent aux localités dans lesquelles il a plu à l'auteur de mettre ses personnages en scène. Je vous citerai, par exemple, le passage où Corinne monte en triomphe au Capitole. Oswald est peint la regardant du bas du grand escalier et *accoudé sur un des lions qui le décorent*. Notez en passant que ces lions reposent sur des piédestaux d'au moins une dizaine de pieds d'élévation.

» Vous trouverez dans les œuvres complètes de M. de Châteaubriand quelques lettres sur l'Italie : elles parleront surtout à votre âme et vous feront penser, plus que ne le pourraient faire vingt volumes de tout autre écrivain : c'est le privilége du génie.

» Le Genevois, M. Lullin de Châteauvieux, dans des lettres écrites de 1812 à 1813, s'est proposé principalement

de décrire l'aspect champêtre de chaque état, ainsi que ses procédés d'exploitation rurale. En remplissant spirituellement une tâche qui pouvait être aride, il a fait un excellent livre. Au milieu de ce tableau complet de l'agriculture, on trouve une foule d'aperçus ingénieux et profonds.

» Pour la vérité d'observation, la solidité et la conscience des jugemens, et surtout l'utilité de mille petits renseignemens de détails, je vous recommande le *Journal d'un voyage pendant* l'année 1828. L'auteur n'a livré au public que les initiales de son nom : mais entre nous deux je trahirai l'*incognito*, et je vous signalerai M. Colomb, l'ami de plusieurs hommes d'esprit, tels que MM. de Stendhal, Français de Nantes, etc., et qui pourrait justifier plus de prétentions au mérite littéraire que sa modestie ne lui permet d'en élever.

» Ayez la patience de recueillir dans l'année 1823 du *Journal des Débats*, les lettres d'un Parisien. Elles étaient adressées par M Delecluze, en matière d'art, le critique le plus éclairé et le plus impartial que je connaisse. Il est à regretter qu'il n'ait pas encore publié le grand ouvrage qu'il prépare, et dont ces lettres sont un extrait.

» Parmi les ouvrages généraux d'une date plus ancienne, il vous faudra prendre six excellens volumes de M. Roland de la Plattière, publiés en 1788. C'est celui qui, plus tard, épousa Mlle. Philippon, devenue la célèbre Mme. Roland. C'était un homme à tête froide et exacte. Il a bien vu, et raconte avec une simplicité pleine de charme.

» Vous prendrez ensuite la traduction du voyage en 1789, de l'Anglais Arthur Young. Il s'est occupé plus particulièrement d'agriculture.

Les *Lettres sur l'Italie*, par Dupaty, écrites en 1785 sont l'ouvrage de ce genre qui ait obtenu le plus d'éditions. Il y a par-ci par-là quelques jolies choses à travers un style emphatique et boursouflé.

» Le voyage par le docteur Meyer, traduit de l'allemand, par M. Vanderbourg en 1801, offre une suite de tableaux intéressans.

» Les *Nouvelles Lettres d'un voyageur anglais*, par M. Sherlock en 1780, riches en détails de mœurs et en réflexions sur les arts, sont un ouvrage spirituel et original, mais peu développé.

» Le *Tableau de l'Italie*, par M. d'Archenholz, traduit de l'allemand en 1788, est bon à consulter.

» J'en dirai autant des *Considérations* écrites en 1767, et publiées seulement en 1791, par Duclos, de l'Académie française.

» Les neuf volumes de Lalande, écrits en 1766, sont peut-être ce qu'il y a de plus complet. Ils brillent surtout par la méthode et la bonne disposition des matériaux.

» La *Description historique et critique de l'Italie en* 176 , par l'abbé Richard, est aussi un bon livre, quoique moins intéressant que celui que M. Grosley publia à la même époque sous le titre de *Observations par deux gentilshommes suédois*, et beaucoup moins gai que celui de l'abbé Coyer, dont l'enjouement va quelquefois jusqu'à la gravelure.

» Vous ne manquerez pas d'interroger les souvenirs que Goëthe, le patriarche du romantisme, nous a retracés d'un voyage fait pendant sa jeunesse sur cette terre classique.

» Madame du Boccage, dans quelques lettres écrites à sa sœur, et que vous trouverez au troisième volume de ses œuvres, a raconté avec une simplicité charmante les impressions que firent

sur son âme un beau ciel, d'admirables sites, des monumens magnifiques et d'imposantes ruines. Elle a mis plus de malice dans les portraits d'Algarotti, Goldoni, mesdemoiselles Agnesi, Laura, Bussi etc., etc., tous personnages avec qui elle se rencontrait journellement.

» En lisant les *Lettres historiques et critiques de Charles de Brosses*, écrites en 1740, et livrées au public en 1798, vous reconnaîtrez un homme de l'esprit et de l'enjouement le plus aimables, cachant sous une plaisanterie quelquefois folle des trésors d'érudition et de sens. Le premier président du parlement de Dijon a jeté la robe et le mortier pour folâtrer avec ses amis.

» Les quatre volumes in-12 de Misson, publiés en 1722, obtiendront votre estime, comme ils ont obtenu celle d'une centaine d'écrivains, qui n'ont pas manqué depuis un siècle une occasion de les citer, souvent même sans en avertir le public.

» Je vais émettre un jugement qui vous paraîtra tenir du blasphème. De tous les écrivains qui ont parlé de l'Italie, Montaigne, l'immortel Montaigne, le Montaigne des *Essais*, est celui que je vous engagerai le moins à lire. Selon sa coutume, le *moi* revient dix fois dans sa phrase à propos de chaque objet extérieur; mais comme par malheur ce *moi* était pour lors vivement affecté par la terreur que lui inspirait la gravelle, le philosophe donne plus de détails sur la nature diurétique des eaux de chaque localité, que sur la magnificence du paysage. Il assied souvent son lecteur avec lui sur sa garde-robe; il se garde bien de l'arrêter devant une seule des chaises curules conservées dans les musées.

» Je vous suppose suffisamment lesté de notions préliminaires recueillies dans tous ces ouvrages généraux, nous allons passer à d'autres plus spéciaux.

» Vous consulterez avec fruit les *Études statistiques* sur Rome, par le comte de Tournon qui y fut préfet de 1810 à 1814, à l'époque où l'empire français comptait au nombre de ses départemens le département de *Rome*.

» Le *Séjour de trois mois dans les montagnes près de Rome pendant l'année* 1819, par Marie Graham, vous donnera des renseignemens curieux sur la vie nomade des brigands, sur les bagnes, et sur la campagne de Rome.

» M. Guinan Laoureins a publié un tableau de Rome en 1814, livre peu connu, mais qui se distingue par l'originalité.

» Il reste loin cependant de l'admirable ouvrage de M. de Bonstetten, intitulé : *Voyage dans le Latium*. Nul écrivain n'a mieux exposé la différence qui existe entre les deux organisations physiques de l'homme du nord et de l'homme du midi; la sensibilité si exquise de l'Italien, la haute capacité de réflexion de l'Allemand.

» Le *Tableau politique, religieux et moral de Rome*, par Maurice Lévêque, est le fruit de quatre années de séjour dans les états de l'Église; c'est un livre instructif, consciencieux, et qui répond tout-à-fait à son titre.

» Un journal d'un voyage à Rome en 1773, que l'on attribue à Guidi, est un livre beaucoup moins complet sur la même matière, mais qui vous offrira des détails pleins d'intérêt.

» Si vous savez l'anglais et l'allemand, vous pourrez lire un excellent ouvrage de Denman, qui a paru à Londres en 1788, sous le titre de *Gouvernement temporel du pape;* et un ouvrage non moins bon sur Rome de l'Allemand Grellmann, qui date de 1791.

» Vous consulterez pour le royaume

des Deux-Siciles un ouvrage en italien de Galanti, publié à Naples en 1787; une statistique en français par d'Eon de Beaumont, en 1775; l'*Histoire politique et littéraire du royaume de Naples*, par le comte Orloff, publiée, par Amaury Duval, en 1819; trois ouvrages allemands: de Jagemann, publié à Leipsick en 1760; d'Odeleben, publié à Fribourg en 1820; de Rehfues, publié à Zurich en 1808, et les voyages en différentes langues de Salis, Torcia, Bartel, Brydone, Spallanzoni et autres.

» Pour la Toscane, je vous recommande l'ouvrage de M. Sismondi, *Tableau de l'agriculture de la Toscane*, qui a paru en 1801; un ouvrage en allemand de Jagemann, qui a paru à Gotha en 1785; un ouvrage de l'italien Targione Tozzetti, imprimé à Florence en 1754; et un autre de l'abbé Francesco Fontani, dont la dernière édition date de 1827.

» Pour le royaume de Sardaigne, vous aurez les Italiens: Azuni, qui a paru en 1802; Denina, qui est plus ancien; Rossi, qui date de 1787; et Galanti de 1782. Vous y pourrez ajouter des ouvrages allemands, l'un de Jagemann, 1795; l'autre de Brunn, à Berlin, 1793.

» Pour le royaume Lombardo-Vénitien, les écrivains de l'Autriche, grands faiseurs de statistiques, ne vous laissent pas manquer de matériaux, pour peu que vous ayez le courage de vou aventurer dans les ténébreux replis de leur diffuse érudition.

» Mais toute cette masse de documens vous sera de peu d'utilité si vous ne possédez à fond votre histoire d'Italie. Je suppose que quelques années écoulées depuis la sortie du collége ne vous ont point encore rendu tout-à-fait étranger aux auteurs anciens; que vous savez encore par cœur votre République romaine, votre Histoire des Empereurs et votre Bas-Empire.

L'*Histoire des républiques italiennes du moyen-âge*, par Sismonde de Sismondi, deviendra votre bréviaire. Mais M. Sismondi, prodigieux comme érudit, estimable en sa qualité d'historien grave et de moraliste de la plus haute portée, est un écrivain pâle et qui manque de coloris. Ses considérations sont à mille piques au-dessus de sa narration; aussi je vous engage, pour reposer de temps en temps votre cerveau, à profiter de l'attention qu'il a eue d'indiquer toujours au bas de la page la source où il a puisé ses matériaux. Relevez exactement le nom de l'auteur original par lui cité, et courez, le plus souvent que vous pourrez, relire le passage sur le texte même. M. de Stendhal nous apprend que, dans ses voyages, il en usait ainsi et s'en trouvait fort bien. « Les jours de pluie, je lis mes chers » historiens du moyen-âge: Jean Mathieu et Philippe Villain, Ammirato, » Velluti, les chroniques de Pise, de » Sienne, de Bologne, la vie du grand » ministre Acciajoli par Mathieu » Palmieri, les annales de Pistoie par » Tronci, Malevolti, Poggio, Capponi, » Bruni, Buoninsegni, Malespina, » Corio, Soldo, Sanuto, Dei, Buonacorsi, Nardi Nerli, etc., tous gens » chez qui la fausse culture de nos » académies n'a point détruit le talent » de narrer. » Je parierais que c'est à cette lecture de chroniques, et à celle des poëtes du grand siècle de l'Italie, que M. de Stendhal doit en partie les brillantes qualités de son style. Beaucoup de nos meilleurs écrivains, Rabelais, Montaigne, La Fontaine, etc., et récemment Courier, se sont formés à la même école.

» Quant à l'histoire moderne, celle de l'Italie se lie tellement à la nôtre

ou plutôt à celle de l'Europe entière, qu'il est difficile que vous ne la connaissiez pas. Je ne vous ferai pas l'injure de m'ériger vis-à-vis de vous en pédant à ce sujet.

» Les histoires sur la peinture et les histoires littéraires sont de ces fléaux périodiques qui infestent régulièrement chaque année la littérature, et vous ne pourrez prétexter manque de renseignemens pour faire connaissance avec les grands écrivains et les artistes. Il va sans dire que vous donnerez la préférence à l'*Histoire littéraire* de Ginguené; je vous recommande aussi l'*Histoire de la peinture*, par le comte Orloff.

» J'ai trouvé un grand plaisir, et je suis certain que vous en trouverez de même, à la lecture des *Caractères physiologiques des races humaines considérées dans leurs rapports avec l'histoire*, par le docteur Edwards. Le savant académicien s'est appliqué à retrouver, dans les formes du visage des habitans actuels de la péninsule italique, les types de ceux de leurs ancêtres. Il faut lire son ouvrage pour bien comprendre tout ce que cette étude offre d'attrait, et tout ce qu'elle peut jeter de lumières sur les rapports des races anciennes avec les modernes.

» Savez-vous quelle idée me survient en ce moment? Je vous vois d'ici, cette longue liste à la main, haletant à la suite de tant de noms prononcés, dont plusieurs même sont médiocrement chrétiens, et écrasé comme les vaincus du lutrin sous le poids de tant d'ouvrages, dont fort peu sont légers, je vous assure. Vous calculez en pâlissant ce qu'il vous faudra de temps pour que vos yeux accomplissent cet effroyable pélerinage de lecture. Rassurez-vous, je vole à votre secours.

» Avec ma vie indolente et peu agitée, j'ai plus que vous le temps de lire, et j'ai déja quelque peu lu, c'est une chose dont on peut se vanter. Le mérite ne consiste pas à avoir lu, mais à savoir tirer parti de ses lectures Tout ce qui a rapport à l'Italie, je me suis promis de l'étudier en partie laborieusement, pour l'ordinaire de l'explorer avec curiosité, mais toujours au moins de le parcourir avec le pouce, comme disait Chénier. Pour combien de lectures le pouce vaut les yeux! Demandez à quiconque a exercé le journalisme. Ces ouvrages, je les possède: quelque -uns auprès de moi, dans mes malles; d'autres dans les bibliothéques de mes amis; le reste enfin dans notre bibliothéque nationale, laquelle, grâce à l'excellent M. Van-Praët, s'épanche au premier appel sur ma table, sur la vôtre, sur celle de chaque citoyen offrant une garantie morale suffisante. Le travail que j'entreprends pour mon utilité personnelle, je m'offre à vous en faire profiter. Tous les passages qui pourront offrir quelqu'intérêt d'instruction ou de plaisir, je me charge de vous les signaler par un trait à l'encre, ou toute autre indication moins pernicieuse pour le livre. Rien de ce qu'un livre renferme de vraiment bon ne vous échappera; il est tel dont vous n'aurez peut-être que deux lignes; mais ce n'est point à moi, c'est à l'auteur qu'il faudra vous en prendre; fiez-vous, pour l'exécution consciencieuse de ma promesse, à ma probité littéraire. Mon portier prétendait que j'étais le plus honorable *homme de lettres* qu'il eût connu. Il se servait encore de la locution *homme de lettres*, mon portier: j'espère qu'il s'est enfin corrigé.

» On frappe à ma porte, et je suis obligé d'interrompre ma longue épître.

. . . .

» Je reprends la plume et reviens à vous. Devinez pour qui je vous avais quitté? Pour un de nos compatriotes, un Parisien, et un Parisien du quartier latin, du centre de la civilisation intellectuelle, un libraire de la vieille roche, un éditeur *in utroque*, éditant le livre et la gravure, M. Audot père. Son goût, ou plutôt sa fièvre pour les arts, venait de l'amener en Italie; depuis une semaine il est à Florence. Je veux vous montrer, m'a-t-il dit après les complimens d'usage, quelque chose de curieux ; et il m'a fallu le suivre à l'hôtel de madame Imbert, où il est logé. Figurez-vous la collection ou plutôt la confusion, la mêlée la plus imposante de vastes in-folios, de robustes in-4°, de sveltes in-8°, d'album, sous leur pudique étui de satin moiré. Il y avait là aussi d'immenses portefeuilles, béans comme des abîmes, et qui avaient englouti des masses de gravures, et bon nombre de dessins originaux. Comme l'asinissime bibliothécaire si vertement étrillé par Courier, dans l'*Histoire d'un manuscrit et d'un pâté*, je demeurais stupide. Que pensez-vous, me demandait mon compatriote, de ce Piranesi? je l'ai payé trois mille francs. Ceci est le *museo Borbonico*, il m'en coûte plus de six cents. Ce voyage de Naples en vaut deux mille. Voilà le bel ouvrage de l'abbé de Saint-Non avec les eaux fortes de Duplessis Bertaux. Pauvre abbé de Saint-Non, l'Italie lui a coûté sa fortune, il l'a sacrifiée à ce monument. Vous voyez aussi les ouvrages de Visconti, etc., etc. Voici qui vient de Venise. J'ai trouvé ceci à Ravenne... Un tel a croqué pour moi cette église, je tiens cet autre dessin d'un tel; et à chaque œuvre arrivait toujours le nom d'un peintre célèbre, français, italien, anglais, etc., etc. Vous n'êtes pas sans avoir rencontré, au moins une fois dans votre vie, un antiquaire au milieu de son cabinet de médailles; un géologue devant sa collection de minéraux ; une actrice face à face avec son écrin; ce n'est rien comparé à M. Audot au centre des dépouilles opimes qu'il venait de recueillir dans tous les coins de l'Italie. Enfin, après un hum! hum! où l'on pouvait reconnaître l'esprit spéculateur faisant une invasion sur le sens poétique de l'amateur des arts : Tout cela ensemble me coûte vingt-et-un bons mille francs, j'ai conservé les notes détaillées avec le prix de chaque objet; mais je crois que je possède une collection aussi complète que possible. Maintenant il reste à mettre mes matériaux en œuvre et à fonder l'entreprise que je médite depuis plusieurs années : un recueil de jolies gravures, reproduisant les sites les plus délicieux, les monumens les plus beaux, les ruines les plus intéressantes. J'y joindrai les plus jolis costumes, groupés de manière à reproduire des scènes naïves qui fassent bien comprendre les usages les plus singuliers des différentes villes. — Et vous ajouterez à cela un texte?—J'avais envie de m'adresser à vous pour cet objet.—Je tiens dès aujourd'hui ma plume à votre disposition. — Vous avez habité long-temps l'Italie; vous lui avez voué un culte, et vous ne restez étranger à aucun des hommages que chaque nouvel écrivain dépose aux pieds de votre idole. — Ajoutez que mon intention est de poursuivre un cours assidu de recherches sur tout ce qui a rapport à son histoire, ses mœurs, etc. Le travail que vous me proposez me fournit une occasion admirable de mettre à exécution mon projet.—Il faut se méfier des recherches poussées à l'excès, le public redoute le pédantisme. Nous autres éditeurs,

nous aimons les livres qui s'adressent àtout le monde.—Si le pédantisme est l'excès de la science, rassurez-vous, je crains bien de ne jamais courir le risque de devenir pédant. — N'allez-pas cependant tomber dans l'excès contraire. Nous publions chez une nation devenue grave et éclairée, il ne faut pas qu'on nous accuse d'être superficiels. —Je m'appliquerai à traiter mon lecteur comme un homme du monde et un homme de sens qui me fait l'honneur de m'écouter. Je causerai de mon mieux ; si j'ai quelque définition à donner, je tâcherai d'être bref et surtout clair; et je prends l'engagement de ne disserter qu'à la dernière extrémité. Là dessus je quittai l'honorable éditeur.

» Maintenant convenez que mon traité avec lui est une bonne fortune pour vous autant que pour moi.

» Pour nous livrer à l'étude que nous complotions ensemble, vous alliez être obligé de fouiller, d'après mes indications, dans quelques centaines de volumes, dont quelques-uns assez difficiles à se procurer. Au lieu de cela, moyennant une souscription modique, vous allez recevoir chaque semaine un joli cahier bien propre, d'une belle impression, et renfermant la substance extraite et convenablement élaborée de plusieurs poudreux bouquins. Heureux mortel, vous savourerez le jus de l'orange sans avoir pris la peine de le préparer de votre main ! Des gravures exécutées par les meilleurs artistes, d'après d'excellens dessins, rendront sensibles à votre œil, mille objets dont la description, même par la plume la plus habile, laisserait toujours quelque chose à désirer.

» Quant à moi, le travail que j'entreprenais pour mon plaisir seul va se trouver rétribué. Je ne suis pas cupide, mais avec cet aiguillon de plus j'ai bien davantage la conviction que ma persévérance se soutiendra jusqu'à la fin de la tâche. Je trouve à la fois instruction et profit, sans compter la satisfaction de me voir imprimé tout vif.

» Reste M. Audot. Son amour éclairé pour les arts, et l'idée heureuse de cette entreprise, dont *le besoin était généralement senti* (style de prospectus), méritent une récompense. C'est au public à la lui accorder. Je fais des vœux sincères pour qu'il en advienne ainsi.

« J'ai l'honneur d'être, etc. »

MONNAIES,

POIDS ET MESURES DE L'ITALIE,

LEUR RÉDUCTION EN MONNAIES, MESURES ET POIDS FRANÇAIS.

Le nouveau mille d'Italie est de mille-mètres.

NAPLES ET SICILE.

Le *mille* est de 7000 palmes napolitaines, 1091 toises de France, ou un peu plus d'une demi-lieue de poste, la lieue de poste étant de 2000 toises.

La *canne*, ou 8 palmes, 2 mètres * 96 millimètres, ou 6 pieds 5 pouces, ou 1 aune 3 quarts.

La *palme*, 9 pouces 7 lignes 1 quart.

Le *rotolo*, 1 kilogramme ou 2 livres environ.

La *livre*, 9 onces et demie.

Une once, monnaie de compte, vaut 3 ducats de 10 carlins ou 5 taris, le carlin 10 grains.

Le *ducat* varie de 4 fr. 25 c. à 4 fr. 40 c.

La *canne* de Sicile, 1 mètre 936 millimètres ou 6 pieds à peu près.

L'*once*, le *taro* et le *grain* de Sicile ne valent que moitié de ceux de Naples.

ÉTATS ROMAINS.

Le *mille romain* moderne ne diffère guère de l'ancien mille des Romains. Il donne 775 toises de France.

La *canne de Rome*, ou 8 palmes, est de 1 mètre 992 millimètres, ou une toise 1 pouce 6 lignes.

La *palme*, 9 pouces 2 lignes.

* Le *mètre* équivaut à près de 3 pieds 1 pouce anciens. *Centimètre*, la centième partie *Millimètre*, la millième partie

L'aune française se divise en 44 pouces ou 1 mètre 190 millimètres.

La *brasse*, 848 millimètres ou 2 pieds 7 pouces.

La *brasse de Bologne*, 645 millimètres ou près de deux pieds.

La *livre romaine*, 10 onces $\frac{1}{2}$.

La *livre de Bologne*, 11 onces.

L'*Écu romain*, de 10 pauls ou de 100 bajocchi, 5 franc 31 centimes.

Le *Paul*, 53 centimes.

TOSCANE.

Le *mille*, 825 toises.

La *canne*, 2 mètres 329 millimètres ou 7 pieds 2 pouces.

La *brasse*, 594 millimètres ou 1 pied 10 pouces.

La *livre* de balance, 11 onces.

Le *francescone*, ou 10 pauls, 5 francs 48 centimes.

Le *paul*, 55 centimes.

La *livre*, (lira) 84 centimes.

PIÉMONT ET GÊNES.

Le *mille* vaut une demi-lieue de France.

Le *ras*, 591 millimètres ou 1 pied 10 pouces.

La *palme*, 248 millimètres ou 9 pouces.

La *livre*, 12 onces.

La *livre de Gênes*, gros poids, une livre de France.

La *livre*, poids léger, 10 onces $\frac{1}{2}$.

Les nouvelles monnaies sont conformes à celles de France.

ROYAUME LOMBARDO-VÉNITIEN.

La *brasse de Milan*, 594 millimètres ou 1 pied dix pouces.

La *brasse de Venise*, 666 millimètres ou 2 pieds.

La *livre de Milan*, gros poids, 1 livre 9 onces.

La *livre de Milan*, poids léger, 10 onces $\frac{1}{2}$.

La *livre de Venise*, gros poids, contient près de 16 onces françaises.

La *livre de Venise*, poids léger, 9 onces.

La *livre autrichienne*, 87 centimes.

La *livre italienne* (ou lira), comme le franc.

La *livre* ancienne *de Milan*, 76 centimes.

Le *sequin* 11 francs, 83 centimes.

Hauteurs, au-dessus du niveau de la mer, des montagnes et des principaux lieux de l'Italie et de la Suisse.

Mont-Blanc	4810 mètres.
Mont-Rose	4736
Yung-Frau	4180
Grand-Saint-Bernard, au passage	2491
Saint-Gothard *id.*	2075
Mont-Cenis *id.*	2066
Simplon *id.*	2005
Col-de-Tende	1795
Etna	3237
Pic du Midi, Sicile	2935
Vésuve	1198
Turin	230
Milan	128
Milan, dôme, au-dessus du pavé	109
Parme	93
Rome, le Tibre	31
Rome, Capitole	46
Rome, coupole de Saint-Pierre	132
Bologne	121
Bologne, tour des Asinelli au-dessus du pavé	107

Longitude au méridien de Paris, et latitude des principales villes d'Italie.

	Longitude Est.		Latitude Nord.	
Milan	6deg.	51m.	45deg.	28m.
Gênes	6	37	44	25
Florence	8	55	43	46
Rome	10	9	41	53
Naples	11	55	40	50
Palerme	11	»	38	

Quand il est midi à Paris, il est à Rome midi 40 minutes 30 secondes : le soleil avançant d'environ 4 minutes par degré de longitude.

A Rome, et dans quelques parties de l'Italie, on compte encore les heures à partir du coucher du soleil; c'est alors la première heure, et les autres se comptent jusqu'à 24. Cet usage se perd tous les jours.

Tableau des distances entre les principales villes d'Italie et jusqu'à Paris, en lieues de France.

Paris à Dijon	76 lieues.
Dijon à Genève	49
Genève à Milan	96
Milan à Plaisance	15
Plaisance à Parme	17 $\frac{1}{2}$
Parme à Modène	9 $\frac{1}{2}$
Modène à Bologne	6
Bologne à Florence	28 $\frac{1}{2}$
Florence à Sienne	18
Sienne à Rome	60
Rome à Terracine	31
Terracine à Naples	21 $\frac{1}{2}$
Naples à Reggio en Calabre, environ	120
Naples à Palerme, par mer	70
Paris à Lyon	118
Lyon à Chambéry	28
Chambéry à Turin	76
Turin à Gênes	48
Gênes à Florence, par la Spezia	80
Gênes à Livourne par mer	35
Florence à Livourne	26
Turin à Milan	33
Turin à Alexandrie	25
Alexandrie à Plaisance	25
Milan à Venise	46 $\frac{1}{2}$
Venise à Ferrare	25
Ferrare à Bologne	9
Bologne à Ancône	32 $\frac{1}{2}$
Ancône à Foligno	23
Foligno à Rome	40 $\frac{1}{2}$
Rome à Civita-Vecchia	18

TOSCANE

ILE D'ELBE.

Il y a environ deux ans, je me trouvais à l'île d'Elbe, dans la petite ville de Porto-Ferrajo. Par égard pour le public, je passe sous silence les motifs qui m'avaient amené là; je devrais à l'histoire et à moi-même de les donner, si, comme Napoléon, j'y fusse venu en souverain à la suite d'un traité avec les monarques de la sainte-alliance; mais j'étais débarqué tout-à-fait bourgeoisement d'une modeste felouque portant quatre hommes d'équipage. Peut-être venais-je de Corse, peut-être arrivais-je d'Espagne ou d'Alger. La seule chose que je puisse vous dire, est que je me préparais à un voyage d'Italie.

J'étais déjà sur les états du grand-duc de Toscane, car les traités de 1815 lui assurent la possession de l'île entière et de ses dépendances. Les cartes de Danville désignent l'île d'Elbe sous le nom d'*Ilva*. Possédée dans les temps plus reculés par une colonie grecque, elle tomba, avec l'Étrurie, au pouvoir des Romains. Ses mines de fer avaient dès lors une grande célébrité. Elles furent d'un grand secours lorsqu'après la défaite de la Trebbia, il devint urgent de renouveler le matériel d'une armée à opposer à Annibal.

Virgile leur a consacré une mention (*Æneid.*, lib. 10, v. 172) :

. . . . *ast Ilva trecentos*,
Insula inexhaustis Chalybum generosa metallis.
Ilva, qui des métaux est la mine féconde,
Ilva, qui pour ceinture a l'empire de l'onde,
Y joint trois cents guerriers exercés aux combats.
(*Trad. de Delille.*)

On ne retrouve plus de mention de l'île d'Elbe jusqu'au onzième siècle, où on la voit figurer dans les dépendances de la république de Pise. Vers 1290 les Génois en dépossédèrent les Pisans et la cédèrent aux Lucquois, moyennant une redevance annuelle de 8,500 livres. Peu après, cependant, les Pisans en firent de nouveau la conquête; et, pour s'assurer la fidélité des habitans, ils leur accordèrent de nombreux priviléges. A l'époque où Pise fut vendue au duc de Milan par Gherardo d'Appiano, ce dernier se réserva la seigneurie de Piombino, et parmi d'autres possessions celle de l'île d'Elbe. Plus tard nous voyons Cosme Ier., duc de Toscane, offrir à Charles-Quint des sommes considérables pour la cession des états de Piombino et de cette île, et n'obtenir que la seule ville de Porto-Ferrajo, encore fut-ce sous la condition de la fortifier et de la défendre contre les Français, avec qui l'empereur était en guerre. L'architecte Belluzi de Saint-Marin fut chargé du travail. On y ajouta beaucoup après lui, et Napoléon, pendant ses dix mois de souveraineté, y fit faire encore des améliorations.

La rade de Porto-Ferrajo est grande et belle, le port petit, mais sûr. La ville est peuplée de 2,000, 3 à 400 personnes, non compris la garnison, qui est de 4 à 500 hommes. La montée qui y conduit, pratiquée dans le roc, est très-rapide. Le bas des coteaux est

assez bien cultivé; c'est la meilleure partie de l'île, qui n'est qu'un groupe de montagnes.

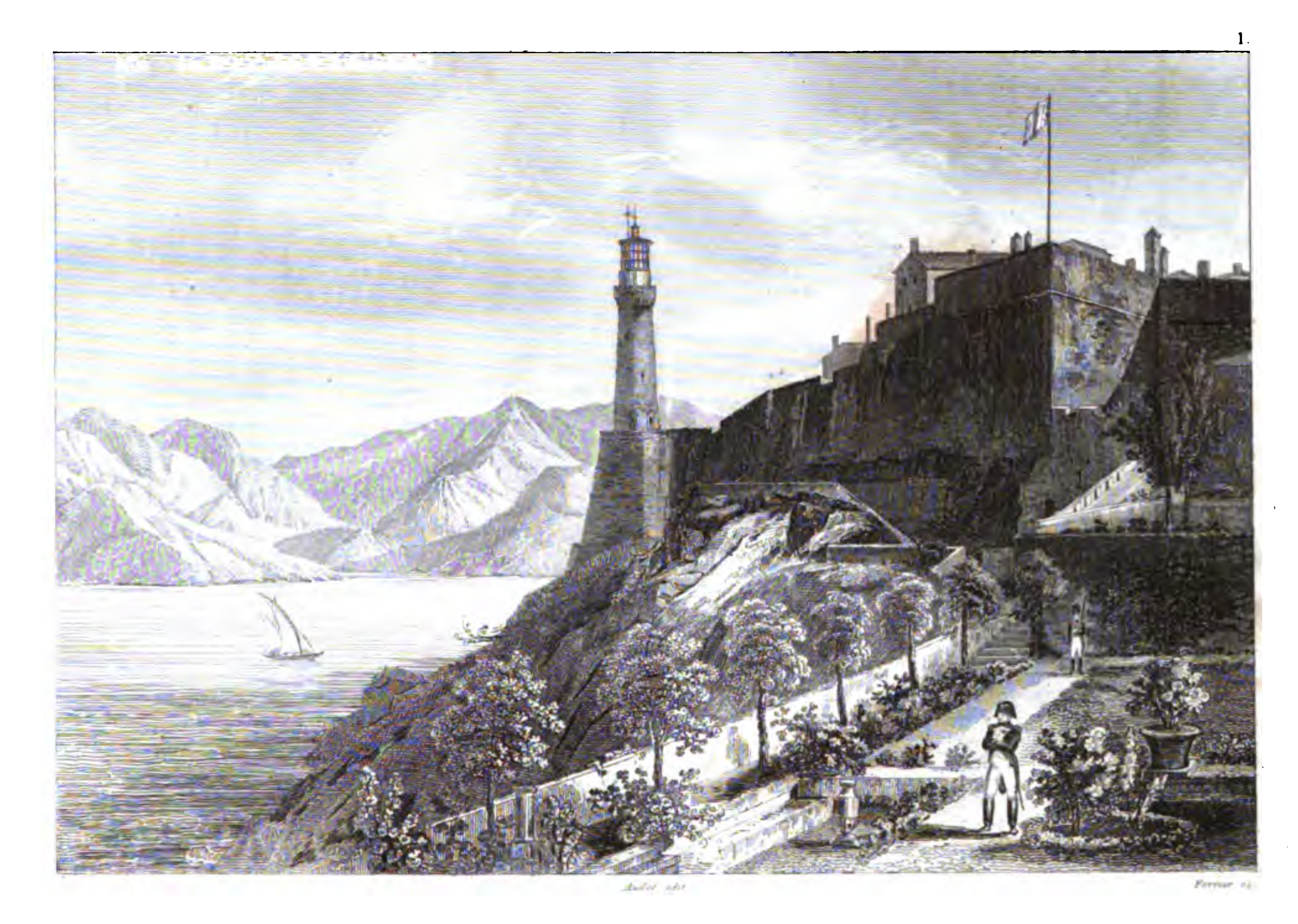
Il s'y fait un petit vin passable, blanc en plus grande partie, dont on exporte les trois quarts, au contraire du grain, dont on ne récolte pas pour le quart de la consommation. Il y a quelques oliviers, quelques pâturages, très-peu de fourrage sec. La viande se tire de la Toscane : on voit un petit nombre de bœufs pour le labourage, des chèvres et des brebis. On trouve quelques perdrix rouges, peu de lièvres, moins encore de lapins, prodigieusement de myrtes, d'autres jolis arbrisseaux, et des plantes très-odoriférantes. L'île donne du bois à brûler au delà de son usage; on en exporte beaucoup pour Gênes. Il n'y a que très-peu de plages; celle qui est au fond du golfe de Porto-Ferrajo est très-marécageuse, on y a fait des salines qui sont d'un grand produit.

L'île a quelques fontaines de bonne eau, mais ne possède qu'une seule petite rivière qui passe dans le voisinage de *Rio*, le plus considérable des quatre ou cinq villages entre lesquels se répartit le reste de la population, évaluée à environ 8,000 âmes. Les habitans de Rio sont presque tous occupés à l'exploitation d'une mine de fer qui forme la principale richesse elboise, et que les géologues s'accordent à regarder comme l'une des plus curieuses par ses accidens, l'une des plus riches et du meilleur fer. Cette mine, dans quelques parties, a la dureté du fer même, autant de poids, beaucoup de brillant; elle est sulfureuse et quelquefois vivement colorée. Comme dans l'exploitation ancienne on n'avait pas l'usage de la poudre, et que la matière était très-abondante, on se contentait de prendre la terre et les parties aisées à rompre; aujourd'hui on fait le contraire.

La pêche du thon, qui se pratique dans le *Thonaire* du golfe de Porto-Ferrajo, donne aussi un produit important, et le spectacle m'en a beaucoup diverti. Voici la disposition des choses, d'après l'habitude de ce poisson qui entre toujours dans le golfe par le côté gauche. La drague, qui est un filet de cordes à grandes mailles, prend de ce côté gauche en entrant, et s'étend en forme de haie sur une ligne courbe à plusieurs centaines de toises en avant dans le golfe; la partie supérieure toujours très au-dessus de l'eau, mais l'inférieure atteignant le fond. Elle reste tendue environ trois mois de suite, dont juin et juillet font partie. A son extrémité sont quatre chambres successives qui communiquent de l'une à l'autre. Lorsque le thon arrive, souvent par bandes et à la queue les uns des autres, il ne cherche ni à vaincre la résistance qu'il trouve, ni à rebrousser; mais il dévie dans la direction du filet tant qu'il arrive à la première chambre, d'où il ne peut sortir que pour entrer dans la seconde, et ainsi de suite. On le laisse s'amasser ainsi quatre ou cinq jours. Veut-on faire la pêche; à l'aide de bateaux on tend un filet à l'extrémité de la quatrième chambre, et on ouvre à cette extrémité une porte qui communique avec le filet. Si l'on veut juger de la quantité de thons qui sont entrés dans les chambres, et si l'agitation de l'eau empêche de les voir, on la calme en jetant dessus de l'huile. Si le poisson est trop lent à passer de la chambre dans le filet, on le hâte en jetant de la terre derrière lui.

Au moment où l'on tire le filet de l'eau, des hommes armés de longues

1.



Audot del. — Ferrier sc.

Porto Ferrajo — Giardino del Governatore

Porto Ferrajo. — Jardin du Gouverneur

perches à crochets assomment ces animaux, et les accrochant plusieurs en même temps, les uns par le dos, les autres par la gorge, les jettent dans le bateau derrière eux.

L'expédition fut prompte et le carnage affreux; ce coup de filet était de vingt-cinq mille livres de poissons. On en a vu quelquefois de quarante mille livres. Les plus gros thons pesaient quatre cents livres; le poids ordinaire était de deux cent cinquante livres et le plus petit de soixante-quinze. Je les ai vu prendre tous sans en excepter un. On les amena aussitôt à Porto-Ferrajo; on les jeta dans l'eau sur la grève. On les éventra, on les vida, on mit à part les laitances, les foies, les œufs, les ouïes, les poumons et le cœur. Les premières parties, comme les plus délicates, s'arrangent dans des corbeilles bien enveloppées de tiges de myrte vert; les autres s'entassent à nu dans la felouque, séparément du corps des thons, dont on la remplit, après avoir pesé et enregistré le tout avec une adresse et une célérité qui étonnent.

Il est difficile aujourd'hui de causer avec un Elbois sans que la conversation n'arrive aussitôt sur Napoléon. On vous montre le château du gouverneur qu'il habita (planche 1re.). C'est un bâtiment fort simple, avec deux ailes, et à deux étages, dans une position qui domine la ville, entre les forts Falcone et Stella assis sur deux rocs quelque peu plus élevés, et à peu de distance de chacun d'eux. Au midi le regard plane sur la ville et les montagnes de l'intérieur; au nord sur Piombino et la côte d'Italie jusqu'aux montagnes de Lucques; et à l'ouest sur les îles environnantes. La plus petite barque ne peut se mettre en mer sans être vue. Pas un seul arbrisseau sur cette hauteur rocheuse, qui s'avance dans la baie en promontoire ou en péninsule, à l'exception d'un figuier dans le jardin extrêmement resserré du palais. Les maisons et le roc pelé, les bastions et les murs du rempárt, tout est d'un blanc qui fatigue les yeux et finit par leur faire mal. Dans l'été, la chaleur est étouffante, à moins que la brise de la mer ne vienne un peu rafraîchir l'air.

C'est à qui racontera mille petits détails sur les habitudes de Napoléon, ses occupations et ses plans pour l'administration de son empire en miniature; mais au moins ces causeries offrent de l'intérêt; et je les ai entendu répéter par dix personnes, toujours avec un nouveau plaisir. Son activité surnaturelle ne l'avait point abandonné. Pendant sa traversée de France, il s'était occupé de la forme d'un pavillon national pour sa nouvelle souveraineté, et il l'avait fait exécuter par les marins de la frégate anglaise *l'Undauted*, *l'Intrépide*, qui le transportait. (On se rappelle qu'à Fréjus, trouvant deux frégates, l'une française et l'autre anglaise, il monta de préférence sur celle-ci, ne voulant pas qu'il fût dit qu'un vaisseau français eût servi à le déporter.) Avant de mettre pied à terre, il envoya arborer ce pavillon sur le fort et le fit saluer par la frégate à son entrée en rade.

Voici quel était son genre de vie: il se levait à deux heures du matin et travaillait jusqu'au jour. Il s'occupait surtout de l'histoire de France et de recherches sur l'Égypte. Le jour venu, il sortait à pied ou à cheval, selon le temps, pour aller visiter les routes ou les constructions auxquelles il faisait travailler; ce fut long-temps à sa maison de campagne, San-Martino, environ à trois milles de la ville. A neuf heures il rentrait pour le déjeuner, qui se com-

posait d'un ou deux plats, et se terminait par une tasse de café. Le déjeuner fini, il se recouchait pour une couple d'heures. Il restait ensuite jusqu'au soir dans son cabinet, recevant les étrangers, expédiant des affaires, donnant des audiences, préparant des travaux, et peut-être méditant déjà ces belles proclamations par lesquelles il salua la France à son retour.

Dans la soirée il allait, accompagné de Bertrand ou de Drouot, prendre l'air à San-Martino ou à Longone, sans suite et toujours en voiture. Il dînait à huit heures, et jamais seul. Il plaçait à côté de lui les personnes de distinction; mais la place d'en face restait toujours vide. Il goûtait de plusieurs plats avec une rapidité extrême, et se les faisant passer sans la moindre interruption. Il terminait par un coup ou deux de vin de France. Le Chambertin était son vin favori. L'apparition du café était le signal pour se lever de table. Une demi-heure au plus suffisait pour le repas. S'il y avait des dames, il leur faisait les honneurs. Dans ses momens de belle humeur il étendait cette faveur à tout le monde. D'autres fois il restait pensif, sans ouvrir la bouche, et personne alors ne lui adressait la parole. Après dîner on passait dans le petit jardin derrière le château, et l'on restait à causer jusqu'à la nuit. Il se retirait à onze heures, mais sa mère ou sa sœur Pauline (on se rappelle qu'elles vinrent passer quelque temps auprès de lui) restaient jusqu'à ce que tout le monde eût quitté. Le dimanche à midi il assistait régulièrement à une messe, où toutes les autorités de l'île ne manquaient pas de se trouver, et qui se disait au château. Elle était suivie d'un lever où il adressait la parole à chacun en passant en revue le cercle entier. L'ancien lieutenant d'artillerie n'avait point perdu les *us* monarchiques contractés aux Tuileries.

A son arrivée dans l'île il était on ne peut plus impopulaire parmi les indigènes, qui jusqu'alors avaient eu peu à se louer de la France; son adresse et sa libéralité triomphèrent bientôt de cette répugnance. Son premier soin fut de réformer et d'améliorer, d'ordonner des routes et de faire bâtir. En quelques semaines un théâtre fut construit, où les Elbois purent trouver à se délasser le soir; une vieille église fut transformée en une vaste caserne; une chaussée carrossable fut exécutée à travers la ville et conduisit à l'extrémité de l'île; d'autres furent tracées conduisant à plusieurs points importans. Cinq mille hommes furent constamment employés, à six *paoli* par jour, à ces différens travaux. Le bon effet en fut promptement senti par les habitans, qui auparavant peut-être l'eussent à peine pu croire possible. L'influence des étrangers empressés à venir admirer l'homme qui avait long-temps fait les destinées de l'Europe, jeta dans le pays une certaine masse de capitaux. Ces honnêtes insulaires crurent recevoir une nouvelle existence; et pour la première fois probablement s'imaginèrent que leur imperceptible rocher occupait une place import nte sur le globe. Parmi les voyageurs anglais seulement, on compte en neuf mois 867 présentations.

En visitant un endroit où il se plaisait, dans sa pose favorite, les bras croisés sur la poitrine, à venir contempler la mer, je me rappelai l'ode sublime que M. de Lamartine devait adresser plus tard au captif d'Hudson Lowe. Le monarque elbois était-il en effet autre chose qu'un captif?

l'île d'Elbe n'était que l'avant-scène de Ste.-Hélène.

Tu tombas cependant de ce sublime faîte.
Sur ce rocher désert jeté par la tempête,
Tu vis tes ennemis déchirer ton manteau;
Et le sort, ce seul dieu qu'adora ton audace,
Pour dernière faveur t'accorda cet espace
Entre le trône et le tombeau.

Oh! qui m'aurait donné d'y sonder ta pensée
Lorsque le souvenir de ta grandeur passée
Venait comme un remords t'assaillir loin du bruit,
Et que, les bras croisés sur ta large poitrine,
Sur ton front chauve et nu que la pensée incline
L'horreur passait comme la nuit!

Tel qu'un pasteur, debout, sur la rive profonde
Voit son ombre de loin se promener sur l'onde,
Et du fleuve orageux suivre en flottant le cours;
Tel, du sommet désert de ta grandeur suprême,
Dans l'ombre du passé tu te cherchais toi-même;
Tu rappelais tes anciens jours.

Ils passaient devant toi comme des flots sublimes
Dont l'œil voit sur les mers étinceler les cimes,
Ton oreille écoutait leur bruit harmonieux;
Et d'un reflet de gloire éclairant ton visage,
Chaque flot t'apportait une brillante image
Que tu suivais long-temps des yeux.

Je n'ai jamais lu sans attendrissement le passage suivant du *Mémorial* de Las-Cases. « Napoléon nous disait » que pendant son séjour à l'île d'Elbe » (il avait conservé les couleurs tricolores), son pavillon était demeuré » le premier de la Méditerranée. Il était » sacré, disait-il, pour les Barbaresques, qui d'ordinaire faisaient des » présens aux capitaines, en ajoutant qu'ils acquittaient la dette de » Moscou.

» Le grand-maréchal nous disait » que quelques bâtimens réunis de » cette nation étant venus mouiller à » l'île d'Elbe, y avaient donné beaucoup d'inquiétude. On avait interrogé ces gens-là sur leur intention, » et fini par leur demander nettement » s'ils avaient quelque projet hostile; » ils avaient répondu: Contre le grand » Napoléon! ah! jamais. Nous ne faisons pas la guerre à Dieu.

» Quand le pavillon de l'île d'Elbe » entrait dans un des ports de la Méditerranée, Livourne excepté, il y » était reçu avec de vives acclamations; » c'était la patrie qui semblait revenir.

» Tout est gradation dans ce monde, » concluait l'empereur. L'île d'Elbe, » trouvée si mauvaise il y a un an, » est un lieu de délices comparée à » Sainte-Hélène. Quant à Sainte-Hélène, elle peut défier tous les regrets » à venir. »

Comme je l'ai déjà dit, je me préparais à un voyage dans l'Italie. L'île d'Elbe était une sorte d'avant-poste, un point de station préliminaire d'où je planais en quelque sorte sur la péninsule entière. Ma pensée l'embrassait dans son ensemble. Alors me revint en mémoire un travail que Napoléon dicta un jour à Las-Cases.

« La lecture d'Arcole a réveillé les idées de l'empereur sur ce qu'il appelait le beau *théâtre de l'Italie*. Il nous a commandé de le suivre au salon et nous y a dicté durant plusieurs heures. Il avait fait étendre son immense carte d'Italie qui couvrait la plus grande partie du salon, et, couché dessus, il la parcourait à quatre pates, un compas et un crayon rouge à la main, comparant les distances à l'aide d'une longue ficelle, dont l'un de nous tenait une des extrémités. « C'est comme cela, me disait-il, riant de la posture où je le voyais, qu'il faut toiser un pays pour en prendre une idée juste et faire un bon plan de campagne. »

» Ce qu'il a dicté peut servir de base à un très-beau morceau de géographie politique sur l'Italie; le voici:

» L'Italie est une des plus belles par-

ties de l'Europe, c'est une presqu'île environnée à l'ouest, au sud et à l'est, par la Méditerranée et l'Adriatique. Elle est bornée du côté du continent par la chaîne des Alpes, montagnes les plus hautes de l'Europe, d'où descendent les rivières qui forment la vallée du Pô et se jettent dans l'Adriatique. Cette chaîne la sépare de la Suisse, de l'Allemagne et de la France. Elle forme un demi-cercle depuis le nord-ouest jusqu'au nord-est. Ce demi-cercle peut être considéré comme décrit de Parme pris pour centre; son extrémité de gauche passe sur l'embouchure du Var, son milieu sur le Saint-Gothard, et son extrémité droite sur l'embouchure du Lisonzo. Voilà les bornes naturelles du continent de l'Italie.

» En dedans de ces limites se trouvent les bailliages suisses, la Valteline, une partie du Tyrol, pays tous sur le penchant des Alpes, vers l'Italie, qui en font ainsi géographiquement partie, bien qu'ils ne lui appartiennent pas politiquement. C'est une espèce de compensation pour le duché de Savoie, partie politique de l'Italie, bien qu'elle lui soit géographiquement tout-à-fait étrangère, puisqu'elle est au delà des Alpes, et que toutes ses eaux déversent dans le Rhône.

» Du côté de l'est, Mont-Falcone, le comté de Gorice et une partie de l'Istrie, ont toujours fait partie de l'Italie, bien qu'en dehors de notre demi-cercle. Il est vrai qu'une autre limite naturelle serait encore de suivre la chaîne des Alpes de la Carniole, qui prend au-dessous d'Idria, et arrive jusqu'à Fiume.

» La Dalmatie, les bouches du Cattaro, soumises à la république de Venise depuis plusieurs siècles, ont toujours été considérées comme faisant partie de l'Italie, mais géographiquement elles appartiennent à l'Illyrie. Il en est d'elles comme de la Savoie.

» Les deux grandes îles de Sicile et de Sardaigne font aussi partie de l'Italie.

» L'Italie à l'ouest est séparée de la France par le Var, les monts Viso, Genèvre, Cénis, Saint-Bernard et Simplon. Elle est séparée au nord de la Suisse par le Simplon et le Saint-Gothard; enfin le Brenner, le col de Tarvis et le Lisonzo, la séparent des états héréditaires de la maison d'Autriche.

» L'Italie confine avec la Provence et le Dauphiné, provinces de France. Elle confine avec le Tyrol, la Carinthie, la Carniole et l'Istrie, provinces d'Autriche.

» La France communique avec l'Italie en passant le Var aux environs de Nice; de là on gagne Gênes et Florence, par le chemin de la Corniche, et Turin par le col du Tende. La France communique encore avec l'Italie par les cols des monts Genèvre, Cénis et du petit Saint-Bernard.

» La Suisse communique avec l'Italie par les cols du grand Saint-Bernard, du Simplon et du Saint-Gothard.

» L'Allemagne communique par les cols du Brenner, de Tarvis, et par les divers débouchés du Lisonzo.

» Le Saint-Gothard est le col le plus élevé des Alpes. A partir de ce col, les autres vont toujours en baissant; ainsi le Saint-Gothard est plus haut que le Brenner; celui-ci que les montagnes de Cadore; les montagnes de Cadore que le col de Tarvis et les montagnes de Carniole. De l'autre côté le Saint-Gothard est plus haut que le Simplon; le Simplon plus haut que le Saint-Bernard; le Saint-Bernard plus haut que le Mont-Cénis; le Mont-Cénis que le col de Tende. Depuis celui-ci, les Alpes continuent à baisser et finissent enfin

aux montagnes Saint-Jacques, près de Savone, où commencent les Apennins. Alors la chaîne de l'Apennin se relève toujours en augmentant par un mouvement inverse. Elle longe toute la presqu'île jusqu'à l'extrémité du royaume de Naples. Les Apennins sont des montagnes du second ordre. Une partie de leurs eaux se rendent dans le Pô; le reste coule dans l'Adriatique et la Méditerranée.

» De l'embouchure du Var à celle du Lisonzo, diamètre de la demi-circonférence, il y a cent vingt-cinq lieues de vingt-cinq degrés, ce qui donne à la demi-circonférence des Alpes, si elle était régulière, cent quatre-vingt; mais à cause des sinuosités on en compte plus de deux cent trente; ainsi tous les points des Alpes sont éloignés de Parme de cinquante à soixante lieues.

» Depuis Parme jusqu'à Rome il y a quatre vingts lieues, et depuis Rome jusqu'à l'extrémité de la Basilicate, où remonte le golfe de Tarente, quatre-vingt-quinze lieues; et jusqu'à Reggio, extrémité de la botte, cent vingt lieues; ainsi depuis le Saint-Gothard jusqu'à Reggio il y a deux cent cinquante lieues.

» Les cinquante lieues du nord jusqu'à Parme pourront être regardées comme continentales; les deux cents autres formeront la presqu'île qui commencera à la hauteur de Parme, et aura dans toute son étendue environ quarante ou cinquante lieues de large; car de Livourne à Rimini il y a cinquante lieues; de Teracine à Termoli quarante lieues; de Naples à Manfredonia quarante lieues; de Monteleone à Brendisi, soixante lieues.

» De Reggio à Naples la carte de poste marque cent soixante-dix lieues, de Naples à Rome soixante lieues, ce qui fait deux cent trente; de Rome à Parme quatre-vingt-douze lieues; de Parme au Saint-Gothard cent lieues, ce qui ferait de Saint-Gothard à Reggio quatre cent vingt-deux lieues de poste. En en ôtant un dixième, il resterait trois cent quatre-vingts lieues; nous n'en avons compté que deux cent cinquante; différence, cent trente, ou un tiers, entre la distance astronomique et les grandes routes qui sont obligées de suivre les contours des montagnes, et de passer par les grandes villes, et dans le calcul desquelles on est forcé de considérer les pentes et les difficultés des chemins, comme aussi les priviléges que demandent les localités et qu'établissent les maîtres de postes.

» La partie de l'Italie contenue dans le demi-cercle a cinq mille lieues carrées. A partir du diamètre de ce demi-cercle, l'Italie se prolonge en forme de botte qui, ayant deux cents lieues de longueur et quarante à cinquante lieues de largeur, donne depuis Parme jusqu'au golfe de Tarente huit mille lieues carrées; la Sicile avec la Sardaigne, deux mille lieues carrées: total, quinze mille lieues carrées. Ainsi, près des deux tiers de l'Italie sont répartis sur une ligne prolongée, environnée de tous côtés des mers Méditerranée et Adriatique.

» Cette singulière configuration a incontestablement contribué aux destinées de ce beau pays. Si la presqu'île, au lieu de quarante à cinquante lieues de large, avait eu quatre-vingt-dix ou cent lieues, et avait été moins longue de moitié, le point central aurait été plus rapproché de toutes les extrémités; les intérêts seraient devenus plus communs; la nation, répandue sur de plus petites distances, aurait eu plus d'uniformité, elle aurait lutté avec plus d'avantage contre les actes qui tendaient à la morceler, et la force d'ad-

hérence, qui a constitué l'Angleterre, la France et l'Espagne, aurait agi sur l'Italie.

» Les côtes de la rivière de Gênes sont de cinquante lieues; la presqu'île a environ deux cent cinquante lieues de côtes de chaque côté. La base, depuis Reggio à Tarente et au delà, a cent lieues, ce qui ferait six cent cinquante lieues pour le littoral de la péninsule italique. Les côtes de l'état de Venise jusqu'à Fiume ont trente lieues; celles de la Sicile deux cent cinquante lieues; la Sardaigne deux cents lieues; l'Italie a donc un littoral de onze à douze cents lieues, c'est-à-dire égal à celui des îles britanniques, qui est aussi de douze cents lieues, et presque le double de celui de la France, qui n'est que de sept cents lieues.

» Les villes de Nice, de Gênes, de Livourne, toutes les petites villes sur les côtes des deux rivières de Gênes, sont très-peuplées. La population de Naples et de toutes les villes du royaume, celle d'Ancône et de toutes les petites villes de la Romagne, enfin celle de Venise, celle des côtes de Sardaigne, de Cagliari, et en Sicile celle de Palerme, Syracuse, forment une population maritime d'une grande importance.

» Les rades de Ventimiglia, de Vado, de Gênes, de la Spezia, de Porto-Ferrajo, du golfe de Naples, de Tarente, d'Ancône, de Venise; celles de la Sicile, celles de l'Istrie, de la Dalmatie, de Raguse, des bouches du Cattaro, appartiennent toutes à l'Italie

» Si toutes ces parties eussent été réunies en un seul grand état, il eût été une des puissances maritimes du premier ordre. Les chanvres de la vallée du Pô, les bois de l'Apennin, ceux de l'Istrie, les fers de l'île d'Elbe, du Brescian, fournissaient en abondance tout ce qui est nécessaire pour le matériel d'une grande marine. Gênes, Pise, Venise, ont été les premières puissances maritimes de l'Europe dans le moyen-âge.

» L'Italie, battue de trois côtés par la mer, n'a de frontières de terre qu'à peu près deux cents lieues, c'est moins que le tiers des frontières de la France; et encore en front serait-elle défendue par les barrières les plus fortes qui puissent repousser les nations.

» L'Italie, ayant dix-sept à dix-huit millions de population, compris ses deux grandes îles, pourrait facilement avoir une armée de deux cent mille hommes. Dans l'état actuel de son agriculture, elle se fût difficilement procuré les chevaux nécessaires; mais dans le moyen-âge elle en produisait beaucoup, et si cette nation eût toujours été militaire, elle eût continué la culture des chevaux.

» La bravoure des troupes italiennes ne peut être mise en doute à aucune époque. Il suffit de nommer Rome et tous les condottieri du moyen-âge, et de nos jours les troupes de la république cisalpine ou du royaume d'Italie, etc., etc.

» Appelée par sa position et l'étendue de ses côtes à être la dominatrice de la Méditerranée, l'Italie n'aurait à craindre d'invasion que par les Alpes, plus faciles à défendre que toute autre frontière de l'Europe. Une vingtaine de places fortes, grandes et petites, suffiraient pour intercepter tous les débouchés des Alpes.

» Tant que l'Italie a été livrée à elle-même, et que l'influence de l'Allemagne et de la France n'a été qu'auxiliaire et n'a pas du tout maîtrisé l'Italie, elle s'est divisée en trois masses qui sont les divisions géographiques naturelles.

» 1°. Au nord, la vallée du Pô comprenant tous les pays qui versent leurs eaux dans le Pô. Ils sont sur un même niveau, et peuvent communiquer entre eux. C'est la Belgique et la Hollande de l'Italie, et Venise est Amsterdam. Ils comprennent le Piémont, la Lombardie, les légations et la république de Venise.

» 2°. Au milieu de la péninsule, d'un côté la Toscane, et les états du pape à l'ouest de l'Apennin; c'est la vallée de l'Arno et du Tibre. De l'autre, tous les pays situés à l'est de l'Apennin, entre la vallée du Pô et la frontière napolitaine. En totalité, ils comprennent le grand-duché de Toscane, les états de l'église et la république de Lucques.

» 3°. Enfin, au midi, le royaume de Naples, qui a toujours fait une division géographique et politique distincte.

» Dans cette définition, la Romagne doit faire partie de l'Italie du nord, parce que c'est une plaine qui continue la plaine du Pô.

» Mais toute cette grande population, professant la même religion, jouissant également des douceurs d'un climat très-tempéré, ayant le même langage, la même littérature, doit s'influencer réciproquement, et finir par s'agglomérer comme l'ont fait les divers royaumes britanniques, les diverses provinces de l'Espagne, celles de la France, comme le feront peut-être un jour celles de l'Allemagne. Les parties italiennes ont eu et ont encore plus de choses communes entr'elles que n'en avaient toutes celles-là.

» Si jamais ce grand événement avait lieu, quelle serait la capitale? l'Italie, par sa configuration, n'a pas de ville centrale. Serait-ce Rome, Milan, Bologne ou Florence? Gênes ni Venise ne sauraient y prétendre, elles sont trop aux extrémités.

» 1°. *Rome*, par ses souvenirs, par ce qu'elle est déjà et par sa position, pourrait aspirer à redevenir encore la capitale de cette belle contrée. Elle se trouverait à cent trente lieues de tous les points de la frontière des Alpes où l'Italie peut être attaquée par la France ou l'Allemagne; elle serait à cent lieues des extrémités méridionales du royaume de Naples et des côtes de la Sicile, un peu moins de celles de la Sardaigne. Paris, la capitale de la France, est à soixante lieues de ses frontières du nord (1), à quarante lieues de la Manche, à cent lieues du golfe de Gascogne, à cent cinquante lieues de la Méditerranée. La malsaineté de l'air, l'infertilité de ses environs, le manque d'un grand port et d'une rade à portée, seraient les grands défauts de Rome prise pour capitale.

» 2°. Si l'Italie finissait avec les duchés de Parme, Plaisance et Guastalla, c'est-à-dire si elle ne comprenait que la vallée du Pô et n'avait point de presqu'île, alors *Milan* serait sa capitale naturelle; encore serait-ce un grand défaut que cette ville ne pût avoir la ligne du Pô pour se défendre contre les invasions de l'Allemagne. Mais, dans l'agglomération du peuple italien, Milan ne saurait devenir sa capitale, étant trop rapprochée des frontières de l'invasion, et trop éloignée des autres extrémités exposées aux débarquemens.

» 3°. Dans ce dernier cas, *Bologne* serait infiniment préférable, parce que, dans le cas de l'invasion, les frontières forcées, elle aurait encore pour défense la ligne du Pô, et que sa position géographique, ses canaux, la mettent en communication immédiate ou prompte avec le Pô, Livourne, Gênes, Civita-

(1) Napoléon mesure sur la carte, avec le compas, à vol d'oiseau et sans tenir compte des sinuosités des routes.

Vecchia, les postes de la Romagne, Ancône et Venise, et qu'elle est beaucoup plus rapprochée des côtes de Naples.

» 4°. Si l'Italie finissait au royaume de Naples, et que la partie du royaume de Naples et de la Sicile pût venir remplir le vide qui la sépare de la Corse, alors seulement *Florence* pourrait prétendre à être la capitale de l'Italie, parce qu'elle se trouverait dans une position centrale. »

Maintenant sur quel point de l'Italie allais-je me diriger d'abord? Force m'était de renoncer à la marche que suit religieusement chaque honnête *touriste* dans son pèlerinage : Chambéry, Turin, Gênes, etc., et la légende consacrée. Pas moyen de m'abattre de la cime des Alpes sur le royaume sardinois, à la manière d'un aigle, ou d'un lourd *gentleman*, qui a eu soin pendant un mois d'apprendre par cœur à Paris les trois mots qui composent pour lui le fond de la langue italienne : *Cameriere, pranzo*, *stanza*. D'ailleurs cela m'eût ennuyé fort, pour arriver à des mœurs vraiment italiennes, de passer par la filière des mœurs *franco-provinciales* de la Savoie, et par celles semi-anglaises de Turin.

Commencerais-je par Naples? c'était bien séduisant. La *rue de Tolède* se déroulait devant moi avec ses brillans magasins de fruits et de fleurs, les jolies petites boutiques ambulantes de ses limonadiers, ses cabriolets d'une forme si singulière, ses lazzaroni, etc. Mais, d'un autre côté, les antiquités *classiques* de Pompéï et d'Herculanum avaient quelque chose de solennel qui m'effrayait un peu pour un début. C'était du latin qu'il m'eût fallu relire et non de l'italien. Et puis, j'avouerai qu'en véritable Parisien je sacrifie parfois à la mode. La toge romaine, l'autel et la patère antiques avaient perdu de leur crédit dans le public. Le *moyen-âge*, avec sa robe fourrée, son chaperon, sa chaussure à longue pointe, sa face barbue et son poignard font fureur. Suivons la mode, et commençons par une de ces belles républiques italiennes du moyen-âge. Que le val de l'Arno reçoive mon premier salut; honneur à la patrie des Médicis et de Benvenuto Cellini!

Le lendemain une felouque me reçut en compagnie des thons que j'avais vu pêcher la veille. Une quinzaine de pauls fut le prix convenu pour mon passage à Livourne. Le *sirocco* soufflait de l'arrière et nous donnait bon espoir de faire en six heures ce trajet d'environ soixante milles. Par malheur la mer vint à se courroucer et le vent à changer; et ce ne fut qu'après vingt heures que nous atteignîmes notre destination.

Que toutes ces plages du Siennois et de la Toscane sont désertes et tristes! Les eaux de la mer sont jetées au loin dans les tempêtes, et les algues poussées en avant sur le rivage se corrompent et s'exhalent en vapeurs empestées. Il y a des bois maigres et rares dans quelques parties; des marais dans la plupart. On ne voit que peu d'habitations entre Piombino et Livourne, et pas un seul village proche de la mer. Ce n'est que très-avant dans les terres qu'on en remarque enfin deux ou trois qui ont l'air misérable.

LIVOURNE.

Une tour avancée dans la mer du côté de l'ouest est celle du Fanal. Sa forme ressemble à celle de deux tours qui seraient l'une sur l'autre. Les marins, pour se diriger, ne manquent point de remarquer non plus une quatrième tour qui se dessine dans le lointain au nord-ouest. Elle est à cinq milles du grand port, dans un petit îlot presque à fleur d'eau, qui n'a que 50 à 60 toises de diamètre : on la nomme *Meloria* autrefois *Mœnaria*. Cette tour est carrée, et sa grande blancheur la fait apercevoir de fort loin. On prétend que la reine Elisabeth la fit construire après la perte de deux vaisseaux anglais qui se brisèrent sur des écueils, dont l'îlot est environné de toutes parts à plus d'un quart de lieue de distance.

Quelques bâtimens venus du Levant étaient à l'ancre auprès du *Moleto*, petit môle isolé en avant du port, et faisaient patiemment leur quarantaine sous le canon d'une assez belle tour, à laquelle on donne le nom de *Marzocco*, et qui sert de magasin à poudre. Elle est blanche et plus élevée qu'une seconde tour à demi ruinée, sa voisine. Toutes deux sont assises sur des rochers environnés de la mer, à peu de distance et au nord de la ville.

Le mouillage de la rade, depuis un demi-mille de la ville jusqu'à deux milles au large, est excellent.

Le port a environ 300 toises de long et 36 pieds d'eau dans les endroits les plus profonds. Il est sujet à des atterrissemens auxquels on remédie par l'emploi du bateau dragueur.

Lors de l'arrivée de notre felouque, des canots, chargés de forçats, se disposaient à remorquer cet appareil pour l'établir à quelque distance de l'entrée de la *Bocca*, bassin où l'eau n'a que dix ou douze brasses de profondeur, et où se tiennent les petits bâtimens. La darse ou darsène est comme un second port, ou si l'on veut la partie du port qui est la plus avancée dans la ville. C'était là que se tenaient jadis, toujours prêtes à partir en course, les cinq galères du grand-duc.

En mettant le pied sur le quai, je me trouvai face à face avec le seul objet d'art qui, à Livourne, mérite d'être remarqué : c'est la statue en marbre de Ferdinand Ier., érigée par Côme II son fils; elle est de Giovanni del'Opera. Le prince est représenté debout sur un piédestal, ayant une main appuyée sur le côté et tenant de l'autre un bâton de commandement. Le mouvement en est manqué, le dessin et l'exécution sont mauvais ; mais il y a heureusement pour accessoires quatre esclaves dont les figures sont très-bonnes. Ils sont de bronze, enchaînés aux angles du piédestal, comme ceux que l'on voyait à l'ancienne statue de notre place des Victoires à Paris, avant 1789, et à la première statue de Henri IV du Pont-Neuf. Leur grandeur est bien au-dessus de nature. Ils représentent quatre Africains nus, de différens âges. La composition en est excellente, surtout celle des deux vieillards, quoiqu'elle ne soit pas dans le goût de l'antique (comme le fait observer naïvement Delalande dans son ouvrage). A l'en croire, les modèles de Pierre Tacca, sur lesquels ces bronzes ont été exécutés, étaient encore supérieurs en beauté. C'est l'avis, dit-il, de notre statuaire Pigale, qui les avait

vus dans l'atelier d'un sculpteur. Ils tiennent beaucoup, pour le dessin, des excellens ouvrages de Rubens; les têtes ont une belle expression de vive douleur accompagnée de résignation. La tête du nègre surtout m'a semblé parfaite.

Si jadis la chrétienté molesta les débris de la race Hébraïque aux quatre coins du globe, certes les juifs de Livourne peuvent se flatter d'avoir pris sur ma personne une belle revanche des mauvais procédés de nos pères. Je n'oublierai de ma vie les insinuations, obsessions, tribulations, persécutions qu'il me fallut subir de la part de leurs marchands ambulans pendant le court trajet du port à l'hôtel, où un matelot me conduisit. Une douzaine de ces figures ne cessa de s'agiter et de bruire autour de moi : *Son excellence* (la politesse italienne ne concède pas moins aux amours-propres), *son excellence ne refusera pas des tissus magnifiques?* Un autre m'offrait des foulards; celui-ci faisait sonner à mon oreille une montre à répétition; celui-là alongeait ou refoulait avec coquetterie les tubes d'un binocle. Et tout cela était véritable anglais; on le donnait pour rien. Heureuse Angleterre! la terre entière est un marché pour tes innombrables produits. Retranché enfin derrière une porte de chambre, je commençais à respirer; étendu sur le canapé, j'appelais de mes vœux l'heure du souper à la table d'hôte; je me croyais sauvé : vain espoir!

J'entends gratter timidement à ma porte. J'étais à cette époque un voyageur novice, plein de candeur et de confiance; le mot *entrez* s'échappe de mes lèvres; aussitôt l'un de mes douze bourreaux de la rue, il avait nom Matathias, s'insinue dans ma retraite. En un clin d'œil voilà trois pièces de toile, cinq coupons de quelques aunes de drap, plusieurs douzaines de chemises, bas, mouchoirs, gilets de flanelle, déroulés, amoncelés sur la commode, la table, les bras du canapé et jusque sur les jambes de mon excellence. Que faire? Il ne me restait qu'à capituler; je sortis du combat propriétaire de quelques babioles de plus, dont en vérité je n'avais nul besoin, et qui ne servirent qu'à grossir mon bagage, déjà assez embarrassant, quoique fort modeste.

Je dois convenir que, malgré le gain que mon vendeur ne manqua certainement pas de faire, je n'ai jamais vu, dans aucun de nos bazars, des produits semblables à un aussi bas prix. En Angleterre même, et en fabrique, je les aurais, j'en suis certain, payé plus cher : ce qui s'explique par les encombremens fréquens de marchandises qui ont lieu dans les maisons de commission de Livourne.

Messieurs les juifs sont en grand nombre dans la ville. On en compte jusqu'à vingt mille sur la population entière, qui est de soixante. J'avais entendu vanter leur synagogue comme la plus belle qui fût au monde, et je m'empressai de la visiter. Elle est bien au-dessous de sa réputation; c'est un carré long, dont les deux côtés et une des extrémités sont entourés d'un portique. Au-dessus règne une tribune grillée et réservée aux femmes. Les hommes se tiennent en bas sous le portique et dans le reste du temple. Ils sont assis, comme dans les églises catholiques et protestantes, et ils causent entre eux ainsi que les catholiques français à l'église. Tout le monde conservait le chapeau sur la tête comme à la Bourse. Il y avait un grand luxe d'éclairage en bougies. Au milieu s'élevait une chaire carrée où le rabbin, les épaules

couvertes d'une grande pièce d'étoffe, chantait de l'hébreu avec une voix assez belle. L'assemblée entière répondait : cela ressemblait beaucoup à notre plain-chant. M. Valery, qui se trouvait à Livourne dans les grandes chaleurs, vit aux mains du rabbin un long éventail vert, semblable à celui de nos vieilles marquises de comédie; éventail dont il faisait un fréquent et bruyant usage. Les juifs de Livourne sont, comme ceux de presque tous les pays, des commerçans fort riches pour la plupart. Plus des trois quarts des propriétés foncières leur appartiennent; on s'en aperçoit de reste à la cherté des loyers. Leurs femmes, parmi lesquelles il y en a de fort jolies, rappellent beaucoup les Espagnoles pour le genre de beauté. Les hommes se distinguent par leur intelligence et leur amour pour les lumières. L'enseignement mutuel a été introduit dans leurs écoles de pauvres.

Lorsque le grand-duc Léopold rendit cet édit libéral qui assimilait en Toscane tous les propriétaires, de quelque pays et de quelque religion qu'ils fussent, aux mêmes honneurs, il arriva une chose assez singulière. Un juif respectable fut nommé, à la pluralité des voix, magistrat municipal de Livourne; les prêtres lui refusèrent la place que sa dignité lui donnait dans les cérémonies religieuses, et ils adressèrent des remontrances au souverain. Mais celui-ci décida que la présence d'un homme vertueux, qui en jugeant les hommes représentait en quelque sorte la Divinité sur la terre, ne profanait point le culte qu'on lui rend. Il fut prononcé que le privilége contesté ne pouvant être un objet de scandale, le juge en jouirait comme d'un droit personnel, mais sans être obligé d'assister à ces cérémonies. En tolérance religieuse, la Toscane avait dès long-temps devancé la France.

Le tableau suivant, tracé par le président Desbrosses, reste encore ce qu'on a dit de mieux au sujet de Livourne :

« Figurez-vous une petite ville de poche, toute neuve, jolie à mettre dans une tabatière. Elle débute aux yeux des voyageurs par des fortifications, construites et entretenues avec une propreté charmante; elles sont de briques ainsi que la ville entière. Les fossés, revêtus de même, sont remplis de l'eau de mer. On entre par une rue large et longue tirée au cordeau, à laquelle aboutissent deux portes. Les juifs demeurent dans le quartier de la ville qui est à gauche, moins agréable que celui de la droite, où l'on a creusé des canaux pleins de l'eau de la mer, comme à Venise, et bordés de quais de part et d'autre.

» La grande rue est interrompue par une place carrée fort vaste, terminée d'un bout à la principale église catholique, *il Duomo*. Cette église, peu remarquable pour l'Italie, a meilleure mine que bien des cathédrales de ma connaissance, ne fût-ce que par son riche plafond peint et doré, et par ses marbres de brèche violette (1).

» La plupart des maisons de la ville étaient d'abord peintes à fresque, ce qui devait faire un fort joli effet; mais le voisinage de la mer, ennemie naturelle de toutes peintures, les a presque entièrement effacées.

» Chaque nation a l'exercice de sa religion. Je ne vous parle ni de la synagogue, ni de l'église des Arméniens, qui n'a rien de singulier que des inscriptions de tombes écrites de façon

(1) On appelle *brèche* un agrégat pierreux, formé de fragmens qui ont une origine commune avec la pierre qui les unit.

qu'il faudrait être pis que démon pour les lire; mais l'église grecque a quelque chose dans sa forme qui mérite de s'arrêter. Le chœur est entièrement séparé et fermé, on ne le voit qu'à travers les jalousies. La nef est faite, non comme celle de nos églises, mais précisément comme un chapitre de moines, sans autel, chapelles ni autres ornemens quelconques, que quelques méchantes peintures à la grecque et une tribune dans le haut. »

La seule rectification à faire à ces détails est dans l'accroissement énorme de la population, accroissement que favorise l'abandon fait aux particuliers du terrain des fortifications et d'autres emplacemens des environs. Livourne est appelée, dit-on, à égaler Florence en étendue; mais il y aura toujours bien loin d'une ville que M. Valery proclame avec raison la plus *indocte* de toute l'Italie, malgré sa prospérité matérielle et sa civilisation anglaise ou américaine, à cette Florence si riche en nobles souvenirs, et en monumens splendides.

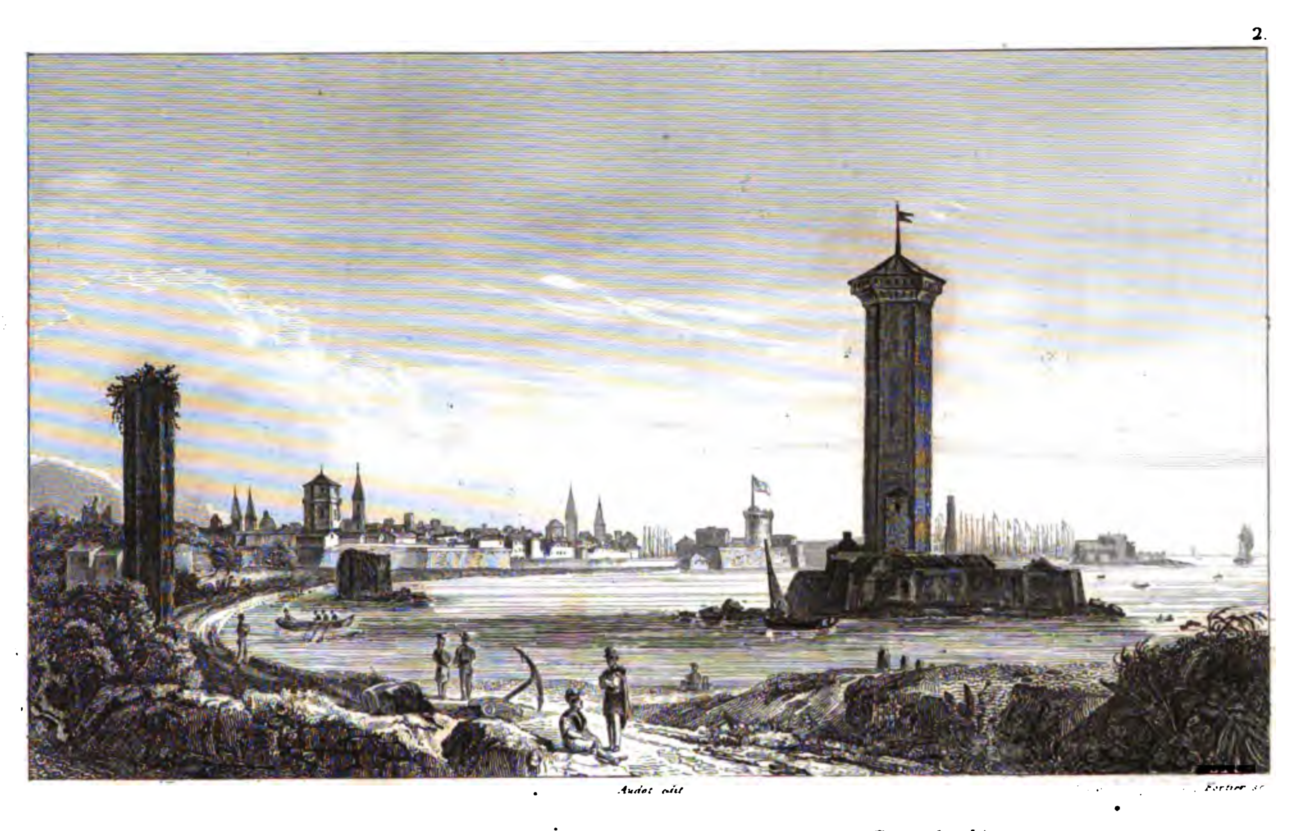
J'allais oublier une amélioration de la plus haute importance. Livourne, privée d'eau potable, en était réduite à se servir de citernes. Le gouvernement s'est déterminé récemment à y conduire une source d'eau très-bonne, éloignée de douze milles et provenant des montagnes de Colognola, par le moyen d'un aquéduc.

Pour ceux qui ont encore foi à la contagion de la peste, et le nombre en est grand, malgré la division d'opinions qui commence à s'élever à ce sujet parmi des médecins notables, le lazaret est un monument à visiter. Il est impossible de n'être pas frappé de l'intelligence qui a présidé à cette construction. Le lieu est commode, les bâtimens sont vastes, les distributions bien entendues. Tout y paraît pris en grand et mis dans l'ordre le plus convenable à l'objet. Ces détails, et ceux des lois de la police que l'on y doit observer, sont curieux. On y trouve diverses sortes de magasins sous voûtes pour les marchandises les plus précieuses : celles à odeur séparées de celles qui n'en ont pas; les plus salines toujours à part : celles d'aucune cargaison ne se confondent avec celles d'une autre; les étrangers également séparés des marchandises et les uns des autres. Tout est prévu, jusqu'à des prisons, des cachots pour les différentes classes et les différens états. Les logemens des officiers, des administrateurs sont beaux et commodes. De grandes citernes fournissent l'eau au moyen d'une pompe placée au milieu de la cour. Un canal de navigation sert à voiturer les marchandises à la ville.

L'entrepôt général des huiles excita aussi mon admiration. Afin d'épargner l'entretien de la quantité de tonneaux qu'il faudrait pour les conserver, on a fait un magasin d'une grandeur prodigieuse, dans lequel on a songé à la solidité et à l'utilité plus qu'à la décoration. Les voûtes en sont basses; on a pratiqué dans toute leur étendue des caves, ou pour mieux dire de petites cuves de quatre pieds en carré, de maçonnerie, doublées d'ardoise, et que l'on ferme à clef; on les remplit d'huile, et elle s'y conserve parfaitement. Les marchands, moyennant une modique rétribution, y serrent leurs huiles, et ne les en retirent que pour les vendre.

Le corail est le principal objet de fabrication à Livourne : cette matière se tire des côtes de la Sardaigne et de la Corse, et surtout des environs de Bizerte, sur la côte d'Afrique. On est étonné de la quantité de mains par lesquelles il faut que les grains de corail

2.



Audot édit. Fortier sc.

Porto di Livorno. *Port de Livourne.*

passent avant d'être façonnés ; on les divise d'abord en quatorze nuances différentes, dont voici les noms : 1. *schiuma di sangue*, 2. *fior di sangue*, 3. *primo sangue*, 4. *secondo sangue*, 5. *terzo sangue*, 6. *stramoro*, 7. *moro*, 8. *nero*, 9. *strafine*, 10. *sopraffine*, 11. *carbonetto*, 12. *paragono*, 13. *estremo*, 14. *passaestremo*. Après cela on les taille de longueur, d'autres ouvriers leur donnent la forme en les arrondissant sur une roue de grès cannelée. Il y en a qui ne sont occupés qu'à les percer, ce qui se fait avec beaucoup d'adresse et de propreté; d'autres à les assortir. Pour leur donner le poli on les frotte les uns contre les autres, en les remuant dans des sacs de cuir, où l'on a mis auparavant un peu de pierre-ponce pulvérisée. Ces grains s'enfilent comme de longs chapelets; c'est dans cet état qu'on les débite. Les grains les plus gros se vendent aux Turcs, qui s'en font des boutons ; ils sont comme des balles de pistolet.

Les Anglais ont un cimetière particulier qui est hors de la ville. Malgré l'excessif éclat de ses marbres, qui, selon l'expression de M. Valery, lui donne un peu l'air d'un grand atelier de marbrier, son aspect me toucha. « Il est difficile de ne pas se sentir ému en contemplant tous ces tombeaux d'étrangers, de voyageurs morts loin de leur patrie. Il règne dans la plupart des inscriptions une concision, une simplicité de douleur qui attendrit. Quelques-uns de ces voyageurs, pleins de jeunesse, d'espérance, amis des lettres et des arts, allaient demander des jouissances, des souvenirs à la terre qui les a dévorés. La plus célèbre de ces tombes n'est pas toutefois très-mélancolique, c'est celle de l'écrivain et romancier satirique Smollet, mort à cinquante-un ans, consul à Livourne. »

T.

De charmantes maisons de campagne couvrent le Montenero, à quelques milles de Livourne ; l'église de la Madone, objet de la vénération populaire, est remarquable par sa belle vue et par la richesse et la variété de ses marbres.

Une plage aride, appelée l'*Ardenza*, sert de promenade, et réunit, après le coucher du soleil, toute la brillante société de Livourne.

Le point d'où Livourne et son port se présentent le mieux, est un lieu appelé les *Trois-Tours*, au nord de la ville (Pl. II). La première de ces trois tours est celle du *Marzocco* dont nous avons déjà parlé; on la nomme ainsi à cause du *marzocco* ou *lion en fonte* dont elle fut couronnée. La seconde est cette tour à gauche, dont il ne reste plus qu'environ la moitié ; il ne reste que la base de la troisième plus rapprochée de Livourne.

Un jour que je me promenais en cet endroit avec un jeune Pisan de mes amis, « Regardez bien ces ruines, me dit-il, voilà tout ce qui reste de l'ancien *Porto-Pisano*, qui fut le port de Pise, à l'époque où la florissante Pise était comptée pour la troisième république maritime de l'Italie : Venise et Gênes étaient les deux autres. C'était au douzième siècle. Les Pisans se trouvaient alors à la tête de la confédération des *Maremmes* (on donne le nom de *maremme*, contracté du latin *maritima*, à toute la partie de la Toscane située le long de la mer). Le territoire de Pise s'étendait sur toute la côte, depuis Lerici jusqu'à Piombino, c'est-à-dire depuis le golfe de la Spezia jusqu'en face de l'île d'Elbe. Ce qui ne signifie pas, il est vrai, que toute cette contrée dépendit immédiatement de la république, mais seulement que toutes les petites villes et tous les châteaux s'étaient mis sous la protec-

tion de cette cité puissante. Ces petites communautés faibles, mais restées libres dans leur administration, avaient consenti à faire marcher leurs milices sous les étendards de Pise, et à se soumettre aux décisions de ses consuls, au lieu de recourir aux armes lorsqu'elles auraient entre elles quelques différens. — Mais je ne vois pas ici l'ombre d'un port. — Il est arrivé ce qui est arrivé aux ports de Luni près de la Spezia, d'Ostia à l'embouchure du Tibre, d'Hadria à l'embouchure du Pô, que des circonstances politiques et des révolutions physiques ont peu à peu fait disparaître. Vers l'an 1290 les ennemis de la république de Pise travaillèrent à combler l'entrée du port. La fortune contraire empêcha depuis les Pisans de le rendre à sa splendeur première. Plus tard le travail de l'homme cessant d'apporter le moindre obstacle aux atterrissemens, les vaisseaux d'abord, et bientôt les barques elles-mêmes cessèrent d'y trouver une station. Au quinzième siècle commença la prospérité de la petite *échelle* de Livourne qui était presque contiguë, et que les possesseurs du riche Porto-Pisano avaient jadis cru pouvoir négliger. On croit que le marquisat de Livourne, propriété de la maison d'Est, avait été donné en 1103 par la reine Matilde à l'archevêque de Pise. En 1421, Livourne, alors aux mains des Génois, fut vendue par eux à la république de Florence. Le port que la nature y avait formé commençait à devenir intéressant, car les auteurs observent que l'acquisition que les Florentins avaient faite de Pise en 1406 était regardée comme inutile, jusqu'au temps où ils y réunirent le château de Livourne.

Les écrivains de l'époque rapportent que la joie des habitans de toutes les classes fut inexprimable le jour où on lança la première galère florentine. Elle était armée pour le voyage d'Alexandrie, et portait des ambassadeurs de la république, chargés d'annoncer la bienheureuse nouvelle, et de demander la franchise du pavillon au soudan de Babylone, à Antonio Acciaioli, seigneur de Corinthe, au duc de Céfalonie et au gouverneur de Mayorque.

« Aujourd'hui 15 avril 1422, raconte un mémoire,[1] il y eut procession aussi belle que celle de la Saint-Jean, parce que, le 20 du même mois, devait partir la première galère armée. Elle allait à Alexandrie, et c'était la première que la république mettait en course. Le patron était Zanobi Capponi; dans les cinquante compagnons qui lui furent donnés étaient douze jeunes Florentins de bonne maison: en tout, compagnons et autres formaient un nombre de deux cent cinquante personnes. »

On ne sait pas au juste à combien s'élevait alors la population de Livourne, mais elle devait être déjà de quelqu'importance, puisqu'elle payait annuellement à la république 650 florins d'or et 10 florins pour le devant d'autel de Saint-Jean, et en outre était tenue à acheter pour sa consommation 150 fortes mesures de sel.

Lorsque Pierre de Médicis voulut établir son pouvoir à Florence, un de ses premiers soins fut de s'assurer de quelques forteresses et de quelques places de Toscane. Lorsque ensuite il eut été exilé, et qu'il voulut s'étayer de la puissance du roi de France, Charles VIII, il lui remit les places dont il pouvait disposer et spécialement Livourne. Il y vint une garnison française en 1494; mais l'année suivante Livourne fut rendue aux Florentins.

Le duc Alexandre de Médicis la fit fortifier en 1537, et fit bâtir ce qu'on appelle actuellement *Fortezza-Vecchia*, que l'on a augmentée dans la suite. Il y fit placer ses armes avec cette inscription : *Un solo signore, una sola legge*, *un seul seigneur, une seule loi;* ce qui annonçait la nouvelle domination des souverains de la Toscane.

Le grand-duc Côme I[er]. en fit un port franc, y attira beaucoup de Grecs, et accorda des priviléges considérables à ceux qui viendraient s'y établir. Il augmenta la ville, construisit dans l'ancienne forteresse un beau puits, et fit élever le fanal que l'on voit sur le côté en mer, à quelque distance au delà du môle qui forme aujourd'hui le port. Son projet était de lier à la Terre-Ferme la jetée où il a établi son fanal, et d'enclaver par conséquent un bien plus grand espace d'eau. Le travail était immense et de l'exécution la plus difficile; Ferdinand I[er]., son fils, après avoir employé quelque temps tous les bras de la Toscane à lutter contre les obstacles, laissa le fanal isolé au loin, et, resserrant le bassin du port projeté, construisit le môle actuel. C'est déjà un assez bel ouvrage; le président Desbrosses prétend qu'on a entassé là plus de rochers que n'en lança jamais Briarée. Certes, Ferdinand I[er]. a gagné aussi légitimement qu'aucun souverain la statue chargée de nous représenter son image. Je regrette seulement, non pour l'art, mais par amour pour la justice, qu'au lieu des quatre esclaves qui l'entourent, on ne nous ait pas donné les statues des quatre plus savans ingénieurs qui dirigèrent ces utiles travaux.

Tout cela ne pouvait manquer d'attirer en ce lieu de nouveaux habitans. En outre, les circonstances où se trouvait l'Europe poussaient de toutes parts à des émigrations vers la Tyr naissante. Les juifs, vivement persécutés, et chassés des immenses contrées régies par le sceptre espagnol, imploraient un asile où ils pussent vivre en paix, sous un régime légal offrant quelque stabilité. Des guerres civiles désolaient la France, et grand nombre de familles, amies du repos, réalisaient leurs biens et allaient chercher une autre patrie. La population corse, qui maudissait le joug génois, tournait parfois ses regards sur Livourne, et plus qu'aucune autre fournit à la nouvelle ville des habitans et des citoyens.

Restait à assainir la campagne d'alentour, presque déserte et très-marécageuse. La culture seule pouvait y parvenir. Côme II crut trouver les colons qui lui étaient nécessaires parmi les dernières familles mores, ces anciens conquérans de l'Espagne, dont Philippe III achevait de purger le sol national. Tout donnait à espérer que, sous une administration plus douce que celle espagnole, l'âpreté du caractère africain viendrait à s'adoucir; par malheur il n'en fut pas ainsi, les nouveaux hôtes se montrèrent intraitables, et il fallut promptement les rembarquer. On se résigna à attendre du temps une amélioration qui ne pouvait manquer d'arriver, dès que les commerçans citadins auraient fait fortune, et que les capitaux seraient en assez grande abondance pour s'offrir d'eux-mêmes à l'agriculture.

Ferdinand I[er]. eut l'heureuse idée d'établir, entre les sujets du czar de Moscovie et les marchands toscans, une réciprocité de commerce libre qui fut fort avantageuse à ces derniers. A Florence, les *arts* de la laine et de la soie (les citoyens de Florence se partageaient en différens arts), ne voyaient de prospérité possible que dans le com

merce du Levant. Il eut dès-lors l'habileté, quoiqu'engagé vis-à-vis de la cour de Rome à fournir à l'ordre de Saint-Étienne des galères pour la course contre les Turcs, de se faire comprendre comme allié de l'Autriche dans le traité que l'empereur Léopold Ier. conclut, en 1664, avec la Porte-Ottomane. Un firman de 1668 autorisa les sujets toscans à naviguer librement sous le pavillon impérial et avec passe-ports de l'empire, et à commercer dans tous les états du grand-seigneur.

Mais le système de neutralité que les grands-ducs s'appliquèrent à faire respecter en tous temps et par toutes les nations, fut la véritable source de la prospérité de Livourne. Les marines des nations en guerre contractèrent peu à peu l'habitude de son port, et les habitans profitèrent du bon marché qui se présente toujours dans la vente des prises. Il est vrai que le gouvernement eut souvent beaucoup à faire à discuter ensuite avec la nation qui se prétendait lésée.

En 1651, par exemple, nous voyons une flotte anglaise attaquer dans le port une flotte hollandaise, et le canon de la place agir au secours de celle-ci, ce qui constitua le grand-duc en une position très-difficile vis-à-vis Cromwel. En 1671, une escadre française tente de brûler des vaisseaux hollandais; de là de nouveaux débats. Ce fut pour en prévenir d'autres par la suite que Côme III, cédant aux insinuations faites par la France, proposa aux nations, alors en guerre, un traité qui appliquerait aux circonstances de la localité les principes les plus essentiels de la neutralité, et en assurerait l'exécution la plus rigoureuse.

Trois articles principaux en furent la base, qui prévenaient toute hostilité dans le port et en deçà de la frontière maritime. Une fois entrés dans le port, les bâtimens de guerre n'en devaient sortir qu'un certain temps après le départ des vaisseaux ennemis qu'ils avaient pu y rencontrer. Ces articles, proposés aux consuls de France, d'Espagne, d'Angleterre et de Hollande, obtinrent la ratification de chacun de ces gouvernemens, et le traité fut signé définitivement en octobre 1691, à la grande joie de la Toscane. Le traité n'était que temporaire et expirait à la fin de la guerre qui alors agitait l'Europe, mais, l'habitude une fois prise, il fit loi dans les guerres qui suivirent, et devint la base de la franchise de Livourne, ratifiée: à Londres en 1718, lors du traité de la quadruple alliance; à Vienne en 1725, dans la convention entre l'empereur Charles VI et le roi d'Espagne Philippe V, relativement à la succession de Toscane; et dans les préliminaires de 1735, qui réglèrent la cession de la Toscane en faveur de la maison de Lorraine. Dans la dernière guerre continentale, la liberté et la franchise du port de Livourne, tombé sous la domination française, cessèrent d'être respectées par les flottes ennemies. Depuis 1815, l'ancien traité a repris sa pleine et ancienne vigueur.

Je ne quitterai pas Livourne sans mentionner un avantage par lequel elle se recommande aux gastronomes. On y mange des huîtres, et ce qui n'est pas fréquent sur les côtes de la Méditerranée, des huîtres bonnes, quoique inférieures à celles que les gourmets de Paris reçoivent d'Ostende et de Cancale.

3.



Pisa. Piazza del Duomo. *Pise. Place du Dôme.*

4.



Pisa Campo Santo. Pise. Campo Santo.

PISE.

Pour me rendre de Livourne a Pise, j'avais le choix entre une grande route et un canal. Des voitures et un bateau partaient tous les jours; je me décidai pour le dernier. Dans une voiture, je me serais probablement trouvé avec des voyageurs étrangers comme moi, j'allais me trouver dans le coche avec des artisans et des gens de campagne qui parlaient le toscan; comme on voit, il n'y avait pas à balancer. Le prix était on ne peut plus modique; il m'en coûta un paul pour faire les quatorze milles qui séparent les deux villes. Le pays à traverser, quoique plat, offre un coup d'œil magnifique; de toutes parts se présentent des bois de chênes verts, de liéges et de myrtes sauvages.

J'eus bientôt à m'applaudir de la société que j'avais choisie. J'y appris de la bouche d'une excellente vieille un fait que probablement je n'eusse ouï raconter à aucune femme de salon. Environ à trois milles de Pise est une assez grande église, *San-Pietro-al-Mare*, Saint-Pierre-en-Mer. « Il fut un temps, me dit ma *cicerone*, où la mer s'avançait jusque là. Or, saint Pierre étant un jour à la pêche, une tempête survint, qui le fit échouer à cette place. Il y érigea un autel; plus tard un pape fit bâtir l'église. » J'omets la suite, ainsi que mille particularités que le lecteur peut facilement imaginer. Deux jours après, en consultant un auteur italien, je vis que cette église datait au plus de la fin du dixième siècle, comme l'atteste une suite de peintures que l'on y voyait encore naguères. Elles représentaient la suite des papes, en remontant de Jean XIV, qui vivait en 969, jusqu'à saint Pierre. Aujourd'hui cette légende curieuse a disparu sous un blanchissage à la chaux, et on distingue à peine les lettres de quelques noms.

Le souvenir que l'on garde le plus long-temps, lorsqu'on a visité Pise, est celui de la *Piazza-del-Duomo* (Pl. III). On voit à gauche le *Baptistère*, ensuite le mur de marbre blanc du *Campo-Santo*, le *Dôme* ou la cathédrale et la *Tour penchée*. C'est une chose très-remarquable et peut-être unique dans le monde, que cette réunion des quatre plus beaux édifices de la ville sur une seule place, sans qu'aucun d'eux soit masqué par quelques constructions particulières. Ils se font mutuellement valoir, et leur ensemble est d'une harmonie parfaite. M. de Valery prétend que l'on se croirait dans quelque quartier désert d'une grande cité de l'Orient. Tous sont, de la tête aux pieds, revêtus en marbre blanc, et se détachent sur une pelouse verdoyante. Mon œil, accoutumé à la pierre noirâtre des monumens français, se refusait à croire à tant de magnificence, j'eus l'enfantillage de m'avancer assez près pour m'en assurer par le tact. Je me rappelai le mot de Desbrosses, qui prétend qu'à Pise le marbre est aussi commun que l'eau, encore fait-il observer qu'il parlait ainsi un jour de grande averse.

Le *Campo-Santo* fut le premier lieu où je courus d'abord; on n'a pas si souvent l'occasion de faire pèlerinage en *terre sainte*. Figurez-vous (Pl. IV) un grand cloître carré long qui renferme un préau, tout de terre apportée de Jérusa-

lem, et prise au mont Calvaire par l'archevêque Ubaldo Lanfranchi, compagnon d'armes de Richard Cœur-de-Lion. Le préau a 450 pieds de longueur; il est découvert et divisé en trois parties; la couche de terre sainte a une épaisseur de 9 pieds; on assure que les corps y étaient consumés en vingt-quatre heures, actuellement elle a perdu sa vertu dissolvante : peut être les sels alcalins, dont cette terre avait été imprégnée, sont-ils en partie évaporés. Une foule d'Allemand vinrent mourir à Pise dans la guerre de 1733; quelques années après le fossoyeur, qui avait fait sur leurs corps l'expérience de la Terre-Sainte, s'exprimait ainsi à un voyageur : « *Laterra logoravagli con le loro grosse pancie, in termine di duoi giorni. La terre les mangeait eux et leurs grosses panses : c'était l'affaire de deux jours.* »

Le cloître est d'architecture gothique, et composé de soixante-deux arcades d'une rare élégance; elles sont de marbre blanc ainsi que le pavé. L'archevêque Ubaldo conçut l'idée de ce monument, le plus extraordinaire certainement de ceux que possède Pise. Commencé dix-huit ans après, sous la direction de Giovanni Pisano, il ne fut achevé qu'en 1283.

Les statues au-dessus de la porte principale sont de cet artiste, elles occupent une espèce de temple, et le statuaire s'est représenté lui-même agenouillé devant la Madone. Les tombeaux, placés sous les arcades, sont pour la plupart de marbre, et les urnes funéraires, trouvées à Volterra, sont d'albâtre. On remarque le tombeau de Béatrix, mère de cette célèbre comtesse Matilde, dernière héritière des comtes de Toscane, et dont le testament fut si favorable à la cour de Rome. Le bas-relief dont il est orné représente, selon quelques opinions, la chasse de Méléagre, et, selon d'autres, l'histoire de Phèdre et d'Hippolyte. J'avoue qu'il me serait impossible de prononcer entre ces deux sujets, seulement ce choix, de l'un ou de l'autre, me paraît tout aussi bizarre pour la circirconstance; la seule excuse est dans le mérite du morceau, que tout fait croire un antique. Giovanni et son fils ne cessaient de l'étudier et de l'imiter. De là jaillit la première étincelle du feu qui devait animer les artistes de la renaissance. La pauvre Béatrix est d'ailleurs assez rudement traitée dans son épitaphe : on la qualifie de *pécheresse*.

Un vase antique de marbre de Paros, enrichi de bas-reliefs, et connu sous le nom du *vase au Bacchus barbu*, a servi, sans nul doute, aux cérémonies religieuses grecques et romaines.

Un buste de Brutus antique est d'un beau travail.

Un Pégase de bronze, que l'on croit grec, a figuré long-temps au sommet de la coupole de la cathédrale.

Le tombeau d'Algarotti inspire de singulières réflexions; on y lit en latin cette épitaphe :

A ALGAROTTI,
RIVAL D'OVIDE,
DISCIPLE DE NEWTON,
FRÉDÉRIC LE GRAND.

A côté de la terre de Jérusalem, ces trois gloires rappelées du païen Ovide, du protestant Newton et du *philosophe* Frédéric ! Le savant aimable avait vécu long-temps à la cour de Prusse, et revint mourir à Pise, sa patrie. Vieux, il quitta *Sans-Souci* pour venir dormir au *Campo-Santo*. Peut-être la transition a-t-elle paru brusque à ses mânes. Du reste, Frédéric traita son chambellan mieux que lui-même en fait de

tombeau; car on sait que, par un dernier trait à la Faust, il voulut être enterré près de ses chiens et de leurs statues.

Il est un autre défunt dont l'ingénuité m'a ravi, c'est le jurisconsulte Filippo Decio. Il se fit élever de son vivant le tombeau que vous pouvez voir, disant qu'il était à craindre que la postérité eût l'impolitesse de n'y pas songer.

Un des Italiens qui a le plus honoré sa patrie par la variété de ses talens, Pignotti, poëte, physicien, naturaliste, antiquaire, repose aussi dans ce lieu; son mausolée, par M. Ricci, est d'une belle simplicité.

Un monument exécuté par le sculpteur suédois Thorwaldsen, qui depuis longues années habite l'Italie, et qui, dans l'estime publique, marchait immédiatement après Canova, semble placé dans ce lieu pour constater l'immense progrès fait par l'art depuis Giovanni Pisano. C'est un tombeau élevé par souscription en l'honneur de Vacca, médecin illustre que Pise a perdu récemment, et que l'on venait consulter de tous les points de l'Europe, surtout pour les affections de poitrine.

Plus de six cents familles anciennes de Pise, outre les illustrations étrangères, ont eu leur sépulture dans le Campo-Santo. L'orgueil national des Pisans cependant s'offensait du partage d'un privilége que, dans les beaux temps de la république, ils s'étaient habitués à regarder comme exclusif. Cet édifice si religieux, si solennel, si honorable pour le peuple qui l'a commandé, était pour lui ce que devrait être pour la France notre Panthéon.

Les premiers artistes furent appelés successivement à le décorer, et il est devenu un monument historique des progrès de la peinture dans les XIVe. et XVe. siècles. Les murs sont tout entiers recouverts de ces précieuses fresques. A gauche en partant de l'entrée principale, les trois compartimens d'en haut sont de Simon Memmi, et les trois d'en bas d'Antonio, dit le Veneziano (quoique Florentin d'origine); ils représentent la vie de saint *Renier*, patron de Pise. Le vaisseau qui porte saint Renier à Jérusalem, où il va prendre l'habit d'ermite, est curieux à étudier pour l'histoire de la navigation.

Les six qui suivent sont relatifs à la vie de saint *Éphèse* et de saint *Politus;* ils sont l'ouvrage de Spinello d'Arezzo, qui les fit en 1400. Trois ont à peu près disparu, victimes du temps et peut-être de l'incurie; un auteur italien en fait l'aveu.

Une perte plus déplorable est celle de quatre autres dus à Giotto, le plus grand maître de son siècle, et proclamé le restaurateur de la peinture. Deux subsistent encore: les *infortunes* et les *amis de Job*. Dans le premier, le démon semble une inspiration du Dante, et Raphaël n'eût point désavoué l'ange. La seconde composition est admirable de naturel et de calme. C'est après ce magnifique travail que Benoît IX eut l'heureuse idée d'appeler l'artiste à Rome pour concourir à l'embellissement du Vatican et de Saint-Pierre. Stéfano Marucelli, vers l'an 1623, reçut la mission de restaurer celles de ces peintures qui avaient déjà le plus souffert.

On doit à Augustino Ghirlanda de Carrare l'histoire d'*Esther*, en deux tableaux. Un historien prétend qu'Aurélio Lomi y fit quelques additions, ce qui expliquerait les deux différentes manières qu'il est facile d'y reconnaître.

L'histoire de *Judith* est de Paolo

Guidotti, mais de sa première manière et avant que son talent se fût formé.

Vasari nous apprend que Vittoria Pisanello de Vérone avait aussi enrichi le Campo-Santo de quelques ouvrages, c'est en vain qu'on les chercherait aujourd'hui.

Buffalmacco, qui peignait en 1350, a représenté dans quatre compartimens la *Création du monde*, et les a entourés de bordures et d'ornemens. Beaucoup des têtes sont portraits; il y a placé le sien avec une inscription en vers. Par malheur tout cela n'a de mérite que comme premier pas d'un art qui bégaie encore.

Le reste des sujets de l'Histoire Sainte, qui ornent ce côté de galerie, est de Benozzo Gozzoli, mort en 1478, imitateur de Masaccio et le plus récent des maîtres qui ont travaillé au Campo-Santo : c'est le Raphaël de ces temps primitifs. Doué d'une rare fécondité, il ne mit, dit-on, que deux ans à terminer les vingt-trois sujets qui lui furent confiés et dont trois sont perdus. « Ouvrage effroyable, dit Vasari, et capable d'épouvanter une légion de peintres. » Malgré la sainteté du lieu, vous rirez beaucoup de son Noé montrant sa nudité; près de lui est une jeune fille qui, se bouchant les yeux avec les mains, ouvre les doigts de toute sa force afin *de ne pas voir*. Cette gracieuse figure a reçu le nom de *Vergognosa* la pudique, et a donné lieu au proverbe : *Comme la pudique du Campo-Santo*. La *Tour de Babel* est le mieux conservé de ses compartimens. Parmi les mages et les ministres qui accompagnent Nemrod sont plusieurs portraits. On reconnaît Côme l'ancien, son fils Pierre, ses neveux Laurent le Magnifique et Julien.

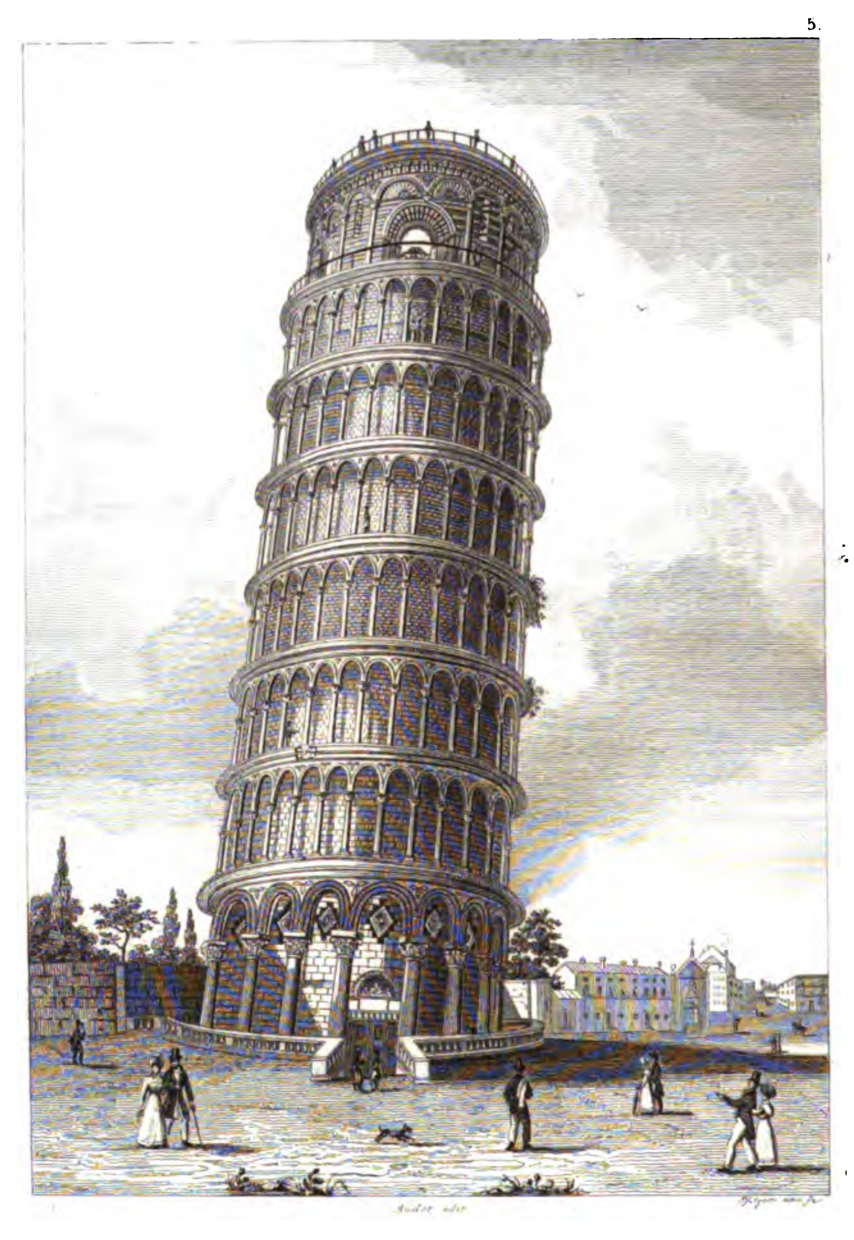
L'*Histoire du roi Osias* et le *Festin de Balthasar* sont de Rondinosi. Un mauvais plaisant leur a appliqué une expression du Dante. Le visiteur, dit-il, *guarda e passa*, regarde et passe.

Un crucifiement, une résurrection et une ascension sont du même Buffalmacco dont nous avons déjà parlé

La variété, l'imagination et la poésie sont, malgré le défaut complet de perspective, les qualités qui recommandent à un haut point les œuvres d'Andrea Orgagna. Il y joint une pensée et une verve satirique à la façon de Hogarth. Dans son *Triomphe de la Mort*, une religieuse, serrant dans sa main une bourse, montre que le vœu de pauvreté était alors parfois assez mal observé. La mort prend plaisir à frapper des riches, des heureux, des amans qui se reposent à l'ombre d'un bosquet d'orangers au son des instrumens; tandis qu'elle reste sourde aux vœux de misérables qui l'appellent comme une amie. Plusieurs figures sont des portraits. Le personnage qui porte un faucon sur le poing représente le célèbre Castruccio, aventurier gibelin, qui s'empara du pouvoir à Lucques, et obtint le titre de duc, en faisant alliance avec l'empereur Louis de Bavière. Celui-ci s'y trouve aussi, avec une longue barbe et tenant un arc à la main. Dans le *Jugement dernier*, un ange tire par les cheveux et rejette parmi les damnés un religieux qui s'était glissé au nombre des élus; tandis qu'un autre ange place parmi ceux-ci un jeune et joyeux mondain, perdu dans le groupe réservé aux supplices.

Andrea devait en outre exécuter un *Enfer;* mais, obligé de retourner à Florence, il chargea de ce soin son frère Bernard, qui y reproduisit la terrible image inspirée par le Dante.

« Le souverain de l'empire des douleurs tenait dans chacune de ses trois bouches un pécheur, que ses dents dé-



Pisa Torre della Primaziale. | *Pise. Tour de la Cathédrale.*

chiraient et broyaient, faisant ainsi à la fois trois patiens. »

Il a encore imité le Dante en ceci, qu'il plaça parmi les damnés plusieurs de ses ennemis personnels, et qu'il ajouta, pour qu'on ne manquât pas de les reconnaître, le nom au-dessus de chaque portrait.

Pierre Laurati, disciple du Giotto, a retracé plusieurs histoires d'anachorètes.

Voilà bien des détails pour de vieilles peintures, en résumé assez médiocres et pour la plupart à demi effacées; mais le Campo-Santo est une collection unique. Étudiez-y avec soin l'art au berceau et encore enveloppé de ses langes; vous éprouverez un plus vif plaisir quand, au sortir de là, vous allez le retrouver adulte, plein de vigueur et de grâce, et dans tout l'éclat de sa beauté.

Ma seconde visite fut pour le *Campanile* clocher, ou *Torre pendente* la tour penchée (Pl. V). Ce monument date de 1174. Les architectes furent Guillaume d'Inspruck et Romano de Pise, regardés avec Buono, le constructeur du clocher de Saint-Marc à Venise, comme les premiers artistes de leur siècle. Aucun ouvrage n'a donné lieu à de plus naïves dissertations. Les uns ont dit qu'elle avait été bâtie penchante par caprice de l'architecte, d'autres qu'elle penchait par accident. Quelques-uns ont écrit qu'elle ne *penchait pas*, *mais qu'elle trompait ainsi les yeux par un nouveau secret et par un artifice d'architecture,* d'autres plus simples ont assuré *qu'elle semblait pencher de tous côtés*, *selon la situation de ceux qui la regardaient*. Pauvres lecteurs! combien ont dû croire cette fameuse tour l'œuvre de quelque fée.

« La célèbre tour de Pise. dit gaiement Desbrosses, est toute ronde, entourée de sept étages de colonnades, et toute creuse en dedans, de sorte que ce n'est qu'une croûte; elle penche tellement qu'un niveau, jeté d'en haut, va toucher à plus de douze pieds des fondations. A examiner les symptômes apparens, il semble qu'elle se soit affaissée d'un côté tout d'une pièce. Cependant il paraît bien dur à croire, vu la forme de sa construction, qu'elle ait pu faire un pareil pas de ballet sans se dégingander le reste du corps. » Roland fait avec plus de gravité la même réflexion. « Est-il présumable qu'une tour de cent quatre-vingt-treize pieds de hauteur, ronde, à sept étages, tous à colonnes détachées, excepté celles du premier qui sont engagées et dont les ornemens sont délicats, qui, en outre, *se redresse sensiblement en s'élevant*, ait pris douze pieds d'inclinaison de sa plate-forme à la base, sans qu'aucun de ses ornemens en eût souffert la moindre atteinte, sans qu'il y eût eu aucune crevasse, aucun mouvement nulle part? D'ailleurs l'inclinaison n'est point aussi considérable dans le vide intérieur, quoiqu'elle soit égale du côté opposé. Quelque effrayante que soit cette monstruosité, en passant au-dessous et plus encore en montant dessus, on voit que tout est calculé de manière que le centre de gravité passe par sa base; on sent que les efforts communs, le poids général, s'y dirigent: il n'a été ensuite question que d'en lier suffisamment les parties, et je ne vois pas que la position inclinée des assises de pierre soit une raison de conclure l'inclinaison accidentelle de la masse : elle ne prouve autre chose que le complément de la singularité de l'architecte. Sept cloches, en outre, dont trois fort grosses, qu'on sonne tous les jours avec autant de sécurité

que de sûreté, sont un terrible argument. »

De Lalande, qui est pour l'affaissement du sol, combat avec une arme bien forte. Il met en avant l'opinion de Vasari, de Soufflot, qui construisit le Panthéon (et qui devait se connaître en affaissement; car il fut menacé lui-même, pour son chef-d'œuvre, d'un accident semblable) de la Condamine, Bernouilli et beaucoup d'autres savans. La raison sur laquelle il s'appuie surtout, est que les colonnes inférieures sont plus enterrées à mesure qu'elles approchent du côté où est l'inclinaison, ce qui annonce bien l'inégalité dans le sol. Sa description de la tour est la meilleure. « Sa forme, dit-il, est celle d'un cylindre, environné de huit rangs de colonnes posées les unes sur les autres, ayant chacun leur corniche; le dernier rang qui forme le *campanile* est en retraite. Toutes les colonnes sont de marbre, et paraissent avoir été tirées des ruines d'anciens édifices : chacune porte deux retombées d'arc. Il y a un intervalle suffisant pour passer entre les colonnes et le mur circulaire de la tour; le vide du milieu ressemble à un puits, et autour règne un assez bel escalier. La pente en est si douce qu'on pourrait le monter à cheval. Le vide se déverse en totalité, ainsi que l'escalier, du côté où la tour s'incline, et toutes les assises de pierre sont également inclinées. Le *campanile* paraît se redresser, ce qui fait croire qu'il a été construit après coup. On en a à peu près la certitude, d'après une peinture du Campo-Santo, représentant la vie de saint Renier, et où se trouve la tour penchée seulement avec sept étages. Le huitième a-t-il été ajouté pour rétablir l'équilibre?

Une opinion de juste milieu (en quelle matière n'existe-t-il pas de juste milieu? prétend que le sol aura cédé d'un côté sous le poids de la tour, alors qu'elle était déjà élevée à la moitié de sa hauteur, et que les architectes, après avoir examiné la nature du terrain, certains que la couche sur laquelle reposait leur édifice ne pouvait désormais s'affaisser, en continuèrent la construction sur le même plan.

Quoi qu'il en soit, que la tour doive son inclinaison à un jeu de la Providence ou à une combinaison savante de la part d'un homme, j'en remerciai sincèrement l'un ou l'autre, quand j'appris du sacristain boiteux, qui me servait de guide, que cette inclinaison avait aidé à Galilée pour ses expériences sur la chute des corps et les lois de la gravitation. Il était alors professeur de mathématiques à l'université de Pise. Il perdit peu après sa chaire, ou plutôt ses élèves perdirent leur professeur vénéré, par suite d'une légère atteinte que sa conscience le força de porter à l'amour-propre d'un frère du grand-duc Ferdinand Ier. Le prince avait imaginé une machine pour vider la darsène du port de Livourne, le savant reçut mission du gouvernement pour l'examiner; il démontra, ainsi que l'expérience le confirma plus tard, qu'elle était insuffisante et inutile. Sa disgrâce fut le prix de son examen probe et de son rapport courageux.

De la plate-forme du *campanile* on jouit d'une vue fort étendue. Ce sont les bains, à quatre milles de Pise; c'est le village d'Acciano, d'où part l'aquéduc qui apporte les eaux à la ville; ce sont de riches campagnes, avec la belle ceinture bleue dont la mer les entoure du côté de l'ouest.

Un itinéraire en anglais, que par désœuvrement j'avais feuilleté en route, m'avait annoncé que *il Duomo* de Pise

était une construction *Greco-Araba-Pisane*. L'expression m'avait fait sourire, sans que je pusse parvenir à la comprendre; je fus forcé de la reconnaître juste, lorsque j'eus le monument devant les yeux. Les colonnes me rappelèrent la Grèce, la toiture le style arabe, et je reconnus cette prodigalité extrême d'ornemens qui se retrouve dans tous les monumens de Pise, et qui rappelle la première époque de la renaissance.

C'était vers la fin du onzième siècle, la république de Pise venait de chasser les Sarrasins de la ville de Palerme, la flotte était rentrée chargée d'un riche butin, on eut l'idée de le consacrer à l'érection d'une magnifique cathédrale. Buschetto, Grec d'origine, jouissait alors, dans les arts, d'une haute renommée; on s'adressa à lui pour des dessins. Dans son premier projet, il avait négligé d'exhausser son œuvre sur un vaste perron; il s'y décida d'après un grand nombre d'avis qui lui arrivèrent de toutes parts, et, assise sur une base élevée, elle gagna beaucoup en majesté. Les travaux commencés en 1064, sous le pontificat d'Alexandre II, furent terminés en 1119, sous le pontificat de Gelase II, qui fit la consécration solennelle, et dédia l'église à l'Assomption de la Vierge.

Cinquante-quatre colonnes, réparties en cinq étages, entrent dans la composition de la façade. La diversité des marbres et du travail, le manque d'harmonie dans les chapiteaux, attestent qu'elles sont le produit de différens artistes et de différens siècles. Plus qu'aucune autre ville d'Italie, Pise se plut à rassembler des objets d'art enlevés aux nations vaincues. Les conquêtes qu'elle fit par mer lui procuraient le moyen de faire transporter grand nombre de colonnes.

Mais les plus riches ornemens sont les trois célèbres portes de bronze. Leur beauté a donné lieu à cette tradition populaire, que ce sont les portes de l'ancien temple de Jérusalem. Il faut dire cependant qu'un auteur italien parle d'une porte latérale en bronze, avec figures d'argent, que Godefroy de Bouillon aurait donnée à la ville de Pise vers l'an 1100: elle a péri dans l'incendie de 1595, dont l'église eut beaucoup à souffrir. Avant cet incendie, les bas-reliefs des portes, exécutés d'après Bonanno, étaient au-dessous du médiocre, à l'exception de ceux de la porte qui regarde le clocher et se trouve dans la croix. Les bas-reliefs d'aujourd'hui sont d'une date plus récente, ils furent exécutés d'après les dessins et sous la direction de Jean Bologne, par Francaville, Tacca, Antonio Susini, Orazio Mochi, Giovanni dell' Opera, Fra Domenico Portigiani, et Gregorio Pagani. La porte du centre a vingt-deux pieds de haut sur onze de large; de gracieuses guirlandes de feuillages, de fleurs et de fruits forment l'encadrement. Elle se divise en huit compartimens, où sont représentés différens mystères relatifs à la Vierge, avec plusieurs figures de prophètes et de saints, et quelques images symboliques. Les deux portes voisines sont d'un tiers moins grandes, et représentent la Passion de Jésus-Christ. De Lalande signale, sur la plinthe d'une de ces portes, un *rhinocéros* très-bien modelé, faisant regard à un cerf; ce qui prouve que le rhinocéros était alors connu des Italiens. En France, avant 1749, époque où la ménagerie s'enrichit d'un animal de cette espèce, tout le monde, et même la classe instruite, s'accordait pour en regarder l'existence comme fabuleuse.

Cent petites fenêtres à vitraux co-

loriés donnent à l'intérieur une lumière assez faible, le caractère de l'édifice en acquiert une teinte plus religieuse et plus imposante. Son étendue est considérable; il se compose d'une nef et de deux bas-côtés portés sur quatre rangs de belles colonnes, au nombre de soixante-quatorze, dont soixante-deux sont de granit oriental, et douze de beaux marbres. Inégales entre elles, elles sont évidemment des débris recueillis de différens édifices; l'architecte, pour le dissimuler autant que possible, a usé d'adresse. Il a parfois placé dessous de faux attiques, et exhaussé les chapiteaux et les abaques (partie supérieure du chapiteau), de manière à rétablir l'harmonie, au moins pour l'œil.

Un effet moins agréable, et que nul artifice ne peut corriger, est celui du plafond formé de charpentes de bois doré : magnificence qui ne vaut jamais celle de la plus simple voûte. Le pavé semble chargé de réparer le tort du plafond; il est tout entier de marbre blanc, coupé, à larges dessins réguliers, par de belles bandes de marbre jaune. Au centre de la croix est une brillante mosaïque.

La disposition et le dessin des douze chapelles, réparties sur les flancs de la nef, sont attribués à Michel-Ange. Elles furent exécutées par Stagio Stagi.

Aux côtés du maître-autel il y a deux superbes colonnes de porphyre, et quatre bons tableaux d'Andrea del Sarto, représentant saint Jean, saint Pierre, sainte Marguerite et sainte Catherine. Ces deux dernières passent pour les plus jolies figures de femmes sorties de son pinceau. La colonne proche du siége de l'évêque est ornée des meilleurs ouvrages de Stagi, et porte un ange de bronze grandement estimé; les ornemens de l'autre sont de Foggini. Le groupe d'anges, sur un fond d'or au-dessus du tabernacle, est de Ghirlandajo, le maître de Michel-Ange. Derrière l'autel une *Tentation d'Eve* excita la critique de Desbrosses. « Le sculpteur, dit-il, a donné très-hors de propos une tête de femme au tentateur, puisque, de toutes les têtes qu'il pouvait lui donner, celle-ci était la moins capable de tenter notre première mère. » Les stalles du chœur (sorte de mosaïque en bois introduite en Toscane à l'époque de Brunellesco), méritent une mention.

Sur le côté droit de la croix est la chapelle de saint *Ranier,* dont le tombeau est l'œuvre de Foggini. Une statue antique, qui fut autrefois le dieu Mars, est aujourd'hui saint Éphèse.

Sur le côté gauche est la chapelle du Saint-Sacrement. Le ciboire d'argent massif, et les bas-reliefs d'argent autour de l'autel, sont d'après les dessins de Foggini.

On a adapté, comme balustrade à la galerie qui règne au-dessus de l'entree principale de l'église, des bas-reliefs de Jean de Pise. Il est maladroit d'avoir placé cet ouvrage exquis à une telle élévation qu'il échappe à la vue. Ils avaient servi d'abord à soutenir l'ancienne chaire.

Aujourd'hui la chaire est supportée par deux petites colonnes : l'une est en porphyre; l'autre est d'une très-belle brocatelle orientale, et passe pour le plus beau morceau que l'on connaisse de cette espèce de marbre.

Sur le pilier de gauche, qui, au plus haut bout de la nef, supporte la coupole, on a placé la sainte *Agnès,* le chef-d'œuvre d'Andrea del Sarto : on l'a long-temps cru un Raphaël, par Mengs.

En ouvrages de sculpture j'ai re-

marqué le petit autel Saint-Blaise, d'une extrême élégance ; le cénotaphe de l'archevêque de Pise, Pierre Ricci, au-dessus de la porte de la sacristie ; trois statues en bronze, de Jean Bologne, dans le chœur ; le tombeau de l'empereur Henri VII, ouvrage du quatorzième siècle : c'est le souverain ami des Pisans, ennemi des Florentins, que le Dante a si magnifiquement loué, et qu'il a, de son autorité privée, placé dans la demeure des justes. Le poëte, il est vrai, indique que lui-même y reviendra une seconde fois pour toujours. A la fin du chant XXX de son Paradis, il s'exprime ainsi :

« Béatrix m'attira et me dit : Admire combien est grande la réunion des robes blanches ! Vois notre cité, comme elle est vaste en son tour ! Vois nos bancs, ils sont remplis de telle sorte qu'il semble ne manquer que bien peu de monde. Ce siége élevé captive ton regard, à cause de la couronne qui le surmonte ; avant que toi-même sois convié à ces noces, il aura reçu l'âme devenue plus auguste encore du grand Henri, celui qui se présentera pour réformer l'Italie avant, hélas ! qu'elle soit prête. »

Nous avons vu Galilée se servir de l'inclinaison du *Campanile* pour déterminer les lois de la pesanteur des corps, et de leur mouvement accéléré ; le mouvement réglé et périodique d'une lampe suspendue à la cathédrale lui avait révélé, à dix-huit ou vingt ans, la mesure du temps par le moyen du pendule. Ces vieux monumens, fait observer M. de Valery, si importans sous le rapport de l'art, rappellent en outre les plus grandes découvertes de la science ; ils font ainsi un double honneur à l'Italie.

En sortant de l'église par la porte du bas-côté à droite, et sur la place, se voit une colonne isolée de granit. Elle porte une urne sépulcrale antique, sur laquelle on a représenté un Silène qui joue de la double flûte. Quoique ce soit le tombeau de quelque païen, remarque Delalande, on le conserve par respect pour l'antiquité. On a gravé, en italien, sur le chapiteau de la colonne : *Ceci est le talent que l'empereur César donna à Pise, avec lequel on mesurait le tribut qui lui était dû.* Mais, nonobstant cette inscription, il est fort douteux que ce vase ait jamais servi à cet usage. D'abord il aurait été trop grand pour ne contenir qu'un talent ; et, d'ailleurs, on payait les redevances en poids et en nombre, et non pas en mesures.

L'usage, dans quelques villes d'Italie, est d'avoir pour les baptêmes une église spéciale dédiée à saint Jean, et qu'on appelle le *baptistère ;* on y présente tous les enfans, quelle que soit la paroisse sur laquelle les parens sont domiciliés. Le baptistère de Pise est une rotonde toute de marbre, à double étage de colonnes, liées entre elles par des arceaux comme celles de l'intérieur de la cathédrale : au-dessus règne un troisième étage, hérissé de petites flèches gothiques. La toiture est un joli dôme, auquel Desbrosses trouve avec raison un air de turban. Il est couvert, mi-partie en plomb et mi-partie en tuiles courbes, de sorte qu'un côté présente une teinte bleuâtre et l'autre un ton d'un rouge vif, à peu près comme la robe d'un bedeau.

L'architecte fut Dioti Salvi. Sa construction fut un prodige par la célérité. Les chroniques s'accordent à certifier que les huit colonnes et les quatre pilastres de l'intérieur furent élevés et reçurent les arcades qui les réunissent dans l'espace de quinze jours. L'argent vint à manquer lorsque la première

zône extérieure était à peine terminée; le zèle religieux et patriotique des Pisans y remédia : une contribution volontaire, d'un florin par feu, mit bientôt à même de terminer le noble édifice. On a gravé sur l'une des colonnes, qu'il le fut en 1153. La ville comptait alors treize mille quatre cents feux; si l'on met cinq personnes par feu, on trouve soixante-sept mille habitans. En 1715 on n'en compta que dix-huit mille; on n'en compte aujourd'hui environ que seize mille.

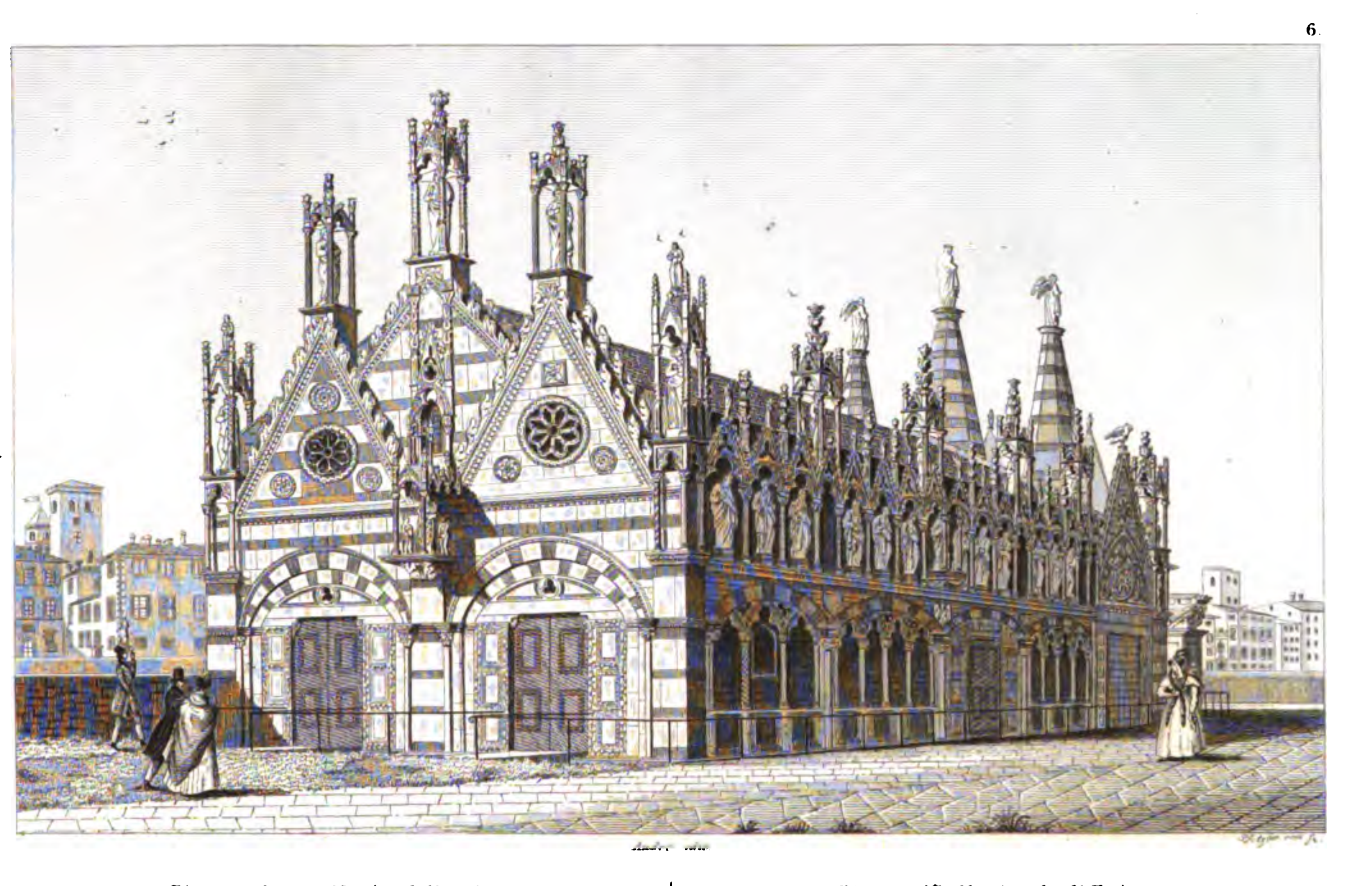
L'intérieur du baptistère est beau : les colonnes sont de granit, et ont été apportées de Sardaigne. Elles forment une espèce de bas-côté tournant. Ces colonnes en portent d'autres qui soutiennent une coupole elliptique. Le centre est occupé par une grande cuve octogone de marbre, avec des rosettes sculptées sur les faces : elle est élevée sur trois degrés, et diffère de celles des autres baptistères, en ce qu'elle se divise en cinq cavités, dont la plus grande est au milieu et les autres sont au pourtour. A l'époque où le baptême se pratiquait par immersion, coutume qui fut abandonnée dans le treizième siècle, la cuve du milieu servait pour les adultes, les autres pour les enfans.

La chaire, où l'on monte pour lire l'Évangile, est d'un marbre presque transparent. Soutenue par huit ou neuf petites colonnes de marbre et de granit oriental, portées par des lions, elle est environnée de bas-reliefs, qui représentent le Jugement dernier. C'est encore un ouvrage de Nicolo Pisano, et l'un de ses plus estimés. Le samedi saint, jour où se renouvelle l'eau bénite, et par conséquent jour de grande affluence, le podestat devait envoyer un de ses agens avec des gardes, ayant mission spéciale de veiller à la sûrete de cette chaire précieuse. La porte principale et l'architrave sont aussi ornés de bas-reliefs et de sculptures dignes d'attention ; la finesse de l'exécution annonce déjà l'aurore des beaux jours de l'école de Pise.

J'allais oublier de mentionner le célèbre écho de l'intérieur, et c'était de l'ingratitude ; car il ne manqua pas de me répondre, ainsi qu'il l'a fait et le fera toujours, en écho poli, à tous les voyageurs passés et futurs. Il répète, on ne peut plus distinctement, des mots entiers. Si l'on parle bas d'un côté de la muraille, l'on entend à l'autre extrémité tout ce qui a été dit : c'est l'effet de toutes les voûtes elliptiques. Celle-ci est en outre si élastique et si sonore, que, pour peu qu'on frappe d'une canne contre terre, le retentissement dure aussi long-temps que le vibrement d'une cloche.

Il est possible que cet écho ait, par hasard, donné lieu à la découverte de quelque conspiration. Cette conjecture expliquerait peut-être une tradition populaire que je tiens de la vieille du bateau de Livourne. « Vous verrez, m'avait-elle dit, le baptistère de notre belle ville de Pise. Il y avait autrefois une colonne où, quand il se tramait quelque chose contre l'état, cela se voyait comme dans un miroir.

Un des monumens le plus empreints du caractère pisan est Santa-Maria *della Spina* (Pl. VI)., ainsi nommée parce qu'elle reçut jadis une relique du plus haut prix, l'une des épines de la couronne de Jésus-Christ. Les écrivains italiens la qualifient de *Tempietto*, Eglisette. La richesse d'ornemens et le fini de leur exécution dans des proportions incroyablement minimes, font de cet édifice une délicieuse miniature : elle passe pour le chef-d'œuvre de ce genre en Italie.



Pisa. Santa-Maria della Spina. | Pise. S.te Marie de l'Epine.

Desbrosses traitait Livourne de ville de poche, il devait traiter Santa-Maria d'église à mettre sous verre, comme ces ivoires que l'on travaille à Dieppe.

Elle est située sur le bord de l'Arno, à un endroit où autrefois existait un pont appelé le Ponte-Nuovo, aussi s'appella-t-elle d'abord Sainte-Marie du Pont-Neuf. Le terrain d'alentour s'étant peu à peu exhaussé, ou peut-être les débordemens du fleuve ayant nécessité des remblais, elle se trouve aujourd'hui enterrée de quelques pieds et l'on y descend par plusieurs marches.

A l'examen de l'intérieur et de l'extérieur, il est facile de reconnaître qu'elle se compose de deux constructions d'époques différentes, ce qui se trouve du reste confirmé dans de vieux manuscrits. La partie qui regarde l'est fut d'abord une simple chapelle. L'affluence des fidèles dans ce lieu, en grande vénération, engagea le sénat à faire ajouter, vers l'an 1230, la partie qui s'étend à l'ouest. Le nom des deux architectes est inconnu. Ils ont travaillé dans le style du siècle où ils vivaient, style demi-gothique et demi-moresque importé en Italie par des artistes orientaux.

Les statuettes nombreuses de l'architrave de la porte murée sont d'André de Pise et de Jean : elles ont de la célébrité. Dans l'un des deux saints tournés vers l'Orient, Jean a représenté son père Nicolas.

Les amateurs de monumens trouveront encore à se récréer dans la visite de quelques églises. Je leur recommande, dans la *casa Mecherini*, une sibylle du Guerchin. Près du palais des *chevaliers* de St.-Étienne, on montrait naguères encore la célèbre *tour de la Faim*, qui servit de prison au comte Ugolin. Qui ne connaît le terrible épisode de l'enfer du Dante ! Ugolin enfermé avec ses quatre fils dans un cachot, par l'archevêque Roger, qui fait jeter les clefs dans l'Arno et murer les portes ! La terrible peinture de cette agonie a long-temps suffi pour établir en France la renommée du Dante. Combien de mes honorables compatriotes n'ont jamais lu de lui que l'épisode du damné rongeant en enfer, et par représailles, le crâne de l'archevêque Roger; et l'épisode dans un genre opposé et si suave de Françoise de Rimini !

L'ordre des chevaliers de St.-Etienne était un ordre militaire et le grand ordre de la Toscane, établi par Côme Ier. en 1561, pour défendre la Méditerranée contre les Turcs, et surtout les côtes de la Toscane contre les pirates. Le costume se distinguait par une croix de satin rouge, à huit pointes, et sur la poitrine une petite croix d'or avec ruban couleur de feu. Les chevaliers, au nombre d'au moins quatre cents, n'étaient pas tenus au célibat, mais devaient prouver cinq degrés de noblesse de père, et en outre noblesse de mère et de grand'mère; le noviciat consistait en un service de trois ans sur les galères de l'ordre. A leur qualité était attribué le droit d'arrêter un citoyen dans les occasions de querelle, de tumulte; il leur suffisait de dire : *Per quanto stimate la grazia del gran duca, andate in arresto;* si vous faites cas des bontés du grand-duc, allez-vous-en aux arrêts; et celui à qui ils avaient adressé la parole était obligé d'obéir sur-le-champ.

Je vais citer la singulière fête qui se donnait tous les trois ans sur le *ponte marmo,* pont de marbre. Les *cispontins* et les *transpontins*, c'est-à-dire le peuple de deçà et celui de delà la rivière se disputaient le pont, dans un combat

qui durait trois quarts d'heure. Les combattans se présentaient au nombre de neuf cent soixante, revêtus de cuirasses, portant en tête des casques dorés, et à la main des massues de bois, dont cependant il leur était défendu de faire usage : la lutte devait se borner à une vigoureuse poussée. On assure néanmoins qu'elle ne se terminait guères sans qu'il n'y eût plusieurs blessés, quelquefois même des morts. Certains poudreux pédans (la race en pullule même sous ce beau ciel) ont eu la rage de voir dans tout cela un reste des anciens jeux de la Grèce et de Rome. Ils ont imprimé que cette institution, noble copie des jeux Olympiques, ne datait rien moins que de Pélops, fils de Tantale, roi de Phrygie et fondateur de Pise. De moins audacieux en ont fait honneur à Néron. Quelques érudits, plus accommodans, n'y voient qu'un souvenir de la défaite de Musetto, roi de Sardaigne, sur ce point de l'Arno, en l'année 1005.

On mentionne encore l'illumination de la St.-Renier, triennale, ainsi que le combat, et qui ne le cède, assure-t-on, qu'à celle de Palerme. Je n'ai pas eu l'honneur d'en jouir; un Pisan, pour me consoler, m'engagea à relire dans l'Arioste quelque description de palais enchanté : c'est dans une de nos illuminations, me dit-il, que le poëte a puisé tout l'éclat et la variété inouïe de ses fantastiques peintures.

Un capital mieux employé que les quelques milliers de *scudi*, consumés dans une soirée en lampions et en lanternes de papier de couleur, est celui consacré par les Médicis à la ferme de *San-Rossore*, l'un des établissemens agricoles les plus remarquables de l'Europe. Peu de voyageurs en ont parlé. L'excellent Lullin de Châteauvieux, dont Genève a déploré depuis peu la perte, en a donné une description pleine d'intérêt : son ouvrage à la main j'ai fait ce pèlerinage.

Entre Pise et la mer, des bouches du Serchio à celles de l'Arno, les eaux ont délaissé une plaine de plus d'une lieue carré d'étendue, dont le sol mêlé de sable marin, était trop stérile pour être défriché. Il est couvert d'un gazon fin, et des chênes verts ont crû au milieu de cette plaine qui constitue le domaine de San-Rossore.

On ne peut le parcourir qu'à cheval. On sort de Pise en passant auprès de la tour penchée, et on entre immédiatement dans une avenue plantée d'ormeaux; elle conduit au Casin ou maison de chasse. Déjà l'on est sur les terres du domaine; des deux côtés de l'avenue s'étendent des prairies dont le foin sert à la nourriture d'hiver des animaux de la ferme; mais bientôt ces prairies viennent se perdre dans des gazons plantés çà et là de chênes verts et d'églantiers. Les Italiens désignent par le nom de *Macchie* ces terres sauvages qui sont à la fois des pâturages et des bois. Peu après on arrive au Casin : c'est une jolie maison carrée, n'ayant qu'un rez-de-chaussée et un étage, et décorée de fresques représentant des chasses.

Il n'a tenu qu'à moi de me croire Gulliver tombé tout à coup au milieu d'une république fédérative de chevaux. Plusieurs troupeaux de ces animaux, entièrement libres et sauvages, broutaient ou galoppaient en hennissant autour de moi. Les jumens formaient différentes tribus, composées d'une vingtaine d'individus et gouvernées par un étalon. Ces tribus ne se mêlent jamais, ou bien il en résulte des combats qui ne se terminent que par la mort du chef de l'un des deux partis. Chaque tribu a son quartier de

pâturage; elles se sont partagé le terrain, sans que les pâtres soient intervenus, avec une équité qui ferait honneur à l'arpenteur et au cadastreur les plus intelligens.

Plus loin est cantonnée une nation d'environ dix-huit cents vaches sauvages, au poil gris ardoisé, aux formes agréables et bien prises, et le front armé de cornes immenses. Elles sont mauvaises laitières; d'ailleurs il ne serait pas facile de les traire : on se contente de leur enlever leurs veaux On les tue elles-mêmes vers l'âge de sept à huit ans pour obtenir leur cuir et leur chair : on annoblit cette tuerie en faisant une chasse; elles succombent dignement sous le fer des lances.

L'esclavage et non le trépas attend un troupeau d'environ deux cents chameaux, famille asiatique qui existe sur cette plage dès le temps des Croisades; elle y fut amenée par un grand prieur de Pise de l'ordre de St.-Jean. Elle y est plus remarquable qu'utile, bien qu'elle fasse tous les travaux de l'exploitation du domaine. C'est là que les bateleurs de l'Europe viennent acheter, pour le modique prix de six ou sept louis, ces pacifiques phénomènes, qui viennent sur nos places publiques disputer à l'ours et au singe l'admiration des bonnes et des enfans.

Il est impossible de tirer un meilleur parti d'un sol que la nature semblait s'être efforcée de disputer à la cupidité de l'homme.

A propos de cupidité, je terminerai ce chapitre par un exemple du peu de modération que les indigènes de Pise apportent dans l'exploitation des voyageurs. Cette ville, recommandable par la douceur de son climat, est pendant l'hiver un asile pour des malades qui accourent de toutes les parties de l'Europe. Croiriez-vous que le plus modeste médecin italien, qui se trouve heureux de recevoir de ses compatriotes 3 pauls, c'est-à-dire 33 sous par visite, ne visite pas un étranger à moins de 7 à 8 francs.

FLORENCE.

Quand je fis le trajet de Pise à Florence j'étais en compagnie d'un propriétaire des environs, homme éclairé, passionné pour l'agriculture, et qui me donna quelques détails sur la Toscane.

La Toscane, me dit-il, comprend trois régions absolument distinctes : l'Arno, au fond de sa riante vallée, trace au milieu des montagnes un bassin dont Florence occupe le centre, et qui se prolonge au midi jusqu'à Cortone, et à l'occident jusqu'à Pise. Au voisinage de la mer, ce bassin, souvent très-resserré, s'ouvre en une vaste plaine, unie comme une glace et délaissée par les eaux.

La rive droite de l'Arno est bordée par la haute chaîne de l'Apennin; sa rive gauche s'étend jusqu'à la mer et aux frontières de l'état de l'Eglise. Elle n'offre qu'une surface inégale et tourmentée, d'un sol peu fertile, où l'air est en grande partie mal sain, et dont chaque sommité est couronnée par les ruines de tous les âges.

La région apennine comprend les deux sixièmes de toute l'étendue de la Toscane; la riche vallée de l'Arno un sixième seulement: les trois autres sixièmes occupent la région connue sous le nom de Maremme, c'est un pays de mauvais air. Sienne peut être regardée comme sa capitale.

Voyez ce délicieux val d'Arno, et ces demeures villageoises dont la route est bordée tout entière. Nous ne faisons point cent pas sans en rencontrer une. Quelle justesse de proportions et quelle élégance dans ces constructions en briques! Ce n'est pourtant, pour la plupart, qu'un simple pavillon avec une porte et deux fenêtres de face. Voyez celui-ci, que cette terrasse qui le précède lui sied bien, avec son mur d'appui couronné d'aloès, de myrtes et de jeunes orangers dans des vases de forme antique! Et cet autre, comme il se dérobe gracieusement sous un ombrage de pampres! C'est à douter si c'est un kiosque de verdure, ou une retraite capable d'abriter pour l'hiver.

Que dites-vous de cette paysanne? Vos grisettes de Paris ont-elles une toilette plus proprette, une tournure plus piquante? Avec quelle agilité ses jolis doigts tressent cette natte de paille; elle en fabriquera ces beaux chapeaux dont les grandes dames de toute l'Europe feront leur parure. Elle travaille avec ardeur, la pauvre enfant, car c'est sa dot qu'elle amasse ainsi.

La paille qu'elle emploie est celle d'un froment sans barbe, coupé avant son entière maturité, et dont la végétation a été étiolée par la stérilité du sol. La matière première d'un chapeau lui coûte environ un paul. Elle gagne à ce métier une quarantaine de sous par jour, sur lesquels elle prélève dix sous pour le salaire d'une pauvre femme de l'Apennin, qui la remplace dans le service de la maison paternelle. Moyennant cette condition, son père lui laisse tout son temps à elle, et ne réclame rien dans ses bénéfices.

Cette fabrication est devenue la source de la prospérité du val d'Arno. Elle rapporte annuellement trois millions qui se répartissent uniquement entre les femmes de la contrée.

Ces habitations, si voisines les unes des autres, indiquent assez que les domaines qu'elles desservent sont eux-mêmes bien bornés, et que la propriété est prodigieusement divisée. Une métairie compte pour l'ordinaire de trois à dix de vos arpens; de petits canaux et des rangées d'arbres la divisent en compartimens. Ces arbres sont quelquefois des mûriers, presque toujours des peupliers, dont la feuille sert d'aliment aux animaux. Sur chaque tronc s'appuie un cep de vigne, dont le métayer entrelace les pampres dans mille directions.

Ces compartimens, disposés en carrés longs, sont assez spacieux pour qu'on puisse les cultiver avec une charrue sans roues, attelée de deux bœufs, comme dans le midi de la France. Une paire de ces animaux fait le service de dix ou douze métairies et leur appartient en commun. Ce sont de fort beaux bœufs que l'on tire de l'état de Rome et des Maremmes; ils sont de la race hongroise, extrêmement bien entretenus, et couverts de toiles blanches, ornées d'un luxe de broderies et de pompons rouges.

Cette culture artificielle, comme le remarque Lullin de Châteauvieux, en couvrant toute la campagne de plantations régulières et en les entremêlant de pampres, a proscrit les végétations natives, les formes pittoresques et les teintes dégradées qui donnent à la nature tant de variété dans une riche har-

monie. Ici les teintes sont uniformes et vives, les formes toutes semblables les unes aux autres; le paysage y semble toujours vu dans une chambre obscure, et le Poussin n'y aurait jamais pris le sujet de ses tableaux. C'est le séjour le plus perfectionné par la civilisation, et celui où l'homme a su le mieux approprier à son usage les forces natives de la création.

L'imagination s'effraie lorsqu'on réfléchit à la somme de capitaux qui ont été répartis dans le val d'Arno pour parvenir à une telle division de la propriété, à la construction d'une quantité si prodigieuse de fermes, et au perfectionnement de tout ce matériel. Considérez en outre les travaux immenses qu'il a fallu, pour couvrir le sol de ces milliers de canaux et de rigoles dont vous le voyez coupé dans tous les sens. Jadis la vallée était périodiquement dévastée par une foule de torrens qui se précipitaient des montagnes, chargés de pierres et d'éboulemens. Un jour on les a encaissés dans de fortes murailles de briques, une multitude de prises d'eau successives sont venues diviser chaque courant principal, et tempérant sa violence ont fait profiter les terres d'alentour de l'arrosement de ces eaux; voyez comme ces canaux se subdivisent à l'infini! il n'est pas un carré de terre qui n'en soit entouré. Et ces gigantesques efforts de la civilisation datent du moyen-âge! Voilà qui dépose en faveur des républiques de cette époque, bien plus haut que les églises et les palais de marbre.

Croiriez-vous qu'au milieu de ces merveilles de l'industrie humaine, dans ces élégantes demeures tapissées de pampres et décorées de fleurs, s'abrite une population presque misérable. Entrez dans ces habitations, vous y trouverez presque toujours une absence totale de toutes les commodités de la vie, une table plus que frugale, et une sorte d'apparence de dénûment. Tous ces ménages ne sont que métayers du manoir qu'ils habitent; ils acquittent au propriétaire la moitié en nature de toutes les récoltes. Une portion du sol n'a point été, comme en France, arrachée par une révolution radicale des mains de l'aristocratie, et jetée en vente à un prix assez bas pour que le paysan pût prétendre à devenir acquéreur. La propriété est extrêmement divisée, parce que le principe d'égalité s'est établi de bonne heure dans nos villes, qu'une bourgeoisie nombreuse s'est enrichie et a été forcée de venir verser ses capitaux dans nos campagnes; mais la population est restée partagée en deux classes qui ne se mélangent jamais : les propriétaires citadins et les paysans non propriétaires. Quelques uns des bourgeois des nombreuses villes des fertiles vallées de la Toscane possèdent jusqu'à cent métairies; un très-grand nombre en ont dix, vingt, trente, etc., etc.

Mais nous touchons à Florence. Lucius Sylla le dictateur, qui traça sa première enceinte, savait fort bien ce qu'il faisait en choisissant cette situation. Peu de villes jouissent de plus d'avantages; malgré des chaleurs souvent très-grandes, l'air y est constamment sain, des eaux limpides descendent de l'Apennin, et la magnificence des citoyens florentins les a employées dans le moyen-âge à orner et rafraîchir la ville par des fontaines somptueuses. Vous avez vu quelle riche campagne nous attendait dans le val d'Arno inférieur; du côté des Apennins s'élève un amphithéâtre de collines riantes, sur lesquelles on recueille l'huile la plus exquise et les vins les plus recherchés de l'Italie. Plus

loin les hautes montagnes, couvertes de vastes forêts de châtaigniers, offrent aussi leur tribut pour la nourriture du pauvre, sans exiger d'autre travail que celui de recueillir les fruits qu'elles portent chaque année. L'Arno qui pendant les grandes chaleurs abandonne presque son lit, le remplit de nouveau durant la saison des pluies, et ouvre au commerce et à la navigation une communication prompte et facile avec Pise et avec la mer.

Salut, *Firenze la bella*, Florence la ville des fleurs, qui semble reposer, comme l'a dit M. Delécluze, sur un coussin de verdure; toi qui jadis eus pour armes un lys blanc sur un champ de roses, et qui le changeas pour un lys rouge!

Ce qui frappe surtout en entrant dans la ville, c'est l'aspect des palais des anciennes familles, masses carrées, pesantes, inébranlables, dont la force fait le principal ornement : ce sont d'épaisses murailles, des portes élevées au-dessus du sol, et auxquelles il faut toujours monter en venant de la rue; de larges anneaux de fer ou de bronze, où l'on plaçait les cierges dans les illuminations publiques, et auxquels on suspendait aussi les drapeaux d'un parti(1): d'autre part, on n'y voit aucune colonnade, aucun péristyle, aucun détail où l'architecture prétende à la grâce ou à la légèreté. A l'aspect de Florence, je m'écriai, comme M. de Sismondi, on reconnaît la ville des nobles, la ville de la force individuelle, la ville où le pouvoir public était faible quelquefois, mais où chaque homme était maître et seigneur dans sa maison.

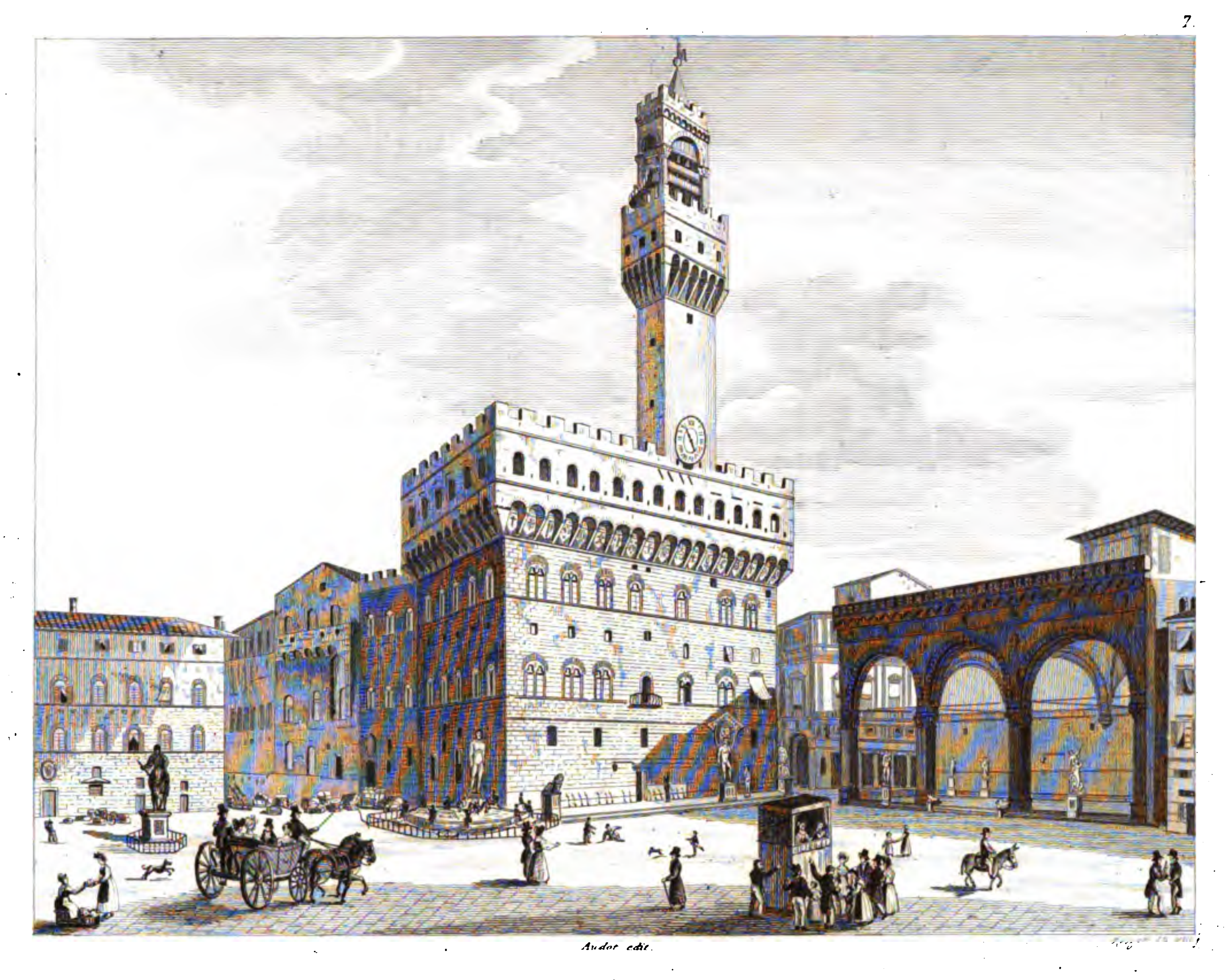
Pour rendre l'idée plus sensible, j'emprunte à des lettres que M. Delécluze a publiées, en 1823, sur l'Italie, la description suivante du palais Strozzi :

« Figurez-vous un énorme bâtiment, dont l'ensemble a, au moins à l'œil, la forme d'un cube. Le soubassement est en pierres saillantes séparées par de larges refends; et de distance en distance de grands anneaux de fer, ciselés avec beaucoup d'art, sont attachés à des colliers de même métal, dans lesquels on mettait des torches ardentes à certaines occasions. Ce soubassement, très-élevé, est surmonté de deux étages construits en pierres simples, sur lesquels des fenêtres cintrées, mais en petit nombre, se dessinent avec une mâle élégance. Un large et riche entablement devait couronner ce monument, mais il n'y en a qu'une portion de placée. Deux grandes portes, cintrées aussi, s'ouvrent, l'une au levant, l'autre au couchant. Placé à l'une de ces entrées, on voit l'intérieur du palais, au milieu duquel règnent un portique et une cour dallée pour recevoir les eaux de la pluie. La largeur de la cour, relativement à la hauteur du monument, est petite, ce qui donne de

(1) On a disserté beaucoup pour savoir à quoi pouvaient servir ces anneaux. M. Berlinghieri, Siennois et président de l'académie de cette ville, donne l'explication suivante qui me paraît la plus simple et la plus raisonnable:

Lors de la construction de ces palais, la noblesse de Toscane, et surtout de Florence, était riche et puissante. Elle n'allait point en voiture mais à cheval, accompagnée d'une grande suite de cavaliers. Les anneaux que l'on remarque encore aux murs de quelques grands et vieux palais servaient alors à attacher les chevaux des nobles et de leur suite lorsqu'ils allaient se visiter.

Quant aux bras de fer placés aux fenêtres et aux crampons mis en haut, les premiers, selon l'opinion d'un savant florentin, Luigi Rigoli, ont toujours servi, et servent encore à attacher des torches les jours d'illumination : les maisons modernes en sont également pourvues. Les crampons sont employés à pendre des étoffes légères en soie, en toile ou en paille pour garantir les appartemens des rayons du soleil.



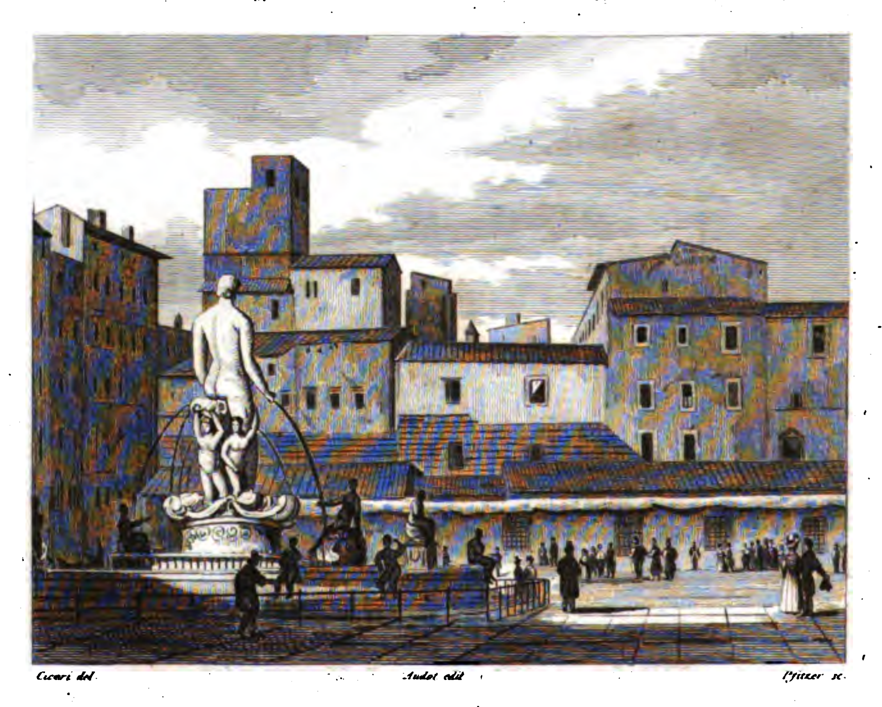
Audot edit.

Firenze. Piazza del Granduca. | *Florence. Place du Grand Duc.*



Ciceri del. Audot edit. Pfitzer sc.

Firenze. Piazza del Granduca. Dalla Loggia de' Lanzi. | Florence. Place du Grand-Duc Prise de la Loggia de' Lanzi.



Ciceri del. Audot edit. Pfitzer sc.

Firenze. Fontana di Nettuno | Florence. Fontaine de Neptune.

l'ombre et répand une teinte de gravité dans les portiques, dont les murs sont chargés d'écussons de six à sept pieds de haut, où sont peintes des armoiries. Toutes les boiseries, toutes les portes, sont massives et sculptées en bois qui a conservé sa couleur naturelle. Il y a dans tout cet ensemble quelque chose de grand, de sérieux, qui frappe l'imagination, et contraste singulièrement avec les mœurs actuelles. Songez à l'effet que peut produire, sous ce portique silencieux et grave, une jolie petite calèche bien légère, qui attend la maîtresse de la maison pour la conduire à la promenade. »

Dans le treizième siècle, de turbulente mémoire, chaque demeure était couronnée d'une forte tour à créneaux; outre cela, dans quatre ou cinq places principales, les nobles de tout un quartier se concertaient pour élever des espèces de fortifications mobiles, qu'ils appelaient *serragli*: c'étaient ou des barricades ou des chevaux de frise, avec lesquels on fermait en partie une rue, et derrière lesquels on se défendait. Aujourd'hui on marche sans crainte comme sans obstacle dans ces rues, revêtues de larges dalles, tellement bien jointes qu'on peut comparer ce pavé au carrelage le plus parfait. Je ne conçois pas comment les chevaux y tiennent, ils y vont cependant aussi vite qu'ailleurs et sans glisser.

Je me rappelle m'être beaucoup diverti à voir plusieurs personnes rassemblées devant une de ces vieilles demeures, et penchées vers un petit guichet d'un pied de haut à peine. Elles attendaient qu'une main leur passât un flacon en verre blanc garni de jonc, et que l'on nomme *fiasco*: chacun à son tour recevait le vin et donnait le prix par la petite ouverture. Cet usage remonte à l'ancien temps, où chacun était forcé de se fortifier chez soi, et voulait cependant tirer parti de son revenu. Les propriétaires de vignes, par suite marchands de vin, fermaient soigneusement leur porte, et pratiquaient de petites ouvertures aux murailles pour débiter leurs marchandises. La défiance était telle, que les guichets ne peuvent pas laisser passer une bouteille droite, et une porte épaisse se referme aussitôt.

Sur la place du Grand-Duc (Pl. 7 et 8), on peut faire un cours complet d'histoire florentine. Le *Palazzo-Vecchio* (Pl. 7) est la forteresse que le pouvoir démocratique se construisit, après avoir, dans la révolution de 1250, humilié l'orgueil des nobles. En même temps que, par une ordonnance, il contraignit les nobles à baisser leurs tours, il voulut s'en élever une à lui-même qui n'eût point de rivales. Sous la *Loggia*, loge ou galerie (les arcades noircies, à droite du palais), les magistrats s'assemblaient pour traiter les affaires à l'abri de l'inclémence de l'air, mais toujours exposés aux regards et à l'observation du peuple, devant lequel toutes les questions importantes étaient débattues. Derrière la loge on découvre le commencement des *Uffizii*, les offices, cette galerie si riche, construite par les Médicis lorsqu'ils se furent emparés du pouvoir absolu. Il n'est pas jusqu'au centre vide de la place qui ne rappelle un souvenir, celui de l'aristocratie vaincue. Là était, avant 1250, le palais des Uberti, que le peuple alors rasa jusque dans ses fondemens, décrétant que le sol resterait *inoccupé pour perpétuer l'infamie des traîtres.*

L'on doit à un respect religieux pour ce décret de voir le *Palazzo-Vecchio* construit à l'un des angles et non dans le centre de la place. Ce bâtiment carré, d'une architecture sévère, sans

colonnes, est construit de grosses pierres saillantes. Il a deux étages qui supportent un attique en saillie, surmonté de créneaux et terminé en terrasse. Dans des niches pratiquées sous la saillie de l'attique, on a peint des armoiries qui font un effet assez pittoresque. Au-dessus de la plate-forme s'élève une tour très-haute, dite *della Vacca*, d'une construction très-légère, et chef-d'œuvre d'architecture gothique : cette tour a son point d'appui sur des espèces de consoles qui font une saillie extrême, de sorte qu'on peut dire presque à la lettre qu'elle est construite dans l'air.

En 1298, Arnolfo di Lapo a donné les dessins de cette antique fabrique ; cinq siècles ont passé sur elle sans même endommager ses portes noires et pesantes ; et, si l'on en juge d'après leur apparence, un laps de temps aussi considérable peut encore s'écouler et les laisser intactes. Au devant d'elles sont de chaque côté le David gigantesque de Michel-Ange, puissant ouvrage de sa jeunesse, et l'Hercule colossal, terrassant Cacus, de Baccio Bandinelli.

Il y a, à propos de ce David, une vieille histoire d'un gonfalonier Soderini, qui aurait pu fournir à notre Potier le type du bourgmestre de Saardam. Il fut le seul qui trouva quelques fautes dans l'ouvrage. Le nez surtout lui parut trop gros. Michel-Ange, qui pourtant n'était pas plaisant de sa nature, imagina de retoucher son œuvre devant le magistrat. Seulement il eut soin, avant de monter sur l'échafaud, de cacher dans sa main de la poussière de marbre, qu'il laissa ensuite tomber, après avoir fait semblant de frapper du ciseau le nez condamné. Soderini, enchanté, cria pour lors à l'artiste : *Vous lui avez donné la vie.* Il avait largement, comme on voit, mérité cette épigramme de Machiavel : « La nuit que mourut Pierre Soderini, son âme se présenta à la porte de l'enfer. Lors Pluton : *Pauvre sotte, toi en enfer ! va dans les limbes avec les bambins.* »

Voici une seconde anecdote qui offre plus d'intérêt. Dans une journée de guerre civile, où le Palazzo-Vecchio servit de forteresse à un parti, pierres, marbres, meubles pesans furent lancés de la plate-forme sur les assaillans. Un banc massif tomba sur le bras du David, et le brisa en trois morceaux. Par bonheur deux jeunes admirateurs de Michel-Ange eurent le courage de se glisser au milieu des soldats et du peuple qui combattaient encore, et d'emporter les précieux fragmens. Quand le calme fut rétabli, ils les réunirent et les rétablirent dans la perfection où on les voit maintenant. Ces jeunes gens étaient : Vasari, depuis l'élève, l'ami et le biographe de Michel-Ange ; et le peintre Salviati.

L'Hercule m'a rappelé la plaisante altercation qui eut lieu devant le grand-duc entre son auteur et le caustique Cellini. « Ton Hercule, disait ce dernier, a-t-il une tête d'homme, de lion, ou de bœuf ? Logerait-on sous son crâne la cervelle d'un moineau ? Ses deux épaules ressemblent aux paniers d'un âne, le dos à un sac de pommes de pin, etc., etc. » Bandinelli, envié à cause de sa faveur auprès du prince, peu estimé à cause de son caractère égoïste et sordide, furieux de la centaine de sonnets décochés contre son œuvre, invoqua le secours de la police, et eut assez de crédit pour riposter à quelques-uns par la prison. Heureux temps pour les arts, où une opposition de cette nature avait une telle importance ! Du reste, Michel-Ange, moins

sevère que Cellini, déclara, dit-on, dans l'Hercule plusieurs parties admirables, notamment l'attache du col.

La vaste salle du conseil, exécutée par Cronaca, rappelle les mœurs et les habitudes de l'ancienne république. Mille citoyens y délibéraient sur les affaires publiques. Ils formaient un conseil d'état perpétuel, tandis que la première magistrature était de deux mois.

L'endroit de la tour appelé la *Barberia* et non l'*Alberghettino*, comme le fait observer M. de Valery, est demeuré célèbre par l'emprisonnement de Côme de Médicis à la suite d'un mouvement populaire. De là, raconte Machiavel, il entendait le peuple assemblé sur la place demander sa mort; de là il partit pour un exil qui servit à sa fortune. La *Barberia* est aujourd'hui bien déchue de sa destinée politique. Une partie sert de bûcher, l'autre est un cabinet réservé pour le service des gens de la garde-robe du grand-duc.

Sur les battans de la porte de la salle dite d'audience, on remarque avec plaisir les portraits de Pétrarque et du Dante.

Une autre pièce, espèce de garde-meuble, offrait il y a peu d'années, et peut-être offre encore, une réunion de portraits assez bizarres. A côté de plusieurs personnages de la famille Médicis, figuraient un Louis XIV et un portrait de Napoléon, laissés par lui à l'île d'Elbe.

La *Loggia dei lanzi*, loge des lansquenets (nom que l'on donnait alors aux soldats allemands), ainsi appelée parce qu'elle était voisine de leur caserne, est un ouvrage d'Orgagna, en date de 1355. C'est le plus bel ornement de la place du Grand-Duc, et on peut le dire, le premier portique du monde. Il est fâcheux qu'il n'ait que trois arcades, et que Côme Ier. n'ait pu exécuter le conseil donné par Michel-Ange, de le continuer dans tout le tour de la place.

On peut appeler ces arcades les anciens rostres de Florence, d'où le peuple, convoqué au son du beffroi de la tour du palais vieux, était harangué. Là s'instalait le gonfalonier, là les généraux recevaient le bâton du commandement et les insignes de chevalier; là se promulgaient les décrets du gouvernement. Plus tard cette loge devint un dais magnifique pour les souverains dans certaines solennités. Je l'ai vue décorée, ou plutôt salie, par des draperies et du clinquant, servir au tirage d'une loterie. Pour l'ordinaire, elle sert d'abri pendant le jour et quelquefois la nuit à des portefaix.

Sous cette loge vous regretterez que Donatello n'ait point donné à sa Judith plus de noblesse et d'abandon. En 1495, une révolution enleva cette statue du palais de Pierre Médicis, et l'apporta à cette place. Elle devint une allégorie et un monument public de la délivrance de Florence. On inscrivit au bas ces mots redoutables : *Exemplum salutis publicæ cives posuère* 1495. *Emblème de la patrie délivrée*, *posé par le peuple*. A leur retour, les Médicis crurent devoir ménager le préjugé populaire, et laissèrent la statue en place, sans même toucher à l'inscription.

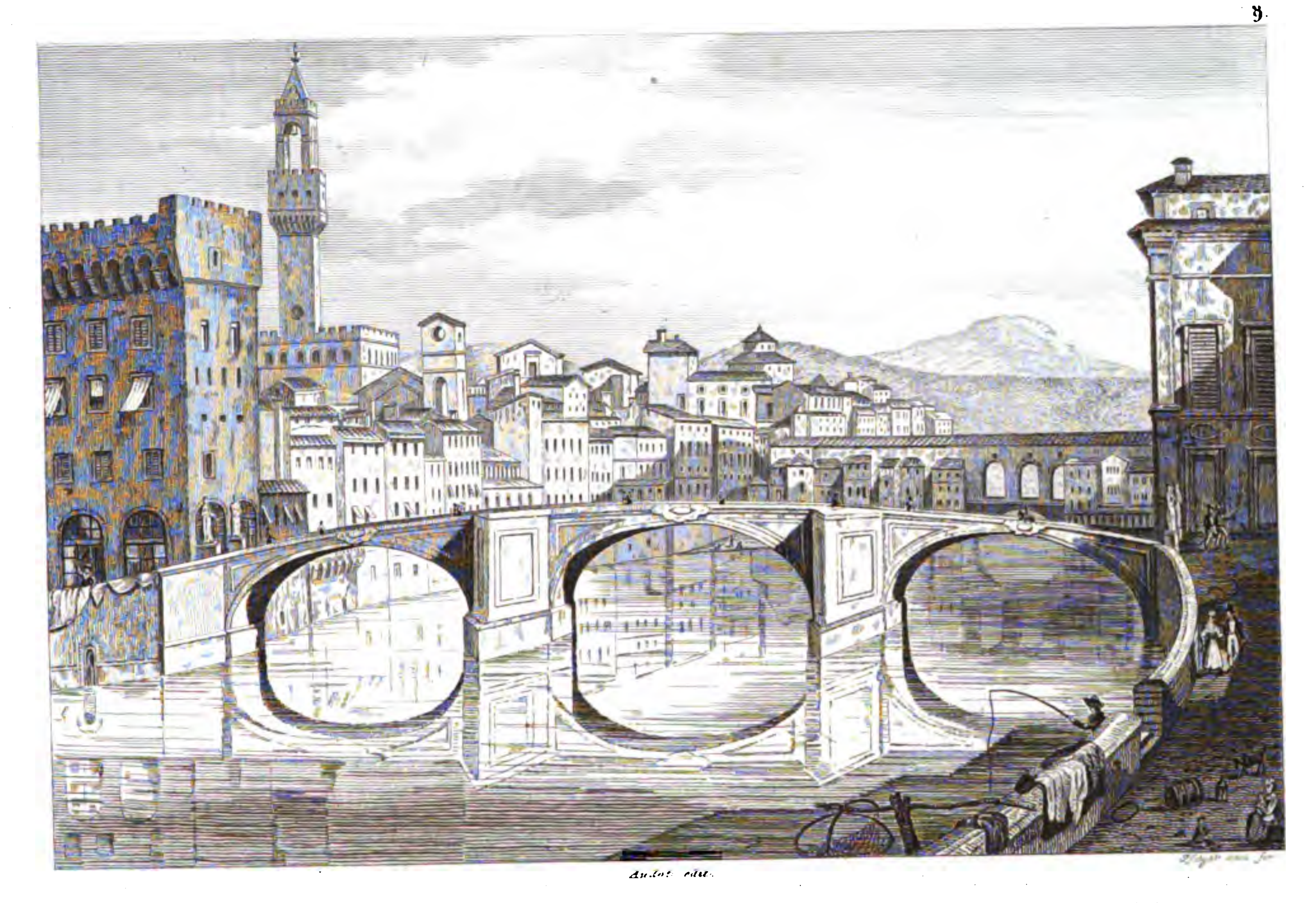
Le groupe de l'enlèvement d'une Sabine passe pour une des plus belles œuvres de Jean de Bologne. Puissance de l'art, qui, par le mérite de la seule exécution, parvient à rendre imposante une véritable scène de cabaret, comme l'appelle M. de Valery : un mari jeté par terre, dont un soldat emporte la femme!

En regardant le Persée, qui porte la tête de Méduse et foule aux pieds son cadavre, belle statue à laquelle vous reprocherez peut-être quelque affectation, rappelez-vous qu'un des élèves de Cellini lui servit de modèle. « J'ai pris pour modèle ce jeune garçon, raconte-t-il, car nous n'avons point d'autres livres pour apprendre l'art, que celui de la nature. » La Méduse est le portrait de sa servante, la belle Dorothée. Demandez aux artistes de notre nation dans quelle mansarde de Paris ils rencontreraient de tels modèles !

L'histoire de la fonte du Persée est, dans les mémoires de Benvenuto, un épisode trop délicieux pour que je me refuse le plaisir d'en traduire ici quelques passages.

Mille contrariétés se sont suivies dans les travaux préliminaires : c'est le feu qui prend à la baraque, le vent et la pluie qui refroidissent la fournaise. Enfin tout se répare et le métal chauffe. Cellini, épuisé de fatigue et dévoré par une fièvre brûlante, est obligé d'aller se mettre au lit, avant que le temps soit venu d'ouvrir le conduit par lequel la fusion s'élancera dans le moule.

« Aussitôt que je fus au lit, j'ordonnai à mes servantes de porter à boire et à manger à tous les gens de mon atelier, et je leur dis : Demain je ne serai plus en vie. Celle qui conduisait toute ma maison, nommée Mona Fiore da Castel del Rio, la plus brave femme et la plus attachée qui fut jamais, me soignait de son mieux. Tout en me reprochant de manquer de courage, elle qui avait bon cœur, me voir si malade et si accablé, lui tirait des larmes, et elle avait soin de se détourner pour pleurer. Tandis que j'étais en proie à ce supplice, entre un homme tortu, il semblait une S majuscule, avec une voix piteuse et lamentable, comme celle des gens qui avertissent les condamnés que l'heure est venue de se recommander à Dieu. « Benvenuto, me dit-il, votre ouvrage est perdu, et il n'y a plus de remède au monde. » A cette nouvelle je jette un cri, qu'on eût entendu du troisième ciel ; je me précipite à bas du lit, je saute sur mes vêtemens, je m'habille, non sans distribuer force coups de pied et de poing aux servantes et aux autres qui cherchaient à m'aider. Je criais en me lamentant : Ah ! traîtres ! ah ! envieux ! c'est une trahison ! Mais de par Dieu je le saurai. Avant que je meure, je laisserai au monde une preuve de ce que je suis, et une preuve capable d'en épouvanter plus d'un. Habillé enfin, je vais, la tête perdue, à mon atelier. Je vois ces gens épouvantés, stupéfaits, eux que j'avais quittés en si bonne disposition. Je commence ainsi : « Or çà, écoutez-moi, et puisque vous n'avez pas voulu, ou que vous n'avez pas su suivre ce que j'ai dit, obéissez maintenant que me voici moi-même à mon ouvrage ; et que pas un ne s'avise de répliquer : il s'agit ici de secours et non de conseils. » Sur quoi un certain maître Alessandro Lasticati me répondit : « Voyez, Benvenuto, vous voulez entreprendre une chose contre les règles de l'art et qui est tout-à-fait impossible. » Là-dessus je me retournai furieux, et prêt à faire un mauvais coup ; mais lui et tous les autres s'écrièrent à la fois : « Allons, commandez, nous vous aiderons dans tout ce que vous ferez, tant que nous aurons souffle de vie. » Je pense qu'ils me dirent ces paroles d'amitié, parce qu'ils s'attendaient à me voir bientôt tomber mort. J'allai tout d'abord visiter le fourneau. Je vis que le métal s'était entièrement coagulé, avait formé ce qu'on appelle un



Audot edit.

Firenze. Ponte a Santa Trinità. | *Florence. Pont de la Trinité.*

gâteau. J'ordonnai à deux manœuvres d'aller en face, à la maison de Capretta le boucher, chercher une pile de bois de jeunes chênes qui étaient secs depuis plus d'un an, et que dame Ginevra, femme de Capretta, m'avait offerts. Les premières brassées à peine arrivées, j'en remplis le foyer, parce que cette espèce de chêne fait un feu plus vif que tous les autres bois.»

Cependant peu à peu le gâteau commence à se liquéfier, grâce à une série de manœuvres que Cellini commande.

« Voyant que, malgré l'opinion de ces ignorans, j'avais pour ainsi dire ressuscité un mort, je repris ma vigueur au point de ne plus sentir ni fièvre ni crainte de mourir. Tout à coup survient une détonation, et une grande flamme, comme un éclair, brille à nos yeux. Tous, et moi plus que les autres, nous fûmes frappés d'une terreur extraordinaire. Le fracas et la lueur cessés, nous commençâmes à nous entre-regarder. Nous vîmes que le couvercle de la fournaise s'était brisé et soulevé, de sorte que le bronze en sortait. J'ordonnai aussitôt d'ouvrir l'orifice de mon moule; je fis en même temps frapper sur les tampons du fourneau, et voyant que le métal ne coulait pas avec la promptitude ordinaire, et que tout mon bois avait passé à ce grand feu, je fis prendre tous mes plats, mes écuelles, mes assiettes d'étain, environ deux cents, je les mis l'un après l'autre devant mes canaux, et j'en fis jeter partie dans le fourneau. Alors tous mes ouvriers, voyant le bronze devenu parfaitement liquide, et le moule s'emplir, se mirent à me seconder et à m'obéir avec courage. Je leur commandais tantôt une chose, tantôt une autre; je les aidais et je m'écriais: « O Dieu! qui par ta puissance ressuscitas d'entre les morts et montas glorieux dans le ciel!» .. En sorte que tout d'un coup mon moule s'emplit. Je me jetai à genoux et je remerciai le Seigneur de toute mon âme. Je pris ensuite une assiettée de salade qui était là sur une mauvaise table, je mangeai de grand appétit; et je bus avec tous ceux qui étaient présens; puis j'allai au lit sain et joyeux, car il était deux heures avant le jour, et je me reposai aussi tranquillement que si jamais je n'eusse été malade. Ma bonne servante, sans que je lui eusse rien dit, m'avait préparé un bon chaponneau bien gras. Quand je me levai, c'était l'heure de dîner; elle m'aborda gaiement en me disant: « Eh bien, où est donc cet homme qui se sentait mourir? Je crois que ces coups de poing et ces coups de pied dont vous m'avez bourrée cette nuit, dans votre rage de damné, ont épouvanté la fièvre, si forte qu'elle fût, et qu'elle s'est enfuie.» Tous ces braves gens qui me servaient, revenus de leur frayeur et remis de leurs extrêmes fatigues, allèrent acheter de la vaisselle de terre pour remplacer les plats et les écuelles d'étain, et nous dînâmes tous joyeusement. Je ne me rappelle pas de ma vie avoir fait un repas de meilleur appétit ni plus gai. »

Quel talent de narration! quelle verve! comme ce petit drame palpite d'intérêt!

Je me rappelle qu'en quittant le Persée, je voulus, par reconnaissance pour Cellini, aller voir ce *Ponte-Vecchio*, pont vieux où les orfèvres de l'époque et lui-même exposaient leurs merveilles. Que les temps sont changés! Les boutiques y sont encore; mais aujourd'hui, pas un travail, pas une pièce que notre Odiot daignât placer dans son étalage de la rue Vivienne.

Ma promenade ne fut pourtant pas perdue; car j'eus l'occasion d'admirer le pont de la Trinité, chef-d'œuvre

d'élégance et de légèreté (Pl. 9), construit en 1558 par l'Ammanato, et le premier modèle de ce genre d'arches à voûte surbaissée, dont notre pont d'Iéna offre une belle copie. A chacune de ses deux extrémités sont quatre statues représentant les quatre saisons. A un angle du quai, une sombre maison en forteresse étale sa masse terrifiante couronnée de créneaux. J'éprouvai le sentiment de plaisir qu'avait éprouvé avant moi M. Delécluze, de trouver là, au lieu de soudards prêts à assommer le passant comme en 1300, un café où l'on me servit une limonade et une glace que j'aurais pourtant désiré meilleures.

Maintenant que me voici un peu rafraîchi, portons nos pas vers la cathédrale ou dôme (Pl. 10). Voulez-vous juger du style que parlait la république de Florence vers l'an 1294, lisez le décret suivant:

« La haute sagesse d'un peuple d'illustre origine exigeant qu'il procède dans les choses d'administration de manière à ce que la prudence et la magnanimité de ses vues éclatent dans les œuvres qu'il fait exécuter, il est ordonné à Arnolfo di Lapo, chef-maître (*capo-maestro*) de notre commune, de tracer un modèle ou dessin pour la restauration de Santa-Reparata, lequel porte l'empreinte d'une pompe et d'une magnificence telles, que l'art et la puissance des hommes ne puissent rien imaginer de plus grand ou de plus beau; et cela, d'après la résolution prise en conseil public et privé, par les personnages les plus habiles de cette ville, de n'entreprendre pour la commune aucune œuvre dont l'exécution ne doive répondre à des sentimens d'autant plus grands et généreux, qu'ils sont le résultat des délibérations d'une réunion de citoyens dont les intentions ne forment qu'une seule et même volonté. » On se croirait aux beaux jours d'Athènes.

Arnolfo dit Lapo se mit à l'œuvre. Après des travaux qui durèrent cent soixante ans, et qui furent conduits successivement par Giotto, Gaddi, Orgagna, Filippi et Brunellesco, l'église se trouva ce qu'elle est aujourd'hui, terminée à l'intérieur, mais manquant de façade. C'est de nos jours que la fabrique de la paroisse vient de faire élever près du portail les statues colossales d'Arnolfo et de Brunellesco.

L'aspect des murs énormes du dôme, revêtus richement en divers marbres, rappelle, dit M. Delécluze, les flancs latéraux de ces vieux meubles, plaqués de bois précieux et de diverses couleurs. Malgré cette variété, comme l'église est assez sombre, l'aspect grave des temples du nord s'y retrouve plus que dans les églises ordinaires d'Italie. Dans son ensemble, l'intérieur est trop nu, inconvénient qui frappe d'autant plus, que l'édifice m'a semblé habituellement vide de fidèles.

La partie la plus étonnante est la coupole, ouvrage d'autant plus merveilleux que le dôme est double, et qu'il fut élevé sans cintres, sans noyau, sans armature, et avec le seul secours d'un échafaud très-ingénieusement imaginé par Brunellesco, qui avait conçu l'idée de cette grande machine, et qui conduisit le tout à fin par des procédés, pour lesquels la tradition de son art le laissait sans ressources.

A croire les Florentins, qui ne manquent pas plus qu'un autre peuple d'esprit national, Michel-Ange aimait si fort ce dôme, que, partant pour aller faire celui de Saint-Pierre à Rome, il alla prendre congé de lui, et lui dit : *Adieu, mon ami, je vais faire ton pareil, mais non pas ton égal.*



P. del. Audot edit. Durau sc.

Firenze. Piazza del Duomo. | *Florence. Place du Dôme.*



Firenze. Palazzo Pitti. | *Florence. Palais Pitti.*

Un autre hommage de Michel-Ange est dans le choix qu'il fit de la place où il devait reposer, à l'église Santa-Croce, après sa mort. Il voulut que de son tombeau, les portes de l'église ouvertes, on pût apercevoir le chef-d'œuvre qu'il avait imité.

Vous ne lirez pas sans plaisir un vrai mot d'artiste échappé à Arnolfo, dans un mouvement d'orgueil bien pardonnable. L'opinion du temps attribuait les tremblemens de terre à des courans d'eau souterrains; Arnolfo fit creuser des puits profonds dans l'intérieur de l'édifice, afin d'en prévenir les effets. « Je t'ai préservé des tremblemens de terre, dit-il en s'adressant à son monument, Dieu te préserve de la foudre! »

La coupole, à peine terminée, fit naître à Paul Toscanelli, médecin, l'idée du premier gnomon que l'astronomie moderne ait exécuté : l'essai fut un coup de maître. Le rapprochement de l'écliptique, et peut-être l'affaissement de la coupole, l'avaient mis hors de service vers l'an 1757, époque où il fut réparé.

Dans la chapelle de la croix, ne manquez pas de vous faire montrer un carreau de marbre blanc, lequel est frappé par les rayons du soleil, quand le jour du solstice d'été ils traversent un trou pratiqué dans la lanterne du dôme. Le gnomon, ou la plaque par laquelle passent les rayons du soleil, est élevé de 277 pieds au-dessus du marbre, sur lequel se font les observations sur l'obliquité de l'écliptique et les mouvemens apparens du soleil.

Vous vous ferez montrer sous ces voûtes solennelles le tombeau de Brunellesco et son portrait en bourgeois de Florence. Giotto, le restaurateur de la peinture, repose à côté. Un autre tombeau renferme Marsile Ficino, le premier traducteur de Platon, le chef de l'académie platonicienne fondée par Côme de Médicis, et chanoine de la cathédrale; les chanoines n'ont pas tous été comme celui que servait Gil-Blas. Le monument de Pierre Farnèse, général florentin, est très-beau. On le voit dans un bas-relief, la dague au poing, éperonnant un mulet; son cheval avait été tué. Sur son ignoble monture il gagna la victoire.

Près d'une porte de la nef latérale j'ai contemplé avec attendrissement une naïve peinture, d'auteur incertain. C'est le Dante debout, en robe rouge, avec une couronne de laurier par-dessus son bonnet, et tenant un livre ouvert à la main. D'un côté est une sorte de représentation des trois parties de son poëme, et de l'autre une vue de l'ancienne Florence.

Au treizième siècle les églises furent parfois témoins de drames horribles; en voici un : la conjuration des Pazzi et de quelques autres familles contre les Médicis. J'extrais de Machiavel ce passage, parce qu'il est curieux en détails de mœurs d'une époque qu'on se plaît souvent à nous représenter comme profondément religieuse :

« Ils choisirent donc, pour assassiner les deux frères, l'église cathédrale de Santa-Reparata (nous avons vu, dans le décret de 1294, la cathédrale porter ce nom, quelques écrivains prétendent que c'est à cette époque qu'elle le changea pour celui de Santa-Maria del Fiore qu'elle porte actuellement; leur assertion est démentie par cette citation de Machiavel. La conjuration est de 1478, et, comme on voit, le nom n'avait point encore changé). Un cardinal était leur complice, et le pape, sans se mêler à la conjuration, eût été cependant bien aise de la voir réussir. Les conjurés voulaient que Giovan Battista

se chargeât de frapper Laurent; Francesco de Pazzi et Bernardo Bandini frapperaient Julien. Battista refusa, soit que les relations qu'il avait eues avec Laurent eussent touché son âme, soit que quelqu'autre motif le retint. Il répondit qu'il n'aurait jamais le courage de commettre un tel forfait dans une église, et de joindre ainsi le sacrilége à la trahison, refus qui fit manquer leur entreprise. Comme le temps les pressait, ils furent obligés de confier ce soin à messer Antonio de Volterra et à Stefano, deux hommes que leurs habitudes et leur caractère rendaient tout-à-fait inhabiles pour un semblable coup. Ces dispositions arrêtées, ils choisirent pour signal l'instant où le prêtre, qui disait la grand'messe, célébrerait la communion. Dans ce même moment l'archevêque devait s'emparer du palais public et se rendre, de gré ou de force, la seigneurie favorable, après la mort des Médicis.

» Tout convenu, ils se rendirent à l'église, où le cardinal et Laurent les avaient déjà précédés. Le temple était rempli de peuple et l'office divin commencé, que Julien de Médicis n'était pas encore arrivé. Francesco de Pazzi et Bernardo, désignés pour le frapper, allèrent le trouver chez lui, et firent tant par leurs prières et par leur adresse, qu'ils le décidèrent à se rendre à l'église. C'est une chose vraiment remarquable que la fermeté et l'inaltérable constance avec laquelle ils surent dissimuler tant de haine et un aussi épouvantable dessein; car en le conduisant au temple, pendant le chemin et dans l'église, ils l'entretinrent de bons mots et de plaisanteries de jeunes gens. Sous prétexte de lui faire des caresses, Francesco ne manqua pas de le tâter de la main, et de le presser même dans ses bras, pour voir s'il n'était pas revêtu d'une cuirasse ou de quelque autre défense pareille.

» Julien et Laurent connaissaient bien la haine que leur portaient les Pazzi et le désir qui les possédait de leur ravir l'autorité qu'ils avaient dans le gouvernement; mais ils étaient loin de craindre pour leur vie, persuadés que si les Pazzi voulaient entreprendre quelque chose, ils le tenteraient par les voies légales et non par un semblable forfait : c'est pourquoi, n'ayant aucune inquiétude sur leur propre vie, ils feignaient d'être leurs amis. Les assassins étant donc prêts, les uns se pressèrent auprès de Laurent, ce que la foule qui remplissait le temple leur permit de faire sans qu'ils éveillassent le soupçon; les autres se mirent auprès de Julien. L'instant marqué étant arrivé, Bernardo Bandini, avec une arme courte et destinée à cet usage, perce le sein de Julien, qui tombe après avoir fait quelques pas. Alors Francesco de Pazzi se jette sur lui, le perce de coups; et, aveuglé par sa fureur, il le frappe avec tant de rage, qu'il se fait lui-même une large blessure à la jambe. De leur côté, Messer Antoine et Stéfano attaquent Laurent, et, après lui avoir porté plusieurs coups, ils ne lui font qu'une légère blessure à la gorge, soit que leur manque de vigueur, ou que le courage de Laurent, qui se défendit avec ses armes dès qu'il se vit attaqué, ou qu'enfin le secours de ceux qui l'entouraient ait rendu vains tous leurs efforts. Ils se sauvèrent alors saisis d'épouvante et coururent se cacher; mais on les découvrit bientôt : on les fit mourir d'une manière ignominieuse, et on traîna leur cadavre par toute la ville. Laurent, de son côté, entouré de tous ses amis, se renferme dans la sacristie du temple. Bernardo Bandini, voyant Julien expirant, frappe encore

Neri, grand ami des Médicis, poussé par une antique haine ou pour l'empêcher de secourir Julien. Non content de ces deux homicides, il s'élança vers Laurent pour suppléer, par son courage et sa promptitude, au coup qu'avaient manqué ses complices par leur faiblesse et leur lenteur; mais l'ayant trouvé réfugié dans la sacristie, il ne put exécuter son dessein. Au milieu du tumulte, occasioné par ces scènes terribles, et qui aurait pu faire croire que le temple s'écroulait, le cardinal se réfugia à l'autel, où les prêtres eurent les plus grandes peines à le préserver, jusqu'au moment où la seigneurie, après avoir tout apaisé, pnt le ramener à son palais. »

Après un coup d'œil aux quatre évangélistes du *Donatello*, nous sortirons de la cathédrale pour admirer le *Campanile*, et répéter la phrase laudative consacrée, qui, pour la première fois, sortit de la bouche de Charles-Quint : *C'est un monument à conserver dans un étui.*

Figurez-vous une tour haute de deux cent cinquante-huit pieds, incrustée de marbres précieux, travaillés en bas-reliefs et en groupes parfaitement sculptés. Cependant cet édifice date de 1334, du temps où la sculpture n'avait pas encore d'école, ni le dessin d'académie, quand la nature seule donnait des lois. Il est l'ouvrage de Giotto, d'un paysan qui laissa le troupeau qu'il conduisait dans la vallée de *Vespignano* pour travailler dans le grossier atelier de Cimabué, pour surpasser son maître et se montrer également habile dans l'art de construire, pour devenir l'ami du Dante et de Pétrarque, et mourir à Florence chargé d'années, d'honneurs et de biens, chanté par les premiers de ses poëtes et honoré par les meilleurs de ses citoyens. La statue du *zuccone*, du chauve, par Donatello, rivalise avec l'antique pour la noblesse du style et l'expression.

Sur la même place est le baptistère ou église Saint-Jean. Le joyeux Debrosses prétend que c'est un vieux temple de Mars, qu'on a métamorphosé en baptistère contre l'intention des fondateurs. Le fait est que c'est une construction du sixième siècle, et qui servit d'abord de cathédrale à la ville. On la dut à la reine Théodelinde, lorsque la Toscane était soumise à la domination des Lombards. Une multitude de ruines antiques, dit M. Valery, offrait aux constructeurs des pierres toutes taillées, des débris de chapiteaux et de colonnes. Ces nombreux fragmens, étrangers les uns aux autres, se montrent dans le baptistère, et l'on y reconnaît entre autres une pierre portant une belle inscription romaine en l'honneur d'Aurélius Vérus.

L'édifice est de forme octogone et assez peu élevé. Il a trois portes en bronze, dont l'une, du côté du midi, est sculptée par André Pisano, et les deux autres de la main de Ghiberti, sont célèbres par la beauté de leur travail et l'admiration qu'elles causèrent à Michel-Ange, qui disait *qu'elles étaient dignes de fermer le paradis.*

Elles furent décrétées par la seigneurie et les prieurs de la confrérie, après la cessation de l'horrible peste de 1400, afin de décorer le temple du protecteur de Florence. Un décret invita tous les artistes d'Italie à présenter des dessins de portes, qui fussent plus belles encore que celle exécutée déjà par André Pisano. Ghiberti, jeune homme de vingt-quatre ans, sortit vainqueur des grands maîtres de l'art, Brunellesco et Donatello. La

dépense fut, dit-on, de 40,000 sequins, qui feraient aujourd'hui plusieurs millions.

L'entablement extérieur de ces trois portes est décoré de groupes de statues, qui ont rapport à la destination du lieu. Intérieurement le plancher est en mosaïque. A la voûte sont exprimées, aussi en mosaïque, des images de saints et la figure gigantesque de Jésus-Christ, qui a au moins vingt pieds de proportion. La mosaïque sur laquelle on marche n'offre que des ornemens. La décoration du reste de l'église est plus moderne, elle brille d'or de tous côtés. Les fonts de baptême sont placés près du mur, quoique ce monument prenne aussi la forme octogone intérieurement.

Deux colonnes de porphyre s'élèvent à la principale entrée. Elles ont été données aux Florentins par les Pisans, en 1117; et la chaîne de fer qui est suspendue à la muraille est un trophée de la conquête de Pise par les Florentins, en 1362; c'était la chaîne du port de Pise.

La plus belle réunion de villageois toscans que j'aie jamais vue, ce fut sur cette place du dôme, à un feu d'artifice qui se tire chaque année au samedi-saint, entre le baptistère et la cathédrale. Les femmes portent ordinairement le chapeau rond en feutre noir, avec une grande plume noire placée sur le devant; cette coiffure leur sied à merveille. Ce jour-là je suivis la foule avec un de mes amis : elle était telle, que nous y fûmes comme portés. Dans la nuit on avait disposé sur la place un grand coffre de forme ovale, plein de pièces d'artifice : à midi précis une fusée lancée de la cathédrale y mit le feu, et aussitôt toutes les cloches de la ville sonnèrent. Les grenades qui s'échappaient de la machine enflammée vinrent éclater contre l'église et sur nous. On se poussa, on se culbuta pour les éviter; ce fut une joyeuse fête, de laquelle j'eus grand plaisir d'avoir pris ma part, me promettant cependant d'apporter moins d'empressement pour l'année suivante.

Tout en nous acheminant vers le palais Pitti, je vais vous en apprendre l'origine, telle que le secrétaire de Florence la raconte, au livre VII de son histoire. Vers l'an 1460, pendant les dernières années de la domination de Côme, une scission se manifesta dans son parti, ainsi qu'il arrive dans tous les partis vainqueurs. Le personnage le plus influent de cette scission fut Lucca Pitti, homme que Machiavel qualifie courageux et plein d'audace, qui parvint à la charge de gonfalonier de justice, fut par la république nommé chevalier, et reçut de la seigneurie et de Côme, ainsi que de la ville empressée à les imiter, des présens évalués à plus de vingt mille ducats. Son influence devint enfin si grande, ajoute l'historien, que ce n'était plus Côme, mais messer Lucca qui gouvernait la république.

« Il en conçut une telle présomption, qu'il fit commencer à Florence et à Ruciano, à un mille de la ville, deux édifices superbes et d'une magnificence royale : celui de la ville surtout était le plus vaste qu'un simple citoyen eût jusqu'à ce jour fait construire. Il ne reculait devant aucun moyen extraordinaire pour les terminer. Non-seulement les citoyens et les plus simples particuliers lui faisaient des présens, et lui fournissaient les matériaux nécessaires à la construction, mais des communes et des populations entières l'aidaient de leurs ressources. Bien plus, tous les bannis, les assassins, les voleurs, tous ceux qui avaient encouru

par leurs crimes la vengeance publique, trouvaient dans ces deux édifices un asile assuré, pourvu qu'ils pussent être utiles à la construction »

Est-ce par ironie sanglante que Lucca Pitti, au lieu d'éterniser par quelque belle inscription sa reconnaissance envers la république entière, ou tout au moins envers ceux de ces auxiliaires qui n'étaient ni bannis, ni héros de grands chemins, eut l'impolitesse bizarre de ne remercier qu'une honnête mule?

Dans les ornemens du palais, un de ces animaux, sculpté en bas-relief sur marbre noir, et placé là par son ordre, attire encore aujourd'hui l'attention des voyageurs. L'original de ce portrait travailla au transport des matériaux employés à la construction de l'édifice, ainsi que l'explique le distique suivant:

Lecticam, lapides et marmora, ligna, columnas,
Vexit, conduxit, traxit et ista tulit.

Elle porta, tira, voitura, mena, litière, pierres, marbres, bois et colonnes.

Quelques années s'écoulèrent; Pierre de Médicis, après la mort de Côme, ressaisit le pouvoir d'une main ferme, et, au milieu de toutes ces révolutions, dit Machiavel, il n'y eut jamais d'exemple plus remarquable des vicissitudes de la fortune que Lucca Pitti, préservé de l'exil par l'humiliation la plus complète. On vit soudain toute la différence qui existe entre la victoire et la défaite, entre le mépris et la considération. Sa demeure, jusqu'alors fréquentée par la foule des citoyens, n'offrait plus qu'une profonde solitude. Lorsqu'il paraissait dans les rues, ses amis et ses parens craignaient, non-seulement de l'aborder, mais même de le saluer; car les uns avaient perdu leurs honneurs, les autres une partie de leurs biens, et tous étaient également menacés. Les édifices superbes qu'il avait commencés furent abandonnés par les ouvriers; les faveurs dont on avait été autrefois prodigue envers lui se convertirent en outrages et ses honneurs en opprobre, de manière que la plupart de ceux qui jadis lui avaient fait don de quelqu'objet précieux pour acheter ses bonnes grâces, le lui redemandaient comme n'étant qu'un simple prêt, et ceux qui jusqu'alors l'avaient porté jusqu'aux nues, l'accusaient d'ingratitude et de violence.

Nous visiterons ce palais sous la direction de M. Delecluze, à qui je vais emprunter un fragment d'une de ses charmantes lettres, qu'il est à regretter de voir ensevelies dans les feuilletons de vieux journaux :

« Comme résidence du souverain, comme morceau curieux d'architecture, et l'un des dépôts les plus importans de statues et de tableaux, le palais Pitti, et les jardins Boboli qui y tiennent, forment l'ensemble le plus beau et le plus curieux dans ce genre à Florence. Ce palais est situé de l'autre côté de l'Arno, au delà et dans la direction du *Vieux-Pont*. De la place sur laquelle est son entrée, il présente trois étages de hauteur à peu près égale : la largeur du dernier, moins grande, pyramide sur les autres. De fausses portes à rez-de-chaussée et des fenêtres aux deux étages, le tout cintré, donnent à cet édifice, bariolé de refends, un air de grandeur et de simplicité qui étonne plus qu'il ne séduit au premier moment. Deux ailes, semblables au rez-de-chaussée, s'avançent carrément devant le palais et en forment la place. La porte du palais est au milieu du monument; on entre par la gauche dans les jardins Boboli. En suivant ce dernier chemin, on fait le

tour du flanc gauche de l'édifice, et l'on arrive à la façade intérieure qui donne sur le jardin. Deux ailes qui s'avancent sur le corps de bâtiment principal, et qui joignent par devant une terrasse qui s'unit au rez-de-chaussée par un portique de colonnes doriques, forment une cour dont trois faces se composent de trois étages : l'un est dorique, l'autre ionique, et le dernier corinthien. A droite, le palais n'est pas terminé; à gauche, on voit des constructions modernes qui, je le suppose, sont des appartemens particuliers, et plus loin les communs (1). Devant la façade intérieure du château est figurée dans le jardin une arène demi-circulaire; des gradins en pierre l'entourent, et le cintre, planté régulièrement d'arbres, peut servir à donner des bals ou de grandes fêtes.

» L'ensemble des jardins Boboli a la forme d'un clavecin, dont la plus grande dimension court parallèlement au palais. Une grande allée, qui coupe l'arène, monte ensuite vers le sommet d'une colline, sur la gauche de laquelle est un pavillon, et au delà des murs un petit fort. En tournant sur la droite, on saisit d'un seul coup d'œil toute la longueur du jardin, sur laquelle est tracée une immense allée toute garnie de statues en marbre blanc, et interrompue à plusieurs endroits par des vasques de la même matière, faites pour recevoir les jets de l'eau. Des deux côtés de cette allée sont des bosquets coupés de promenades régulières, et dont l'épaisseur va en diminuant vers l'extrémité du jardin, qui, de ce côté, fait la queue du clavecin. Lucca Pitti en avait fait faire les dessins au Brunellesco. L'ouvrage ne fut avancé que sous un de ses descendans; et, depuis Côme Ier., qui en fit l'acquisition en 1549 de Bonaccorso, petit-fils de Lucca, et l'embellit, ce lieu n'a pas cessé d'être la résidence des ducs de Toscane, qui tous ont contribué à le rendre plus beau et à y amasser les chefs-d'œuvre les plus précieux des arts.

» Le palais Pitti et les jardins Boboli sont évidemment le type qui a servi de modèle pour bâtir Versailles et dessiner son parc; et la mauvaise plaisanterie que je vous ai faite dernièrement sur les pruneaux de Tours, les jambons de Bayonne et les fromages de Parme, qui ne sont point faits dans les pays dont ils portent les noms, deviendra moins frivole en vous faisant reconnaître que nos *châteaux*, et surtout nos *jardins à la française*, sont d'invention italienne. Ce jardin de Florence a tout-à-fait intérieurement l'apparence du parc de Versailles. Les grandes allées droites ornées de statues, les terrasses soutenues par des murs, les bosquets dessinés en étoiles, sont les mêmes; et si vous avez suivi avec attention la description que je vous ai donnée du palais Pitti, vous retrouverez encore dans la disposition de son plan une ressemblance frappante avec celui du château de Versailles, seulement il est retourné. Dans ce dernier, la cour de marbre et les ailes en avance sont du côté de la ville et la grande façade du côté du parc, tandis qu'on avait fait le contraire au palais Pitti. Cette résidence ne serait pas fort belle déjà par elle-même, que

(1) Cette cour est tellement petite que pour regarder le palais, en quelqu'endroit que l'on se mette, il faut lever la tête d'une manière incommode. Les Italiens affectent souvent de faire les cours étroites pour donner de la fraîcheur aux appartemens. J'avoue que, sans respect aucun pour l'œuvre d'Ammanato, regardée comme l'un des meilleurs morceaux de l'architecture moderne, je fus tenté de trouver à tout cela une physionomie triste, et un peu de l'air d'entrée d'une prison.

vous concevez le genre d'intérêt que sa vue m'a inspiré. On retrouve dans ce jardin italien, dit *à la française*, une imitation des lieux célèbres de ce genre, dont les descriptions vagues de Babylone, et plus encore les traditions des habitations des empereurs romains, ont donné l'idée aux hommes curieux et inventifs du moyen-âge à Florence.

» La nature, il est vrai, a fait pour les jardins Boboli ce qu'elle a refusé à ceux de Versailles. Les environs de ce dernier château sont tristes pour l'œil; ceux qui entourent le palais Pitti plus variés, soit par la pente des terrains, soit par les coteaux charmans qui en sont près, soit enfin par le voisinage de Florence et du val d'Arno, au fond duquel elle repose, contrastent délicieusement par leur irrégularité avec ces murs de verdure sur lesquels brillent des statues. La multitude de villages et de maisons de campagne dont abondent les environs de Florence vus de Boboli, a fait dire autrefois à l'Arioste, en s'adressant à cette ville : « A voir tant de terrasses et de villes, il semble que le terrain en bourgeonne, comme il bourgeonne ailleurs de rejetons d'arbustes. Si tes palais épars étaient rassemblés dans une seule enceinte et sous un même nom, deux Romes ne pourraient t'égaler. » Toutefois il y a dans ce passage un peu de féerie, c'était l'habitude du poëte merveilleux.

» Il faut partir de l'idée qui a fait combiner les détails d'une pareille habitation pour la juger impartialement : il faut voir que Lucca Pitti, ne voulait pas se faire une maison de paysan, mais bien *un palais* qui le distinguât, non-seulement de tous ses concitoyens, mais encore de ses rivaux en richesse et en pouvoir. Il est évident alors que, se promenant dans son parc *à la française*, il tirait une grande vanité, et trouvait par conséquent un grand plaisir à considérer au loin les masures des Florentins du milieu d'un jardin, ou des fenêtres d'un palais qui devait faire crever toute la ville de jalousie. Ces rivalités, qui se décelaient par le luxe des habitations, des vêtemens chez les Latins et les Florentins, nations originairement républicaines, se lient mieux aussi avec leurs mœurs qu'avec celles d'une monarchie comme celle de Louis XIV. Aussi les dépenses qu'a faites ce grand roi lui ont-elles été quelquefois reprochées; tandis que c'était tout profit pour l'état lorsqu'un Pitti ou un Boboli faisait refluer sur ses concitoyens le superflu de l'or qu'il avait amassé dans le commerce. »

Un auteur italien, Baldinucci, raconte, au sujet de la façade la plus ancienne du palais, une anecdote qui plaira aux amateurs de constructions. Il arriva, en 1640, que cette façade, depuis le commencement du premier étage jusqu'au haut, commençait à pencher vers la place et était sortie de plus de sept pouces de son aplomb. Parigi, architecte, se chargea de l'entreprise, aussi difficile qu'étonnante, de retirer en arrière et de rétablir dans son aplomb cette merveille immense, et voici comme il s'y prit. Il perça le mur pour y adapter de grosses barres ou clefs de fer, fixées et arrêtées du côté de la façade par de fortes traverses, et ayant fait passer les clefs sous les planchers, il y appliqua à l'extrémité opposée certains instrumens particuliers à vis qu'il avait lui-même composés, et moyennant ses instrumens il en vint à bout. C'est donc à tort, ajoute l'écrivain, que l'on met en doute, comme incroyable, un fait semblable arrivé à Rome sous le

règne de Tibère, au rapport de Dion Cassius.

Si, comme Versailles, Boboli servit aux pompes d'un vain luxe et à des fêtes entachées quelquefois de scandale, il a dans son histoire une partie plus innocente et qui ne manque pas d'intérêt pour l'horticulteur. Côme Ier., très-habile dans l'art d'émonder les arbres, y introduisit la culture des arbres fruitiers nains. Sa femme Éléonore l'enrichit de très-belles fleurs jusqu'alors inconnues dans la contrée. Plus ami de l'utile, François Ier. y fit semer beaucoup de mûriers, pour les propager en Toscane et les distribuer à ses sujets. Dans un but aussi louable, Ferdinand II y fit cultiver des pommes-de-terre venues de l'Afrique, ainsi que du chêne à larges feuilles. Quand la Toscane devint une province de l'empire autrichien, le jardin fut abandonné au peuple et devint un bois sauvage. Sous l'administration française on travailla à le façonner en un parc anglais. Fidèle aux anciens us, la restauration lui a restitué sa première splendeur, conformément au dessin de Buontalenti. D'assez belles serres chaudes viennent d'être terminées. On compte plus de 5,000 vases de fleurs et 500 de citronniers et d'orangers. On y cultive les giroflées avec plus de perfection que dans aucun autre jardin d'Europe; plusieurs souverains ont souvent recours à ce superbe parterre pour renouveler les espèces et les variétés.

Boboli compte un grand nombre de statues, la plupart malheureusement dues à une époque de décadence. J'ai gardé souvenir de quatre statues de prisonniers, par Michel-Ange; d'une déesse de l'Abondance, commencée par Jean de Bologne et terminée par Tacca; et surtout, à la belle fontaine de l'Isoletta, du groupe élégant, quoique colossal, des trois fleuves, par le premier de ces deux artistes.

Quand vous serez entré dans l'intérieur du palais et dans la grande salle du rez-de-chaussée, vous aurez devant vous les fresques de J. Giovanni, peintre rapide, fantasque, dont cet ouvrage est le plus important. Il avait à rendre divers traits de la vie de Laurent de Médicis, comme protecteur des lettres, et il a usé de l'allégorie. J'ai peu de goût pour l'allégorie, mais je n'avais jamais rencontré la folle en une telle goguette. Je vis Mahomet, l'épée à la main, sur le point d'exterminer les vertus; au-dessus de lui une harpie feuilletait l'Alcoran. Des philosophes et des poëtes fuient à toutes jambes, plusieurs tombent à terre et se réfugient auprès de Médicis. Homère vient à tâtons demander l'aumône à la porte de Florence; à cette porte une furie prend plaisir à fustiger Sapho; et derrière, le Dante, en robe rouge, est précipité de l'escalier qui conduit au Parnasse.

La galerie de tableaux, l'une des premières de l'Europe, possède entre autres quelques Titien, et notamment sa *maîtresse;* plusieurs marines de Salvator, sa conjuration de Catilina, et son paysage célèbre, dit des philosophes; un portrait précieux de Rembrant, peint par lui-même. Les trois Parques de Michel-Ange, si sérieuses, si pensives, si âpres, m'ont rappelé les Sorcières de Macbeth. Là brille dans toute sa beauté divine la fameuse Vierge à la chaise de Raphaël, si connue par les nombreuses copies et gravures qui en ont été faites. Douze autres Raphaël captiveront en outre votre admiration, parmi lesquels le portrait du cardinal Bibbiena, l'ami et le favori du pape Léon X, le

Buckingham de sa cour, pour le théâtre de laquelle il composa une comédie, ce cardinal enfin qui avait offert la main de sa nièce au peintre comme une marque de son estime et de son affection.

Que dire du portrait de Jules II par Raphaël, sinon de répéter ce qu'en a dit lady Morgan?

« Toutes les fois que l'Albane parlait de Raphaël, il se découvrait en signe de respect et presque d'adoration, et le portrait de Jules II justifie cet enthousiasme religieux. Le pape est assis sur un fauteuil (qui fait lui-même portrait); une riche table, couverte d'une draperie, est devant lui; une belle sonnette sculptée (probablement celle de Cellini), et quelques livres, sont épars sur la table. La grande loupe, montée en or, que Jules semble éloigner de son œil à l'instant même, est aussi d'un travail très-précieux. Son visage exprime la vive attention qu'il prête à un récit qui l'intéresse. Il se tourne vers un moine qui paraît lui faire une communication importante. En opposition avec ces deux têtes expressives, on aperçoit la physionomie insignifiante du Camerlingue, qui se tient derrière le fauteuil du pape d'un air officieux et souple : une véritable figure d'antichambre. Je crois ce portrait l'un des plus beaux, s'il n'est le plus beau du monde. »

A l'extrémité des appartemens d'honneur, une porte s'ouvre et introduit le visiteur dans un salon ovale entouré de glaces, qui sert de temple à la Vénus de Canova. Elle semble sortir du bain et chercher à cacher une partie de son corps sous une draperie légère. Sa tête charmante est ornée de longs cheveux à moitié nattés.

Cette statue, un des plus beaux monumens de la sculpture moderne, fut achetée à son auteur par le grand-duc Ferdinand III, père du grand-duc régnant, qui l'avait destinée à remplacer la Vénus de Médicis, alors transportée à Paris. Elle fut placée en conséquence dans la salle de la galerie de Florence, appelée la Tribune. Cependant Canova, avec une modestie tout-à-fait délicate, ne permit pas que la statue fût placée sur le piédestal vacant de la statue grecque, mais à côté, par respect pour l'illustre exilée.

Je m'attendais, avant d'entrer dans la bibliothéque, à des salles spacieuses, bien aérées; je vis, avec quelque surprise, une suite de trente-sept cellules, entourées de simples tablettes et éclairées par une étroite fenêtre donnant sur les toits des offices. Chacune est pourvue, pour tout ornement, d'une table et d'un fauteuil. Ces réduits austères inspirent une idée de couvens. M. Valery (et en cette matière il peut servir d'autorité plus que quiconque) cite la collection des Elzevirs comme la plus riche qu'il connaisse, et la collection des cartes géographiques comme la plus belle peut-être qui ait été formée. Un recueil d'anciens mystères italiens, ajoute-t-il, est précieux. La totalité des livres peut s'élever à 60,000.

Les manuscrits sont au nombre d'environ quinze cents. On y rencontre une quantité considérable d'autographes de Galilée, avec tous les ouvrages publiés contre lui pendant sa vie, ornés d'apostilles de sa propre main. Quinze volumes in-fol. sont une collection de lettres adressées à ce grand homme par des savans illustres. Un manuscrit du Tasse, de 101 pages d'une grosse écriture, contient les premières ébauches de plusieurs de ses poésies publiées. Les ratures et les corrections y sont nombreuses : quelques sonnets sont refaits

deux fois; on en cite un qui l'est jusqu'à quatre. Une de ses lettres, datée de Mantoue, nous apprend que pour connaître la détresse, le grand poëte n'avait point eu besoin de quitter la cour.

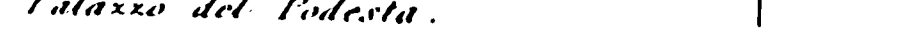
« J'aurais grand besoin, dit-il, des hauts-de-chausses que m'avait promis la signora Tarquinia, car je n'ai pas de quoi changer. Un pourpoint de moire, dont le prince sérénissime m'a fait cadeau, et le jupon, quoique neufs et tout brodés, feront triste figure d'ici à quinze jours, et, n'ayant pas d'argent, je ne sais comment faire. »

Les manuscrits de Machiavel sont renfermés dans six boîtes qui, indépendamment des diverses pièces de sa main, contiennent les lettres originales et les instructions dont il fut chargé par la république, ainsi qu'un grand nombre de lettres à lui adressées par des personnages importans. M. Valery nous apprend que, lors de son séjour à Florence, il vit vendre à lord Guilfort trois volumes de ces autographes pour le prix de 72 livres sterling. Il est impossible de mettre plus de bonne grâce à faire les honneurs d'une bibliothéque que le bibliothécaire actuel, le zélé M. Molini.

Nous venons de voir le palais, demeure des souverains, depuis que le pouvoir s'est perpétué sur des bases solides à Florence. N'oublions pas celui du *Bargello* (c'est le nom du chef de la justice), ou bien encore du Podesta, qui fut la première résidence des chefs de la république naissante.

La première ordonnance, portée au nom du peuple lors de la révolution de 1250, enjoignit aux nobles d'abaisser leurs tours jusqu'à la hauteur de 50 brasses. Les matériaux que fournit la démolition de tant de fortifications privées furent employés à la défense commune; on en bâtit les murailles de la ville dans le quartier au midi de l'Arno. En même temps on fonda le palais du Podesta : c'est là qu'on établit les membres du gouvernement, qui jusqu'alors avaient habité des maisons privées, et qui ne s'étaient réunis que dans les églises. Son entrée principale est fermée, et l'on voit encore sur la porte deux lions, l'emblème de la ville de Florence. Il offre extérieurement à peu près les mêmes dispositions que le palais Vecchio, à cela près qu'il est plus grave encore, et que ses créneaux plus nombreux frappent davantage la vue ; il est également surmonté d'une tour. La porte par laquelle on y entre est dans la rue *del Palazzio*. S'il y a un lieu, à Florence, qui doive nous transporter en idée vers le treizième siècle, à coup sûr c'est celui-là. Une énorme tour carrée, dont les murs ont peu de fenêtres et sont très-hauts, ne laisse pénétrer qu'un jour mystérieux dans cette enceinte. Un grand puits est près de la porte (Pl. 12); et, sur la gauche, monte le long d'un mur élevé un escalier massif d'un gothique particulier à l'Italie, et couvert d'un toit dont la pente lui est parallèle (1). Sous ce toit, jusqu'aux marches, la muraille est incrustée de tables de pierre sur lesquelles sont gravés les noms, prénoms et qualités de tous les jurisconsultes, qui bien ou mal ont rendu la justice dans ce lieu. Les plus anciennes sont de 1400 et tant. Le monument date de 1250, et a été construit sur les dessins d'Arnolfo di Lapo. Aujourd'hui on a établi là les prisons et le palais de justice. J'avouerai que l'intérieur de ce palais, si terrible à l'extérieur,

(1) L'artiste, pour ajouter à l'effet, a introduit dans son dessin les costumes du treizième siècle : l'illusion est complète, on peut se croire avec les vieux Florentins.



D. del. Audot edit. Durau sc.

Firenze. Palazzo del Podestà. | Florence. Palais du Podesta.



P. del. Audot edit. Durau sc.

Firenze. Chiesa di S. Spirito. *Florence. Eglise du S.t Esprit.*

m'a paru assez sain et assez propre ; tout est blanchi à la chaux, et l'air circule de tous côtés. Les portes des différentes chambres donnent sur des balcons en saillie, dont plusieurs étages règnent dans une grande cage de pierres solides et épaisses. L'ensemble aurait peut-être obtenu de ma part moins d'indulgence, si j'avais été condamné à l'habiter comme prisonnier.

J'oubliais d'ajouter que là aussi se trouvent les bureaux du fisc. A côté de la porte par laquelle on entre dans ces bureaux, est une lame de bronze incrustée dans un carreau de marbre blanc, dont les extrémités sont en acier et qui a deux brasses de longueur, correspondant à quatre anciens pieds de Rome, du Capitole. C'est là la seule mesure linéaire connue et prescrite par la loi dans toute la Toscane, où anciennement chaque ville, bourg, etc., avait ses poids et ses mesures particuliers. L'uniformité des mesures est un bienfait dont le pays est redevable au grand-duc Léopold.

M. Delecluze présente avec raison l'église actuelle de *Santo-Spirito*, du Saint-Esprit (Pl. 13), construite sur les dessins de Brunellesco, comme le modèle du style intermédiaire entre celui d'Arnolfo di Lapo et celui du Bramante, qui un peu plus tard donna tant de lustre à l'architecture dite de la *renaissance*. Ce beau monument, dit-il, dont le portail n'est pas terminé, forme la croix latine, est surmonté d'un dôme, et bâti en pierre brune. La nef est divisée en trois parties, dont chacune, des deux côtés, forme un long portique soutenu par des colonnes corinthiennes d'un seul morceau, et unies entre elles par des arceaux en plein cintre. L'entablement, figuré sur le chapiteau de chaque colonne, peut ne pas être d'un goût bien pur, mais il donne à ces colonnades une rare élégance. Au-dessus des corniches règnent de longues galeries ; le mur est percé de grandes croisées larges ; la seule disposition gothique, dans cet édifice, éclaire cette nef, dont le plafond est en charpente travaillée comme de la menuiserie soignée. Dans le fond, on découvre les deux grandes archivoltes au milieu desquelles s'élève la coupole. Dessous est un petit temple en marbre pour recevoir le tabernacle et l'autel. Cette dernière portion, plus moderne, jure avec le reste du monument, et est un des exemples du malheur que le luxe porte aux arts. Ce petit dôme est du plus mauvais goût. L'église, bâtie en pierre obscure, mais pure de style, correcte de dessin, est un admirable ouvrage d'architecture; toutes les chapelles, qui ne sont que de grandes niches adossées aux deux grands murs, sont ornées avec soin, et dans plusieurs de celles qui sont au fond on remarque des ouvrages de Giotto et de Bronzino, et un Christ mort de Jean de Bologne Le chœur et le maître-autel sont d'une rare magnificence. La sacristie, véritable temple du dessin de Cronaca, n'est pas moins admirable.

Cette église en remplace une qui périt en 1471, dans un accident qui peint l'esprit et les mœurs d'une époque. Il faut lire le passage suivant de Machiavel :

« Les mœurs corrompues acquirent un nouveau degré de corruption par l'exemple des courtisans du duc de Milan, lorsqu'il vint, en 1471, avec le duchesse et toute sa cour, à Florence, pour remplir, à ce qu'il disait, un vœu qu'il avait formé. On le reçut avec toute la pompe convenable à un aussi grand prince et à un ami aussi puissant de la république. On vit alors ce que notre ville n'avait jamais vu : on

était dans le carême, temps auquel l'Église ordonne l'abstinence de la chair dans les repas, et toute la cour du duc, sans respect pour Dieu et pour son Église, ne se nourrissait que de viande. Parmi les spectacles nombreux qu'on célébra en l'honneur de ce prince, on représenta dans l'église de San-Spirito la descente du Saint-Esprit sur les Apôtres; et les feux dont on se servit pour cette représentation ayant occasioné un incendie qui consuma toute l'église, la multitude se persuada que Dieu lui-même, indigné contre nous, avait voulu donner cette preuve de son courroux. Et si ce prince trouva Florence remplie de courtisanes en proie aux voluptés, et souillée par des mœurs opposées à l'esprit d'une république, sa présence ne fit qu'ajouter au mal: aussi les bons citoyens pensèrent qu'il était urgent d'y mettre un frein; et une nouvelle loi mit des bornes au luxe des vêtemens, des funérailles et des festins. »

Que dites-vous des idées de Machiavel en économie politique? Tant il est vrai que les sciences ne peuvent marcher que pas à pas et lentement. Le vigoureux génie auquel on doit *le Prince* partageait, au sujet des impôts, les préjugés de son époque.

Voici pourtant une église, *Santa-Maria-Novella*, Sainte-Marie-la-Neuve (Pl. 14), dont la façade est terminée, ce qui n'est pas fréquent à Florence; et même cette façade, construite sur les dessins d'Alberti, est fort belle; et de plus elle offre deux curiosités astronomiques: un cadran céleste destiné à mesurer la grandeur de l'axe céleste compris entre les tropiques, méridienne la plus ancienne de l'Europe, et l'armille ou sphère céleste de Ptolémée. On les doit au père Ignace Danti, dominicain et cosmographe de Côme Ier. Cette façade, les murs du couvent et les deux obélisques de marbre (1) posés sur des tortues de bronze, forment un ensemble qui a beaucoup de caractère.

J'en demande pardon aux âmes pieuses; mais ma première pensée, en pénétrant dans l'intérieur de l'église, fut pour Boccace. Je me rappelai la scène qui sert d'introduction au Décaméron, et la rencontre que l'écrivain fit dans ce lieu d'une bande d'aimables et jeunes conteurs. Mon imagination marqua bientôt la fenêtre haute, avec vitraux coloriés, sous laquelle les sept jolies dévotes étaient assises en cercle, lorsqu'après avoir dit un *Pater*, elles commencèrent à se lamenter sur les effets moraux et physiques de la peste qui désolait leur ville natale. Boccace établit la vertu de ces dames en les décrivant: *fuyant, comme elles auraient fui la mort, les exemples déshonnêtes donnés par les autres*. Une d'elles l'aperçoit venant dans son costume lugubre assister à l'office divin; il s'approche, entend leur résolution d'abandonner la ville pour la retraite sûre et champêtre de la ville de *Schiffanoia* (aujourd'hui la villa Palmieri, à peu de distance de Florence, sur les bords du Magnone), et se mêle alors timidement au petit cercle pour lequel son Décaméron a été composé.

Ce vénérable édifice est encore en grande partie tel que Boccace l'a dépeint. Il a été terminé en 1350. Michel-Ange en faisait le plus grand cas, et disait qu'il aimait *Marie-la-Neuve comme une fiancée*. L'architecte a usé ici d'artifice; les arcs des nefs vont en diminuant par degrés: ce qui a pour effet de les faire paraître plus grands,

(1) Notre planche n'en représente qu'un seul, le point de vue d'où l'église est prise l'a voulu ainsi.



Florence. Place de S.te Marie nouvelle.



Audot edit. Bury sc.

Firenze. Piazza di S.ta Maria novella | *Florence. Place de S.te Maria novella.*

comme si on les voyait en perspective.

Je regardai, avec plus d'intérêt et de respect que d'admiration, l'ancienne et célèbre image de la Vierge de Cimabue, qui fut le signal de la renaissance de l'art à Florence. Son apparition excita un enthousiasme prodigieux. Elle fut portée par le peuple, en triomphe et au bruit des fanfares, de l'atelier du peintre à la place qu'elle occupe encore aujourd'hui.

J'éprouvai le même intérêt pour le grand crucifix qui est au-dessus de la porte d'entrée. C'est un des premiers ouvrages de Giotto. Il est à regretter que les fresques des peintres grecs, qui servirent de maîtres à Cimabue, soient à peu près détruites. Peut-être eût-on mieux fait de veiller à leur conservation que de leur donner pour compagnie, dans la chapelle souterraine où elles se trouvent, de vieilles planches qui servent pour les gradins dans les solennités.

Les peintures du chœur et de plusieurs des chapelles, par Ghirlandajo, sont curieuses en ce qu'elles donnent, dit-on, les portraits de plusieurs personnages historiques. Dans la vie de la Vierge, Jean et Laurent de Médicis l'ancien seraient représentés sous la figure de saints et de docteurs, conservant les costumes et la tournure de l'époque à laquelle ils vécurent. Ces fresques, auxquelles certains auteurs prétendent que Michel-Ange a mis la main, rappellent le temps où, âgé de quatorze ans, il travaillait dans l'atelier de Ghirlandajo, et, au lieu de payer son maître, recevait déjà de lui une rétribution de dix florins par an. On prétend aussi que les soldats d'un martyre de sainte Catherine, par Buggiardi, furent dessinés par l'enfant sublime, afin de tirer d'embarras l'auteur du tableau, peintre médiocre, ridicule par son amour-propre, et qui lui servait d'objet habituel de risée. Les tombeaux des deux cardinaux Guidi ont été exécutés à Rome sur des dessins de Michel-Ange, dans la maturité de son talent de statuaire.

Il paraîtrait que de tout temps les huissiers ont eu maille à partir avec les peintres, si l'on s'en rapporte à la vengeance qu'Orgagna tira de l'un d'eux dans son tableau de l'enfer. Le personnage qu'il y a placé avec un papier au bonnet, n'est autre que l'huissier de la commune, qui avait saisi les meubles de l'artiste.

Le couvent de dominicains, dépendant de Sainte-Marie-Nouvelle, est adjacent à cette église. Il a été fondé par ces riches moines, en 1239, sur les dessins de deux religieux, fra Sisto et fra Ristoro, et la première pierre a été posée par le cardinal Latina. Le monastère est très-spacieux et très-beau. Aujourd'hui, qu'il n'est plus question d'inquisition, ces bons frères, qui cumulaient jadis la procédure criminelle et l'apothicairerie, n'exercent plus que la dernière de ces deux missions sur la terre. Lady Morgan, qui s'était vu refuser l'entrée de cette retraite, dont *nul pied de femme ne doit fouler les parvis intérieurs*, aura sans doute moins regretté de n'avoir pu visiter deux portraits célèbres, la Laure et le Pétrarque, lorsqu'elle aura lu dans M. Valery que l'authenticité de ces portraits est, avec très-forte raison, contestée. Parmi les portraits des plus célèbres dominicains, celui de Savonarola attira le plus mon attention.

La *fonderia*, apothicairerie et parfumerie à la fois, est l'une des branches les plus productives des revenus de ces frères. En frappant à l'une des portes latérales du couvent, on fait arriver un *fraticino*, ou petit page encapuchonné,

âgé de dix à douze ans, plein de grâce et d'agilité. Il conduit les acheteurs au *magazzino*, à travers une suite de pièces magnifiques, où les crucifix et les madones, les vases de porcelaine et les ornemens d'or moulu, offrent un mélange du sacré et du profane tout-à-fait singulier. Le magasin est une vaste et élégante pièce, de laquelle on a la vue du jardin, des cloîtres et de l'intérieur du couvent. Elle est entourée d'armoires à vitraux où les eaux cordiales, les conserves aromatiques, sont mêlées aux cosmétiques et aux poudres odoriférantes. Je me souviens de jolis petits livres de prières servant de pelottes, de missels en coffrets de toilette. Cependant le frère lai, humble, modeste et posé, préside à ce *nid d'aromates*, pesant sa poudre et mesurant son eau de violette. Son capuchon, sa robe, son cordon, son rosaire, forment contraste avec son emploi mondain. Un sourire venait sur mes lèvres, qui s'est arrêté, quand je me suis rappelé le temps où les couvens étaient les dépôts des lumières. C'était alors un usage assez commun chez les moines de charmer les loisirs de leur retraite, en se livrant à quelques occupations qui les rattachassent au monde. Ils choisissaient généralement des objets d'utilité, et dont la distribution pût servir à des actes de bienfaisance. La préparation des drogues médicinales remplissait leur but; les couvens pauvres imaginèrent naturellement de couvrir leurs frais de fabrication, en débitant aux riches des cosmétiques, que leurs talens de chimistes leur permettaient de confectionner mieux que personne.

L'*Anunziata*, l'*Annonciade*, église favorite des miracles et de la mode, fondée par les *servites* de Marie, *i servi di Maria*, est une des plus célèbres de la Toscane. Sur la place qui la précède est la statue équestre du grand-duc Ferdinand Ier. Tacca la fondit avec le bronze des canons pris aux Turcs par les chevaliers de Saint-Étienne. On lit sur la sangle du cheval cette inscription : *Dei metalli rapiti al fiero Trace*, du métal ravi au Thrace farouche. On souhaiterait plus d'animation dans le cheval et dans le cavalier.

L'église a la forme d'une croix, et n'a qu'une seule nef. La tribune et la coupole en forme de rotonde, sans fenêtres ni ouverture, sont d'un effet extraordinaire. Alberti en donna les dessins; le marquis de Mantoue, Louis Gonzague, en fit les frais.

Voyez-vous, me disait un de mes amis florentins, cette première chapelle, à main gauche en entrant, qui resplendit d'argent, d'or et de pierreries, c'est la fameuse chapelle *della-Santissima-Virgine-Annunziata*, construite par ordre de Pierre, fils de Côme, père de la patrie; l'autel est en argent massif; la tête du Sauveur, sur l'autel, est d'André del Sarto. Tous les ornemens qui décorent cette chapelle sont dus à la dévotion de quelques princes pieux de la chrétienté, et surtout des Florentins, qui ont toujours eu en grande vénération l'image de la mère de Jésus-Christ, peinte à fresque, en 1250, par Bartolommeo. Jadis vous eussiez vu suspendus à cette voûte d'innombrables *ex-voto*. C'étaient souvent d'énormes mannequins couverts de riches habits, et représentant d'illustres personnages. D'habiles artistes ne dédaignaient pas quelquefois de travailler à ces figures. Cellini fit un duc Alexandre qui se balança là-haut assez long-temps; un jour la corde par laquelle il était attaché se rompit. Il y avait quelque danger à venir prier en ce lieu. Aujourd'hui la voûte est nette,

et la personne du fidèle n'est plus menacée.

Dans l'église *moderrisée* il reste à admirer des ouvrages d'Allori, de Volterrano, etc., et une œuvre plus récente, les bas-reliefs du tabernacle qui sont de Thorwaldsen.

Dans la chapelle *della-Vergine-del-Soccorso,* de la Vierge-de-Bon-Secours, construite aux frais et d'après les dessins de Jean de Bologne, cet artiste a exécuté lui-même, à plus de quatre-vingts ans, les deux génies tenant deux flambeaux éteints que l'on voit assis sur son tombeau.

Mon esprit national seul me décida à accorder un regard à une statue de saint Roch, en bois de tilleul, par un sculpteur français nommé Jann.

C'est dans le magnifique cloître, du dessin de Cronaca, qu'il faut aller chercher la *Madone del Sacco,* la Vierge au sac, chef-d'œuvre de grâce, de naturel et de pureté, d'André del Sarto. Michel-Ange et Titien n'ont pas été les plus froids de ses admirateurs. Le saint Joseph, qui s'appuie sur un sac de blé, a valu au tableau le nom par lequel on le désigne. On raconte une autre origine de ce nom. André, dit-on, dans un moment d'extrême indigence, aurait offert aux moines de ce couvent de leur peindre une Madone pour un sac de blé.

Au mois de mai, le plus bel âne qu'on peut trouver dans la ville est, m'a-t-on raconté, chargé d'huile, de fruits et de vins, et conduit processionnellement, à travers l'église, à la châsse de la Vierge, où ces offrandes sont reçues en grande pompe.

L'Annonciade est fréquentée par les dévots et dévotes du bon ton. Les bons pères *Servi di Maria* sont les élégans monastiques de Florence. On les rencontre dans les plus brillans salons. Leurs jambes nues, leurs pieds couverts de sandales, leur robe de bure, ne les empêchent pas de s'asseoir à la table des plus grands seigneurs florentins. Leur cordon et leur rosaire prennent place à côté de la décoration de l'ordre de Saint-Etienne, ou la croix de Marie-Thérèse, dont leurs hôtes sont parés.

Mon Florentin, qui était de la famille des Pucci, ne me laissa pas quitter cet édifice sans me mentionner combien il avait dû de sa magnificence à cette illustre famille. Le portique avec ses curieuses fresques, dont plusieurs ont été peintes par André del Sarto, leur protégé, a été bâti à leurs dépens, ainsi que la chapelle de St.-Sébastien, riche en statues, tableaux et monumens de marbres. Trois cardinaux y ont leur sépulture.

Cellini fut aussi enterré dans cette église. Le document suivant, extrait des archives de l'académie de dessin de Florence, donne les détails de cette cérémonie :

« Le 15 février 1570, messire Benvenuto Cellini, sculpteur, a été enseveli d'après ses ordres dans notre chapitre de l'Annonciade. La cérémonie s'est faite avec un grand appareil ; toute notre académie et toute la corporation des artistes étaient présentes. On se rendit à sa maison ; on se rangea en ordre, et tous les religieux ayant défilé, quatre académiciens prirent le cercueil que l'on porta dans l'église de l'Annonciade, en changeant alternativement les porteurs comme d'ordinaire ; et là les prières d'usage ayant été dites, les mêmes académiciens reprirent le cercueil et le portèrent dans le chapitre, où l'on continua les cérémonies du culte divin. Un religieux monta en chaire ; on l'avait chargé, la veille de l'enterrement, de prononcer en public l'oraison

funèbre de messire Benvenuto, en l'honneur et gloire de sa vie, de ses ouvrages et de la belle disposition d'âme et de corps dans laquelle il mourut. Toute l'académie fut très-satisfaite de ce discours, et en fit hautement l'éloge, ainsi que le peuple qui s'efforçait d'entrer dans le chapitre pour voir messire Benvenuto, jeter de l'eau bénite sur son corps et entendre louer ses grandes qualités. Il y avait un très-grand nombre de lumières et de bougies dans le chapitre. Je vais noter les cierges que l'on donna aux académiciens. Les consuls eurent chacun un cierge d'une livre; les conseillers, les secretaires et les trésoriers, chacun un de huit onces; le pourvoyeur, un d'une livre; les autres membres chacun un cierge de quatre onces, et il y en eut cinquante.»

Cette cérémonie était l'expression du regret général qu'inspirait la perte d'un si grand artiste. Mais personne en particulier ne s'occupa d'élever un monument à sa mémoire. Il n'existe ni pierre tumulaire ni inscription qui indique l'endroit précis où reposent ses cendres. Ce dernier trait de son histoire n'est pas le moins digne d'observation.

Toutes les illustrations florentines n'ont point eu ce malheur; l'église *Santa-Croce*, Sainte-Croix, le Panthéon de la Toscane, en fait foi.

En avant de cet édifice est une place que son étendue et sa régularité rendent extrêmement propre à servir de théâtre à des courses de chevaux, à des carrousels, à des mascarades, à des batailles simulées et à toute espèce de spectacle public.

Elle était autrefois entourée d'une palissade, et la jeunesse de la ville s'y exerçait au célèbre jeu du *calcio*, du coup de pied. Dans ce jeu, qui était un exercice gymnastique très-avantageux au développement des forces, et qui, depuis long-temps, est tombé en désuétude ainsi que la paume, deux partis de jeunes gens, avec un uniforme de couleur différente pour chaque parti, s'efforçaient de lancer avec le pied, au delà d'une limite fixée, un ballon de moyenne grosseur. Le parti qui parvenait à faire franchir au ballon la limite défendue par l'autre remportait la victoire. Les combattans devaient être au nombre de cinquante-quatre et âgés de dix-huit à quarante-cinq ans. On n'admettait parmi eux que des militaires et des gentilshommes. C'est là qu'au milieu du treizième siècle, à la suite d'un combat plus sérieux, se forma l'état populaire de Florence. C'est là que les bourgeois vainqueurs des nobles, après avoir déposé le podestat, s'organisèrent en vingt compagnies avec chacune un chef et un étendard, et créèrent au sein d'une émeute une constitution qui dura dix années.

On doit au grand-duc Léopold d'avoir rendu cette place plus belle et plus commode, en faisant substituer à la palissade des bornes et des bancs en pierres de taille, où les promeneurs viennent s'asseoir et prendre le frais dans les belles soirées de l'été.

A l'extrémité ouest, une fontaine publique, décorée de marbre, fournit une eau qu'on m'a dit avoir une réputation de salubrité.

Je regardai avec intérêt la façade du Palazzo *dell'Antella*, qui a été peinte à fresque par plusieurs artistes estimés. De belles figures d'animaux attirent surtout l'attention.

Quant à *Santa-Croce*, son aspect présente l'aspect d'une montagne de briques qui attend son revêtement, et peut-être attendra long-temps. Que de bons livres se sont passés de préface, combien de belles églises peuvent se

passer de portail ! Depuis 1514 celle-ci déplore en outre la perte de son clocher que la foudre ruina. J'aperçus au coin de la rue voisine, le basement d'un remplaçant que les marguilliers de la paroisse ont songé un peu tard à lui donner.

Quand je fus au milieu de ces deux rangs de piliers octogones, qui divisent cette vaste enceinte en trois nefs, et dont les chapiteaux sont surmontés d'arcs en cintre aigu, dans ce temple nu, sombre, austère, éclairé par de superbes vitraux gothiques, je reconnus le génie grave et puissant du grand architecte de la république florentine Arnolfo di Lapo. Il en fournit le dessin en 1294 ; elle fut restaurée depuis, avec des modifications, par Vasari.

Mon premier mouvement fut de courir au tombeau du Dante ou plutôt de Dante (comme le fait observer M. Ginguené ; mais l'usage vicieux a prévalu, et le savant critique lui-même, tout en grondant, s'y est conformé). Bien me prit de n'avoir cédé qu'à un désir d'honorer le grand homme ; car le talent du sculpteur, M. Ricci, artiste moderne, ne s'est pas élevé à toute la hauteur de sa tâche.

Le Dante est représenté assis sur le haut de la tombe, sa pose annonce la méditation. D'un côté la Poésie pleure, de l'autre l'Italie montre ce vers de la *Divine Comédie* : *Onorate l'altissimo poeta*, honorez le plus grand poëte. Le choix du vers est ce qu'il y a de moins malheureux dans toute cette froide allégorie.

Au surplus ce monument récent, dû à M. Étienne Ricci, professeur actuel de sculpture à l'académie de Florence, n'est qu'un cénotaphe. Comme tout le monde le sait, les cendres du Dante sont à Ravenne.

Avant la fin du siècle où il mourut, la république de Florence, qui avait traité avec tant de rigueur ce citoyen illustre, eut l'idée de réparer ses torts envers lui : la reconnaissance coûte moins vis-à-vis des morts. Dès l'année 1396 elle avait rendu le décret, espérant obtenir le précieux dépôt de Ravenne ; mais celle-ci connaissait trop bien la valeur du trésor.

De nouvelles instances et un nouveau décret, dit M. Valery, sont datés de l'année 1429. Enfin en 1519, une autre demande fut encore adressée à Léon X par les Florentins. Parmi les signataires est le nom de Michel-Ange, admirateur passionné du poëte, avec lequel son génie à lui avait tant de rapports, et à la mémoire de qui il avait consacré de beaux vers. L'apostille qui accompagna sa signature est d'une simplicité sublime : *Io, Michel-Agnolo, scultore, il medesimo, a vostra santità supplico, offerendomi al divin poeta fare la sepultura sua condecente e in loco onorevole in questa città.* Moi, le même Michel-Ange, sculpteur, je supplie votre sainteté, m'offrant à faire au divin poëte sa sépulture convenable, et en lieu qui fasse honneur à cette ville.

J'emprunte à M. Ginguené le passage suivant : « Le Dante était d'une taille moyenne ; dans ses dernières années il marchait un peu courbé, mais toujours d'un pas grave et plein de dignité. Il avait le visage long, le teint brun, le nez grand et aquilin, les yeux un peu gros, mais pleins d'expression et de feu, la lèvre inférieure avancée, la barbe et les cheveux noirs, épais et crépus ; habituellement l'air pensif et mélancolique. Plusieurs médailles frappées en son honneur, qui ornent les cabinets des curieux, et un grand nombre de portraits, tant en marbre que sur la toile,

qui se trouvent à Florence, sont très-ressemblans entre eux, et annoncent tous le même caractère. Ses manières étaient nobles et polies. La hauteur et le ton dédaigneux qu'on lui reproche n'étaient point naturels, et s'il les eut, ce ne fut du moins que depuis ses malheurs : une persécution injuste peut produire cet effet dans une âme élevée.

» Il étudiait et travaillait beaucoup, parlait peu, mais ses réponses étaient pleines de sens et de finesse. Il se plaisait dans la solitude, loin des conversations communes, sans cesse appliqué à augmenter ses connaissances et à perfectionner son talent. Il était sujet à des distractions fréquentes, surtout lorsqu'il était occupé de quelque étude. A Sienne étant entré un jour dans la boutique d'un apothicaire, il y trouva un livre qu'il cherchait depuis long-temps. Il se mit à lire appuyé sur un banc qui était devant la boutique, et avec une telle attention, qu'il resta immobile à la même place depuis midi jusqu'au soir. Il ne s'aperçut même pas du grand bruit et du mouvement occasionés par le cortége d'une noce, ou selon Boccace, d'une fête publique qui vint à passer dans la rue. »

Le même Boccace, à propos du teint du Dante, raconte cette anecdote : « A Vérone, où son poëme et surtout la première partie, l'*Enfer*, avait déjà beaucoup de réputation, et où il était lui-même généralement connu, parce qu'il y séjournait souvent depuis son exil, il passait un jour devant une porte où plusieurs femmes étaient assises. L'une d'elles dit aux autres à voix basse, mais pourtant de façon à être entendue de lui et de ceux qui l'accompagnaient : « Voyez-vous cet homme-là, c'est celui qui va en enfer, et en revient quand il lui plaît, et rapporte sur la terre des nouvelles de ceux qui sont là bas. » A quoi une autre femme répondit avec simplicité : « Ce que tu dis doit être vrai ; ne vois-tu pas comme il a la barbe crêpue et le teint noir ? c'est sans doute la chaleur et la fumée qui en sont cause. » Dante, voyant qu'elle disait cela de bonne foi, et n'étant pas fâché que ces femmes eussent de lui une semblable opinion, sourit et passa son chemin. »

Le Dante de M. Ricci ne m'a nullement rappelé le pénitent profondément ému qui remonte de l'enfer, ou l'illuminé dont les regards découvrent le Paradis. J'y ai reconnu tout au plus le théologien ergoteur qui vint à Paris, fréquenta l'université et y soutint une thèse vivement disputée : circonstance d'autant plus à remarquer que Paris était alors pour cette science le théâtre le plus brillant de l'Europe. En 1320, il soutint aussi à Vérone, dans l'église de Sainte-Hélène, devant une nombreuse assemblée de docteurs, une thèse célèbre sur deux élémens, la terre et l'eau. De *Duobus elementis terræ et aquæ*.

Devant le marbre d'où le statuaire n'a su tirer qu'un souteneur de thèses, là, d'où il devait faire jaillir un homme de génie, je me suis senti moins ému que je ne l'avais été devant le bloc informe que l'on m'avait montré près de la cathédrale, et que l'on nomme *pierre du Dante*, parce que, dit-on, il avait coutume de venir s'y asseoir : bien que cette tradition ancienne puisse être accusée de fausseté, la rue, dit-on, se trouvant beaucoup plus étroite à l'époque où vivait le poëte.

Je m'étais senti plus d'émotion encore un jour où ma promenade m'avait amené non loin du dôme, et où je m'étais enfoncé dans la ville, près

d'une chapelle dédiée à Saint-Martin.

Derrière est un impasse au fond duquel, sur la droite, on aperçoit les vestiges d'une de ces tours carrées si nombreuses à Florence. C'est la maison qu'habitait le Dante. La face en est armée de grandes pierres saillantes au milieu desquelles les voisins, qui étaient du même parti, dans le temps des Guelfes et des Gibelins, établissaient des ponts en planches, d'où ils assommaient leurs ennemis à coups de pierres.

En quittant le mausolée de ce grand homme, pour qui Florence avait été, ainsi que lui-même l'a dit, *parvi mater amoris*, une mère de peu d'amour, on rencontre le mausolée de Galilée, élevé, à l'époque de la plus grande corruption du goût, et qui ne s'en ressent que trop. Son buste est ce qu'il y a de moins mauvais dans la composition entière. Dans la mauvaise exécution de ce monument, peut-être faut-il voir une allégorie, peut-être a-t-on voulu rappeler que Galilée naquit deux jours avant la mort de Michel-Ange, c'est-à-dire deux jours avant la mort de la sculpture, qu'il ne devait être accordé qu'à Canova de faire revivre en Italie.

Personne n'ignore, dit lady Morgan, comment Galilée, pour avoir enseigné le système de l'univers tel qu'il avait été découvert par Copernic, ce système maintenant familier à l'enfance elle-même, fut déclaré par l'inquisition coupable d'avoir avancé une doctrine *hérétique dans la foi et fausse en philosophie*. Condamné à une mort horrible pour avoir dit que le monde tournait autour du soleil, il y échappa en déclarant publiquement et à genoux que le monde ne tournait pas, et en protestant qu'il ne troublerait point l'*ordre social* par de telles innovations contraires aux systèmes établis. Ayant ainsi enduré une longue et humiliante pénitence, et une pénible incarcération dans les cachots de l'inquisition, où pour consolation du moins il eut la visite d'un homme digne de l'apprécier, Milton, il fut banni à Florence.

Perdu pour le monde, plongé dans un triste abandon, ses yeux se tournèrent encore vers le ciel, où il avait lu les plus sublimes vérités, et ils se fermèrent pour toujours. Il mourut pauvre, exilé, dans la disgrâce de son souverain et de l'Église. Ses crimes étaient : l'invention du télescope, l'observation des phases de Vénus, l'examen du mouvement du pendule, et la vérification de la théorie des cieux, en un mot l'amélioration de la condition humaine en étendant la sphère des connaissances.

Arrivons au lieu où repose la cendre de Machiavel, qui, déposée à Sainte-Croix, fut près de trois siècles sans recevoir d'honneurs et de distinction. Dans l'histoire de l'humanité, sous chaque grand nom on peut lire presque toujours une victime de l'ingratitude des hommes : en voici de suite trois illustres exemples. Le tombeau actuel ne fut élevé qu'en 1787, et, chose singulière, ce fut le nom d'un Anglais, d'un pair, lord Nassau Clavering, comte Cooper, l'éditeur de ses œuvres in-4°., qui figura en tête de la souscription, composée de Florentins et approuvée par Léopold. Une figure emblématique, que le cicerone affirme tenir d'une double nature et être à la fois l'histoire et la politique, est d'un goût médiocre, sans doute pour continuer jusqu'au bout le troisième exemple d'une reconnaissance tardive et mal servie dans son inspiration. L'idée de Machiavel, représenté balançant le poids d'une épée par celui d'un rou-

leau de papier, est ingénieuse. Mais ce qu'il y a de mieux est l'inscription : *Tanto nomini nullum par elogium.* Point d'éloge au niveau d'un tel nom.

Le secrétaire de la république florentine, celui que Bâcon a nommé l'ami du peuple, que Rousseau a proclamé le défenseur de l'indépendance, en qui Voltaire honorait le Salluste et l'Aristophane de l'Italie, a été pendant sa vie, et plus encore s'il se peut après sa mort, l'objet des opinions les plus contradictoires. Quelque motif qui l'ait animé dans la composition de ses écrits, qu'il ait agi en faveur des princes pour leur donner des leçons, que vraiment il regardait comme les meilleures, ou qu'il ait voulu faire la satire de la principauté, on ne peut l'accuser de cupidité honteuse ou de bassesse de caractère.

La lettre suivante, qu'il écrivait à François Vettori en décembre 1513, et qui jusqu'en 1810 avait échappé aux nombreux éditeurs de ses œuvres, donne des détails sur sa vie privée après sa disgrâce ; c'est un délicieux tableau des mœurs de la campagne à cette époque. La traduction est de M. Periès, à qui nous devons, depuis 1823, une traduction complète des œuvres.

« J'habite dans ma *villa*, et, depuis les derniers malheurs que j'ai éprouvés, je ne crois pas avoir été vingt jours en tout à Florence. Jusqu'à ce moment je me suis amusé à dresser de ma main des piéges aux grives ; je me levais à cet effet avant le jour ; je tendais des gluaux, et j'allais en outre avec un paquet de cages sur le dos, ressemblant à Geta lorsqu'il revient du port chargé des livres d'Amphytrion. Le moins que je prenais de grives était deux, le plus sept. C'est ainsi que j'ai passé tout le mois de septembre. Maintenant voici la vie que je mène aujourd'hui. Je me lève au soleil ; je vais dans un de mes bois que je fais couper ; j'y demeure deux heures à examiner l'ouvrage qu'on a fait la veille, et à m'entretenir avec les bûcherons, qui ont toujours à se plaindre de quelque malheur arrivé à eux ou à leurs voisins.

» Lorsque je quitte le bois je me rends auprès d'une fontaine, et de là à mes gluaux, avec un livre sur moi, soit Dante, soit Pétrarque, soit un des petits poëtes, tels que Tibulle, Ovide, Catulle et autres de ce genre. Je lis leurs plaintes passionnées et leurs transports amoureux ; je me rappelle les miens, et je jouis un moment de ce doux souvenir. Je m'en vais ensuite à l'hôtellerie qui se trouve sur le grand chemin, je cause avec les passans, je leur demande des nouvelles de leur pays, j'apprends un grand nombre de choses, et je remarque la diversité qui existe entre les goûts et les esprits de la plupart des hommes. Sur ces entrefaites arrive l'heure du dîner ; je mange avec ma famille le peu de mets que me fournissent ma pauvre petite *villa* et mon chétif patrimoine. Le repas fini, je retourne à l'hôtellerie ; j'y trouve ordinairement l'hôte ainsi qu'un boucher, un meunier et deux chaufourniers. Je m'encanaille avec eux tout le reste de la journée, jouant à *cricca* (au brelan) ou au trictrac. Il s'élève mille disputes ; à mille emportemens se joignent mille injures, et le plus souvent c'est pour un liard que nous nous échauffons, et que le bruit de nos querelles se fait entendre jusqu'à San-Casciano.

» C'est ainsi que, plongé dans cette ignoble existence, je tâche d'empêcher mon cerveau de se moisir, et que j'amortis la malignité de la fortune qui me

poursuit. Je vois avec plaisir qu'elle ait pris ce moyen de me fouler aux pieds, et je veux connaître si elle n'aura pas honte de me traiter toujours avec cette rigueur.

» Le soir venu, je m'en retourne au logis et j'entre dans mon cabinet. Je me dépouille sur la porte de ces habits de paysan souillés de poussière et de boue, je me revêts d'habits de cour ou de mon costume; et, habillé d'une manière convenable, je pénètre dans l'antique sanctuaire des grands hommes des temps passés. Accueilli par eux avec bonté et bienveillance, je me repais de cette nourriture, qui seule est faite pour moi, et pour laquelle je suis né. Je ne rougis pas de m'entretenir avec eux, de leur demander compte de leurs actions. Ils me répondent avec bonté, et pendant quatre heures j'échappe à tout ennui, j'oublie tous mes chagrins, je ne crains plus la pauvreté, et la mort ne saurait m'épouvanter. Je me transporte en eux tout entier. Et comme Dante a dit : Il n'y a point de science si l'on ne retient ce que l'on a entendu; j'ai noté tout ce qui, dans leur conversation, m'a paru de quelqu'importance, et j'ai composé un opuscule de *Principatibus*, où je me plonge autant que je puis dans les profondeurs de mon sujet, recherchant quelle est l'essence des pouvoirs, de combien de sortes il en existe, comment on les acquiert, comment on les maintient, et pourquoi on les perd; et si mes rêveries vous ont plu quelquefois, celles-ci ne doivent pas vous être désagréables. » Plus loin se plaignant de ce qu'on ne l'emploie pas et que ses talens sont condamnés à l'oubli : « Quant à mon ouvrage, s'ils prenaient la peine de me lire, ils verraient que, les quinze années que j'ai été occupé de l'étude des affaires, je ne les ai employées ni à dormir ni à jouer. Chacun devrait tenir à se servir d'un homme qui a déjà acquis, aux dépens des autres, l'expérience qu'il possède. On ne devrait pas non plus douter de ma fidélité, car si jusqu'à ce jour je l'ai scrupuleusement gardée, ce n'est pas aujourd'hui que j'apprendrais à la trahir : celui qui pendant quarante-trois ans a été fidèle et honnête homme, et tel est mon âge actuellement, ne peut changer de nature. Et le meilleur garant que je puisse donner de mon honneur et de ma probité, c'est mon indigence. »

Rentrons à Santa-Croce et visitons le tombeau de Michel-Ange. Mort à Rome à quatre-vingt-dix ans, il devait être, par ordre du pape, enterré à Saint-Pierre; mais Côme de Médicis, jaloux d'une telle conquête, le fit enlever de nuit et transporter à Florence; il fournit les marbres de la sépulture.

Le détail de ces funérailles révèle la rivalité qui existait, dès cette époque, entre les deux arts de la sculpture et de la peinture :

« On députa deux peintres et deux sculpteurs pour aller recevoir les dépouilles mortelles de ce grand homme. Au nombre de ces artistes fut *messire* Benvenuto Cellini (c'est le premier acte où l'on voit donner le titre de messire à Cellini). Les restes de Michel-Ange furent déposés dans l'église Sainte-Croix où ils sont encore aujourd'hui. On avait fixé le jour de la cérémonie au 18 juin, mais elle ne put avoir lieu avant le 14 juillet. Dans cette occasion les peintres ayant eu le pas sur les sculpteurs, les anciennes querelles qui avaient divisé les artistes recommencèrent avec plus de chaleur. On écrivit avec acrimonie de part et d'autre, oubliant que Michel-Ange lui-même

avait ordonné de cesser ces discussions, qui faisaient perdre plus de temps qu'il n'en fallait pour exécuter de beaux ouvrages. Le caractère inflexible et orgueilleux de Cellini, et la haute estime qu'il avait pour son art, devaient l'entraîner dans la lice. C'est alors, en effet, qu'il écrivit son discours sur la prééminence de la sculpture sur la peinture (1). »

Ces querelles entre deux classes d'artistes, qui procèdent dans leur imitation de la nature par des moyens si différens, sont encore loin d'être éteintes aujourd'hui. Il en est de même au surplus entre les prosateurs et les poëtes.

Le reproche à faire au tombeau de Michel-Ange, composé de trois statues d'habiles sculpteurs, Giovanni dell' opera, de Cioli et Lorenzi, c'est que chacun d'eux a plus songé à l'effet particulier de sa statue qu'à l'effet de l'ensemble. Il va sans dire que ces trois statues sont nécessairement l'architecture, la sculpture et la peinture.

L'intérêt qu'éveille la vue de ce monument s'accroît encore, quand on se rappelle que devant lui le génie de Victor Alfieri aimait à venir s'inspirer. C'est là que pour la première fois il avait senti dans son cœur s'allumer la soif de la gloire. Il voyait le génie donnant l'immortalité à l'obscurité plébéienne, et il résolut de suivre la route brillante de la renommée, de confier le nom d'Alfieri à de plus hautes destinées que celles que le blason piémontais lui avait préparées.

Plus tard, sur le déclin de sa vie, il était revenu souvent y méditer. Foscolo l'a peint en beaux vers dans ces ardentes rêveries : « Et à ces marbres Victor vint souvent s'inspirer. Indigné contre les dieux de la patrie, silencieux, il errait là où l'Arno coulait le plus solitaire, contemplant avidement et les champs et le ciel; et comme aucun aspect vivant ne calmait son angoisse, il s'arrêtait ici, sombre et portant sur le visage la pâleur et l'espoir de la mort. »

Sa tombe est entre celles de Michel-Ange et de Machiavel. Noble place! répétai-je avec lady Morgan. On lit en latin : « A Victor Alfieri, né à Asti, Aloïse, de la maison princière de Stolberg, comtesse d'Albany. »

Le poëte en avait composé une touchante pour sa noble amie, pour sa dame comme il l'appelait : *la mia donna*.

« Ici repose Aloïse Stolberg, comtesse d'Albany, illustre par ses aïeux, célèbre par les grâces de sa personne, par les agrémens de son esprit et par la candeur incomparable de son âme. Inhumée près de Victor Alfieri dans le même tombeau, il la préféra pendant vingt-six ans à toutes les choses de la terre. Mortelle, elle fut constamment servie et honorée par lui, comme si elle eût été une divinité. »

La note qui accompagnait l'épitaphe était aussi belle de simplicité: « Ainsi j'ai écrit, espérant, désirant mourir le premier; mais s'il plaît à Dieu il faudra autrement écrire; inhumée par la volonté de Victor Alfieri, qui sera bientôt enseveli près d'elle dans le même tombeau. »

Aujourd'hui Aloïse repose sous les mêmes voûtes que son noble ami.

M. Simond, qui d'habitude n'est pas louangeur, s'exprimait ainsi en parlant d'elle en 1827 : « Les étrangers sont très-curieux de voir la comtesse d'Al-

(1) Extrait de la vie de Benvenuto Cellini, traduite par M. D. D. Farjasse, 2 vol. in-8., fig., Paris, 1833. Cette traduction est faite d'après le manuscrit autographe nouvellement découvert.

bany, veuve de Charles Edouard, dernier des princes anglais déchus du trône, que l'on suppose être aussi veuve en secondes noces du Shakspeare de l'Italie, Alfieri. Elle conserve encore, malgré son âge, de la fraîcheur et de la beauté; sa taille est majestueuse, ses manières ouvertes et franches; l'allemand est sa langue maternelle, mais elle parle fort bien le français et l'italien et entend l'anglais. Veuve d'un Stuart, elle n'est pourtant pas ultrà-royaliste, et, quoique femme, ses opinions politiques sont modérées. Elle a visité l'Angleterre, et a demeuré en France, où elle se trouva au commencement de la révolution. La société que l'on rencontre chez cette dame est très-variée et en grande partie composée d'étrangers.»

Le tombeau d'Alfieri fut l'œuvre de Canova, qui paya cet hommage de son beau talent à la mémoire de deux amans dont il avait eu l'amitié. Un classique toscan ne manqua pas de me dire : C'est la tombe de Sophocle par Phidias. Le monument est beau; mais Canova a souvent fait mieux; les critiques prétendent qu'ici sa sensibilité a nui au développement de tout son génie. C'est l'Italie couronnée d'un diadème de tours qui pleure sur une urne funéraire. Dans un médaillon au milieu du buste est le portrait du poëte; vivante image des traits spirituels et expressifs de l'original.

Le tombeau de la comtesse est l'œuvre d'un artiste français, M. Percier; il est digne de la réputation de l'artiste.

Près du bénitier une inscription, fort ancienne et à peu près effacée, indique la sépulture d'un Bonaparte; c'était l'aurore d'un nom colossal qui s'inscrivait déjà à côté de grands noms.

Si ce nom était destiné à aller en croissant, celui de Buonarotti, porté par un neveu de Michel-Ange, n'était pas réservé à la même progression. L'érudit neveu a laissé, me dit-on, soixante volumes manuscrits sur les antiquités grecques et latines. Excellent homme, il faisait mon métier, il décrivait du moins des monumens, faute d'en savoir créer ainsi que son oncle!

Je saluai encore sous ces voûtes quelques illustrations de second ordre : un Arétin, qu'il ne faut pas confondre avec son homonyme de sale mémoire, et qui écrivit, non des ordures et des satires atroces, mais une grave et patriotique histoire de Florence, et fut biographe de Cicéron, du Dante et de Pétrarque; Lanzi, à qui l'on doit une excellente histoire de la peinture en Italie; Nardini, célèbre joueur de violon; Filicaia, dont le nom rappelle de beaux souvenirs de vertu, de génie et de patriotisme, et le plus noble chant qu'ait inspiré l'amour de l'Italie, etc.

En sortant de Santa-Croce et redescendu des hauteurs poétiques sur la terre, la réflexion que Biron a confiée à sa correspondance me revint en pensée :

« L'église de Santa-Croce contient beaucoup d'illustres néans. C'est le Westminster-Abbey de l'Italie. Je n'ai admiré de ces tombes que ce qu'elles renferment. Celle d'Alfieri est lourde, et toutes me semblent surchargées. Que faut-il de plus qu'un buste, un nom, et peut-être une date? la dernière pour les ignares en chronologie tel que moi. Mais toutes ces allégories et apothéoses sont choses infernales et pires que les longues perruques des têtes anglaises plantées sur des corps romains, dans la statuaire des règnes de Charles II, de Guillaume et d'Anne. »

Le couvent de Sainte-Croix, remis à neuf du haut en bas, et fort bien entretenu, forme un contraste marquant avec l'extérieur de l'église. Là, me disai-je en entrant, Sixte-Quint a longtemps vécu simple moine, consacrant son temps à l'étude et à la duplicité, jouant l'infirme et se préparant à étonner le conclave par sa terrible exclamation sortie d'une poitrine si forte: *Je suis pape*. Clément XIV y a rempli l'office de lecteur. Aux religieux conventuels de Saint-François, qui l'habitent, fut assigné autrefois, par Urbain IV, le tribunal de l'inquisition, qui obtint de la république des exécuteurs et des prisons particulières, où l'on était enfermé au moindre soupçon d'hérésie; un seul témoin suffisait pour faire condamner.

Aujourd'hui l'hérétique anglican y pénètre, non chargé de liens, mais déliant sa bourse pour le frère laï qui lui raconte toutes ces histoires. Il admire dans le premier cloître la chapelle de la famille des Pazzi, élevée sur le dessin de Brunellesco (Pl. 15), et ornée d'ouvrages en terre cuite vernissée de Lucca della Robia, et d'anges en pierre par Donatello. Dans le réfectoire du second cloître est une cène, œuvre de Giotto.

L'église de Saint-Laurent (Pl. 17), a été érigée en 1625 sur une ancienne fondation (l'oratoire Saint-Laurent), par Jean *dei Medici*, vieux marchand républicain, qui trouvait dans sa piété un moyen d'employer le superflu des richesses, que son industrie et la prospérité du commerce national lui avaient permis d'accumuler. L'architecte était son intime ami et son concitoyen Brunellesco. Ce Jean fut le père de ce célèbre Cosme qui reçut le nom de père de la patrie.

Les deux fils de Jean (Cosme et Laurent) ont formé deux branches distinctes de la maison de Médicis : celle de Cosme terminée aux deux papes Léon X et Clément VII, et celle de Laurent qui a fourni les ducs de Toscane. Le premier, qui prit le titre de *grand-duc* fut Cosme Ier., souvent confondu avec Cosme le père de la patrie.

L'église est simple, imposante et gothique; elle rappelle admirablement l'époque à laquelle on l'a élevée et son digne fondateur, dont le monument par Donatello est un modèle de grâce et de simplicité.

La sacristie, observe lady Morgan, a un autre caractère, et marque une autre période de la fortune de cette maison. Léon X en ordonna l'érection à Michel-Ange, et cet artiste la commença aux dépens de Clément VII. Ces deux papes la destinaient à devenir un monument sépulcral pour leur famille. Les tombeaux de Julien et de Laurent sont une œuvre vigoureuse éclose sous le puissant ciseau de Michel-Ange. On admire sur le premier ses deux figures colossales représentant le *jour* et la *nuit*. Une vigueur hardie, rude, se déploie dans chaque membre, dans chaque muscle de la statue du jour. Celle de la nuit ressemble à la tristesse qui sommeille.

Le quatrain qui lui fut adressé, et celui par lequel répondit le statuaire-poëte, se trouvent dans tous les livres sur l'Italie.

«La nuit que tu vois sommeiller dans cette délicieuse pose fut sculptée dans ce marbre par un ange, et bien que sommeillant elle a vie; éveille-la si tu ne me crois pas, elle te parlera.»

Réponse: «Il m'est doux de dormir, et plus d'être marbre, tant que durent le deuil et la honte; ne point voir, ne point sentir, m'est une grande félicité;



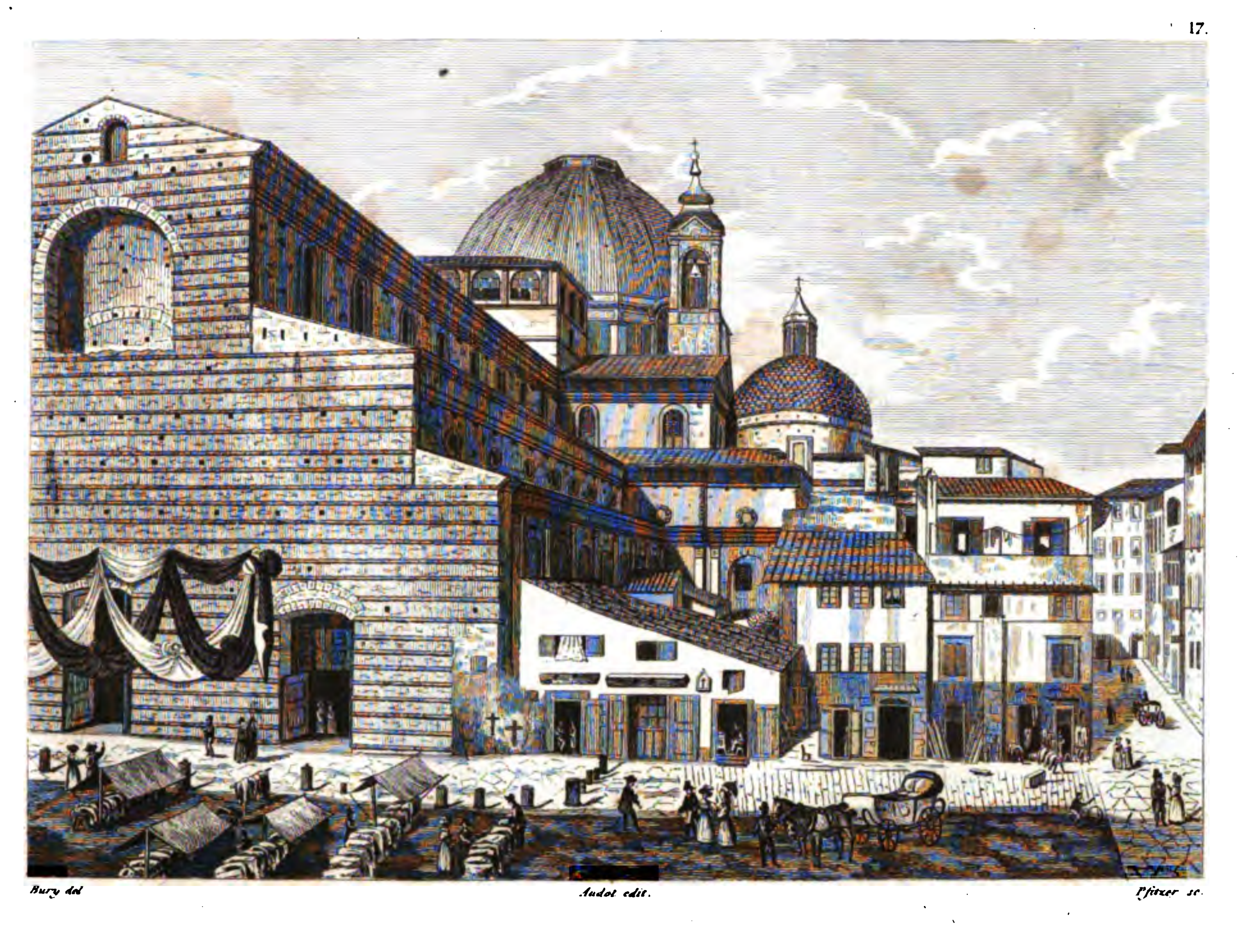
Audot edit	Duran sc.

Firenze. Corte del Palazzo Vecchio. | *Florence. Cour du vieux Palais*



Audot edit	Duran sc.

Firenze. Cappella Pazzi nel Chiostro di Sta Croce. | *Florence. Chapelle des Pazzi dans le Cloître de Sta Croce.*



Bury del. Audot edit. Pfitzer sc.

Firenze. San Lorenzo. | Florence. St Laurent.

ne m'éveille donc point; de grâce, parle bas. »

Entre ces deux figures s'élève la statue de Julien.

Le monument de Laurent porte deux figures, emblèmes de l'aurore et du crépuscule, superbes aussi, et que domine celle du prince. Cette dernière statue est si pleine de vie, que chaque visiteur est étonné, comme le fut Charles-Quint, *de ce qu'elle ne se lève point pour parler*.

La Vierge tenant son fils dans ses bras, vis-à-vis de l'autel, est encore une œuvre de ce prodigieux génie. Quel malheur que de tout cela les deux statues des princes soient les seules achevées! L'autel et les candelabres ont aussi été travaillés par Michel-Ange.

La *chapelle ducale* de St.-Laurent marque une troisième époque de l'histoire des Médicis, et contraste complétement avec la rude simplicité de l'église fondée par Jean, et avec l'admirable sacristie commandée par Léon. Le premier des grands-ducs de ce nom, le premier Médicis qui prit, et par le fait et par la forme, un pouvoir souverain sur son pays, Côme Ier., résolut d'élever pour lui et ses descendans une sépulture qui surpassât en magnificence toutes celles connues jusqu'alors. Vasari fournit le dessin qui fut exécuté sous le règne de Ferdinand Ier.

L'Italie n'a rien de plus somptueux que cette chapelle, qui cependant est loin d'être de bon goût. Elle est de forme octogone et d'un ordre composite. Des pilastres de jaspe s'élancent de leur base de marbre; leurs chapiteaux sont en bronze, et surmontés de corniches de beau granit d'Elbe et de jaune antique. Les écussons des armoiries sont en pierres précieuses. Les tombeaux sont en granit égyptien, en jaspe vert de Corse et en jaspe varié de Sicile, et ils supportent les lourdes effigies d'une grandeur passée, dont les couronnes reposent sur des coussins ornés de rubis et de topazes, et sculptés dans la Calcédoine orientale. On voit des fragmens de porphyre et de granit étonnés de se trouver mêlés à la poussière azurée du lapis lazuli et aux parcelles brillantes de la nacre.

N'avez-vous pas cru lire la description d'un palais de fée? Le grand-duc Ferdinand conçut un instant, dit-on, le projet d'y placer le saint-sépulcre, que l'émir Faccardin Ebneman, venu à Florence en 1613, et qui se disait descendu de Godefroy de Bouillon, lui promettait d'enlever de Jérusalem. Le tombeau de Dieu au milieu des tombeaux de sa famille, ce n'était pas précisément un mouvement d'humilité chrétienne.

Dix à douze années sont, à ce qu'on assure, encore nécessaires pour terminer cette chapelle. Les dépenses restant à faire sont évaluées à près de six millions.

Dans le cloître de l'église *San-Lorenzo*, élevé d'après le dessin de Brunellesco, on trouve la statue de l'historien Paul Jove, puis un escalier qui conduit à la bibliothéque Laurentienne, un de ces foyers illustres dans les annales des lettres, et qui passa longtemps pour le plus riche de l'Europe.

Nous ne saurions prendre, pour nous y introduire, un meilleur guide que M. Valery.

L'édifice, commencé par Michel-Ange, a été terminé par Vasari.

L'intérieur de la salle est d'une architecture régulière et sage. Les vitraux, coloriés et d'une extrême élégance, répandent un jour mystérieux

qui invite à l'étude. Suivant l'usage du temps, les manuscrits sont posés à plat sur des pupitres auxquels ils tiennent par une petite chaîne. Les bancs placés devant et entre les quatre-vingt-huit pupitres pour les travailleurs, qui n'y sont pas trop à leur aise, rappellent des mœurs littéraires d'un autre âge. La Laurentienne, qui n'eut long-temps que des manuscrits, en compte environ 9,000. Le catalogue des manuscrits grecs, latins et italiens de Bandini, travail de quarante-quatre années, est un vrai chef-d'œuvre de méthode, d'exactitude et de critique. Il en est de même des catalogues des manuscrits orientaux et hébreux.

Le *Virgile* du quatrième ou cinquième siècle est le plus ancien manuscrit de Virgile. Il n'y manquait que les premières pages; elles ont été miraculeusement retrouvées à la bibliothéque du Vatican.

Les *Pandectes*, prises, dit-on, au siége d'Amalfi par les Pisans, en 1135, sont les plus anciennes connues, et peuvent être regardées comme l'original de toutes nos Pandectes. Apportées à Florence en 1406, elles furent placées au Palais-Vieux; elles n'étaient montrées du temps de la république qu'avec de grandes considérations, en allumant des cierges et en se mettant à genoux. Aujourd'hui un volume ouvert est exposé sous verre, l'autre est serré; et la faveur d'en toucher les feuillets est accordée avec obligeance et discernement par messieurs les bibliothécaires.

Deux manuscrits de *Tacite* sont d'une date fort ancienne quoique contestée.

Une copie du *Decameron*, par un ami de Boccace, a acquis une valeur inappréciable depuis la perte de l'original.

Un *Plutarque* du neuvième ou dixième siècle est d'une conservation extraordinaire.

Un manuscrit de *Longus* est devenu célèbre par la tache d'encre de Paul-Louis Courrier, faite par *étourderie*, selon une déclaration de sa main jointe au manuscrit.

La copie des *Lettres familières de Cicéron*, de la main de Pétrarque, d'après l'ancien manuscrit qu'il avait le premier découvert dans la bibliothéque du chapitre de Vérone, ainsi que la copie des lettres à Atticus, prouvent le culte qu'il avait voué à l'orateur romain. Ces copies sont encore remarquables sous le rapport calligraphique et comme main-d'œuvre. La reliure n'est que du temps de Côme. La vieille couverture en bois de ce volume, si souvent pris et repris par Pétrarque, l'avait, par des chutes fréquentes, tellement blessé à la jambe, qu'on faillit la lui couper : le métier d'érudit était alors rude et presque meurtrier.

C'est à la Laurentienne que fut découverte, à la fin du dernier siècle, la lettre superbe du Dante écrite en latin à un religieux de ses parens, par laquelle il refuse, après quinze années, d'acheter, en faisant amende honorable, son retour dans son ingrate patrie. Cette lettre n'est point autographe, on ne connaît rien de l'écriture du Dante.

J'ai examiné le manuscrit des tragédies d'Alfieri. Peu d'auteurs ont autant travaillé leurs ouvrages.

Un des plus élégans et des plus authentiques portraits de *Laure* est celui d'un antique manuscrit du *Canzonière* qui, s'il n'a point été peint d'après l'original, a peut-être été fait d'après le portrait contemporain de Simon Memmi. Celui de Pétrarque, avec une couronne de laurier par des

sus son capuchon, est beaucoup moins gracieux.

Un doigt de Galilée est exposé dans un bocal au milieu de la salle Ce doigt avec lequel il avait montré les satellites de Jupiter, cette vénérable relique de la science, fut dérobé du tombeau de son martyr à l'église Sainte-Croix par l'antiquaire Gori.

Depuis le voyage de M. Valery, une salle nouvelle a dû recevoir une précieuse collection des premières éditions des classiques grecs et latins formée par M. d'Elci de Sienne.

Nous allons dire un adieu aux églises de Florence par une course à celle de St.-Marc, de l'architecture de Jean de Bologne, et remarquable par quelques excellens tableaux et statues.

C'est une épitaphe quelque peu fastueuse que celle qui orne le tombeau de Pic de la Mirandole. Il y est dit, dans un dystique latin : « Cy gît Pic de la Mirandole. Pour les détails, demandez depuis le Tage jusqu'au Gange et peut-être aux Antipodes. »

Mais il faut reconnaître que ce jeune prince, mort à trente-deux ans, fut un véritable phénomène. Sa science prodigieuse avait approfondi toutes les croyances égyptiennes, hébraïques, chaldéennes, grecques, latines, arabes, cabalistiques. On prétend qu'à dix-huit ans il savait vingt-deux langues. A vingt-quatre il soutenait des thèses *de omni re scibili* sur toute chose que l'on puisse savoir. A la tête de ces ouvrages se trouvent 1,400 conclusions générales sur lesquelles il était toujours prêt à disputer. Quelques élémens de géométrie et de sphère étaient dans cette étude immense, dans ce lourd fardeau dont cette vaste mémoire avait réussi à se charger, la seule chose qui eût de l'utilité, tout le reste ne sert qu'à faire voir l'esprit du temps. C'est le précis des ouvrages d'Albert, surnomme le Grand ; c'est un fatras des questions ineptes de l'école ; c'est un mauvais mélange de la théorie scolastique et de la philosophie péripatéticienne. On y voit qu'un ange est infini *secundum quid* dans tous les sens ; que les animaux et les plantes naissent d'une corruption animée par la vertu productive, etc.

Dans le couvent de cette église un dominicain vous racontera comment Jérome Savonarole, l'ancien prieur, ce sombre ennemi des Médicis, s'y enfermait toutes les fois que Laurent, dont la famille avait fondé cette retraite, y faisait une visite ou paraissait dans le jardin.

Une chapelle est construite dans l'enceinte même des petites chambres qui formaient autrefois ces cellules ; au dessus de la porte d'entrée on lit en latin : « *Le vénérable père Jérôme Savonarole, homme apostolique, a habité ces cellules.*

Il était né à Ferrare, d'une famille noble. Dans les troubles qui agitaient Florence il embrassa le parti qui était pour la France contre les Médicis. Il prédit que l'église serait renouvelée, et demandait un conseil pour cette réforme et pour la déposition du pape. Il s'adressait à cet effet à l'empereur Maximilien et à Ferdinand et Isabelle. Excommunié par Alexandre VI, il continua ses prédications. Alors le pape et les Médicis se servirent contre lui des mêmes armes qu'il employait. Un franciscain fut chargé de soulever un parti opposé dans la populace ; ce parti se porta à des actes violens, à une attaque du couvent de Savonarole ; les magistrats, favorables au parti Médicis, saisirent cette occasion de rétablir l'ordre, et Savonarole fut arrêté. Il passa du chevalet de la tor-

ture au bûcher, justifiant ce mot que Machiavel avait dit à son sujet : « Les prophètes qui n'ont point d'armée finissent toujours mal, je lui conseille d'en avoir une. »

Voulez-vous quelques lignes du secrétaire florentin, qui me paraissent fort curieuses pour la morale de l'époque?

« Si la fortune est tellement propice à un homme *vertueux*, qu'elle le prive de ses rivaux par une mort naturelle, il peut alors monter sans opposition au faîte de la gloire, puisqu'il peut faire éclater sans obstacle une *vertu* qui ne saurait plus offenser personne. Mais, quand il n'a pas ce bonheur, il faut qu'il cherche à se défaire de ses rivaux par tous les moyens; et, avant de rien entreprendre, il doit n'en épargner aucun pour surmonter cette difficulté. Quiconque lira la Bible dans le sens propre, verra que Moïse fut contraint, pour affermir ses lois et ses institutions, de massacrer une foule d'individus qui, par envie seulement, s'opposaient à ses desseins. Le frère Jérôme Savonarole était convaincu de cette nécessité. Cependant il ne put parvenir à la surmonter, parce qu'il n'avait point l'autorité nécessaire, et qu'il ne fut point compris par ceux qui le suivaient et qui en auraient eu le pouvoir. »

Ne vous semble-t-il pas que ce passage, rapproché de la lettre que j'ai citée plus haut explique en entier Machiavel? C'est un amant passionné de l'étude et de la vérité, sans nul besoin personnel, sans nulle cupidité. Il veut le bien, la *vertu*, quels que soient, il est vrai, les moyens par lesquels on y peut arriver; mais enfin c'est la vertu qu'il veut. Il y a loin de là aux calomnies atroces qui l'ont poursuivi pendant sa vie et plus encore après sa mort.

Dans une de ses lettres, Machiavel donne des détails curieux sur les prédications de Savonarole.

« Il commença son discours par des prédictions effrayantes et des raisonnemens tout puissans sur quiconque ne les approfondit pas, avançant que ceux qui avaient embrassé son parti étaient les meilleurs citoyens, et qu'il n'avait pour adversaires que les plus vils scélérats..... Il fit des fidèles deux troupes, dont l'une, composée de ses partisans, combattait sous les ordres de Dieu, et l'autre, commandée par le diable, offrait la réunion de tous ses adversaires...... Il dit que par les persécutions les bons croissaient en esprit, parce que l'homme s'unit davantage à Dieu lorsque l'adversité l'environne, et qu'il puise de nouvelles forces en s'approchant davantage de son moteur; c'est ainsi que l'eau chaude, lorsqu'on la met près du feu, devient bouillante parce qu'elle se rapproche de l'agent qui excite la chaleur...... Se servant du passage de l'exode où Moïse tue un Égyptien; l'Égyptien, dit-il, ce sont les méchans, et Moïse le prédicateur qui les tue. *O Égyptien!* s'écria-t-il, *je veux te donner un coup de poignard*. Et il commença alors à déchirer les livres et les prêtres, et à les traiter de manière que les chiens n'en voudraient pas manger. »

La parole du réformateur avait tellement de puissance, et il avait un tel ascendant sur ses concitoyens, qu'il fit une année renoncer au carnaval. (Concevez-vous des Italiens qui renoncent au carnaval!) A la suite de ses prédications sur le retour aux mœurs austères de la primitive église, c'était à qui de ses sectateurs s'empresserait de livrer aux flammes, sur la place du vieux palais, livres, ta-

bleaux, instrumens de musique, cartes et dés.

Un jeune homme du plus beau talent, *Baccio*, surnommé *della Porta*, parce qu'il avait son atelier près de l'une des portes de la ville, à la suite d'un de ces sermons, eut horreur des séductions de la peinture, et jeta dans un de ces bûchers ce que son atelier renfermait de tableaux voluptueux. Il prit dès lors l'habit de Saint-Dominique, et fut depuis connu dans les arts sous le nom de fra *Bartoloméo*, ou plus simplement le *frate*, le frère.

Michel-Ange lisait avec plaisir les ouvrages de Savonarole. Commines, juge si profond, et qui l'avait visité dans son couvent réformé de Saint-Marc, le répute *bon homme*. Un poëte platonicien, Jérôme Benivieni, était son disciple ardent, aussi bien que Pic de la Mirandole, qui se proposait de parcourir le monde, seul, pieds nus et prêchant l'Evangile. Deux autres disciples, dont les noms ont péri, trouvèrent en leur sein assez de ferveur pour partager la torture et le bûcher de leur maître. Plus d'adresse et moins de fougue, et le mouvement était imprimé sérieusement à une révolution religieuse; la politique, et surtout l'intérêt des Médicis, l'arrêta court. La foi ardente de Savonarole trouva un obstacle plus terrible dans l'indifférence en matière de religion de la part des hommes d'état que dans le clergé puissant qu'il attaquait, comme le prouve cette anecdote :

Il défiait un jour, en plein sénat, un moine qui lui était opposé, de passer avec lui par les flammes, pour éprouver par le jugement de Dieu de quel côté était la raison. L'un des sénateurs opina qu'il valait mieux faire cette épreuve dans un cuvier plein d'eau, qu'elle serait moins périlleuse, et le miracle non moins éclatant en faveur de celui qui en sortirait sans être mouillé. Cependant l'épreuve du feu faillit avoir lieu, entre un disciple de Savonarole et un cordelier qui s'engagea à prouver par cette épreuve que le prédicateur était un scélérat. Le peuple, avide d'un tel spectacle, en pressait l'exécution; les magistrats furent contraints de s'y prêter. Les champions comparurent devant une foule innombrable; mais quand ils virent tous deux de sang-froid le bûcher en flammes, ils tremblèrent l'un et l'autre, et leur peur commune leur suggéra une commune évasion. Le disciple ne voulut entrer dans le feu que l'hostie à la main, ce à quoi le chevalier déclara ne pouvoir jamais consentir, et l'affreuse comédie préparée en face de la *Loggia*, devant le Palais-Vieux, se termina aux approches de la nuit par une pluie violente qui éteignit le bûcher et dispersa l'assemblée.

Je me rappelle que le cœur tout ému de l'histoire tragique du réformateur, je sortais de Saint-Marc, quand, au détour de la place je me trouvai en face de plusieurs pénitens en robe noire, qui, le visage caché sous le capuchon, portaient un brancard sur lequel gisait un pauvre diable blessé.

Qu'est cela? demandai-je à un homme qui regardait du seuil de sa boutique. Des frères de la Miséricorde, répondit-il. Tout à l'heure a sonné la cloche du Dôme et ils sont accourus. Il s'agissait de transporter à l'hôpital des maçons qui sont tombés avec un échafaud.

J'appris aussi que la confrérie de la Miséricorde fut fondée vers le milieu du XIIIe. siècle. Son institution, commune à toutes les villes de la Toscane, vint après les pestes qui ravagèrent Floren-

ce. Les membres qui la composent (et des personnes de la plus haute classe en font partie) se vouent, chacun son tour, au soulagement des blessés et au service des hôpitaux ; c'est une garde nationale de bienfaisance. La cloche du Dôme vient-elle à sonner, tout à coup vous voyez s'échapper discrètement du salon quelqu'un de ceux qui causaient avec vous. Au rappel de la charité, il a couru revêtir son uniforme religieux, qui dissimule l'inégalité des rangs, et auquel un chapelet est suspendu. Le point de réunion, le *corps-de-garde*, est la chapelle de la confrérie, située au centre de la ville, près de la place du Dôme.

Je me souvins alors que le catholicisme n'avait pas toujours été détourné de son but par les mauvaises passions de l'humanité, et avait fait mieux que de dresser des bûchers ; que le moyen-âge lui avait dû plus d'une institution admirable de dévouement et de charité, que la religion seule avait encore imaginées, et pour l'observance desquelles elle seule jusqu'ici avait pu parler assez haut dans le cœur de l'homme.

Je suivis le brancard jusqu'à l'hôpital Sainte-Marie-Nouvelle, le plus ancien des grands hôpitaux de l'Italie et l'un des plus beaux de l'Europe. Il fut créé par Folco Portinari, généreux citoyen de Florence, et le père de cette Béatrice, que le Dante a chantée après l'avoir honorée d'un amour grave et pur comme celui que l'on porte à la sagesse et à la vertu. Il est impossible de voir un établissement mieux tenu.

Il en est de même du petit hôpital du monastère de Saint-Jean-de-Dieu, auquel le philanthrope Howard a consacré un éloge. Il comprend l'ancien palais Vespucci, habitation de l'heureux Florentin qui donna son nom au Nouveau-Monde. On lit en latin, sur la porte, une inscription dont le sens est : *A Americo Vespucci, patricien de Florence, qui par l'Amérique découverte a illustré son nom et celui de la patrie, et ajouté des contrées à la terre, dans ce palais Vespucci jadis habité par un si noble possesseur, les pères de Saint-Jean-de-Dieu reconnaissants, l'an* 1719.

Sagace et persévérant Christophe Colomb, ce n'était pas assez de t'enlever la consolation de donner ton nom à une découverte qui fut pour toi la source de tant de maux ; il fallait te voir contester jusqu'à l'honneur de l'avoir faite !

Laurent le Magnifique s'entendait à protéger les arts. Il avait rassemblé en assez grand nombre des statues, des bas-reliefs et des tableaux des meilleurs maîtres. Lorsque Pierre son fils fut chassé de sa patrie en 1494, la collection fut vendue à l'enchère et dispersée. L'un des premiers soins de la famille, en revenant au pouvoir, fut de racheter tous ceux de ces objets que l'on put retrouver. Côme Ier., dans le but de réunir dans un même local les différentes *branches* de l'administration, avait fait construire le bâtiment actuel des *Uffizii* des Offices. Aujourd'hui les fonctionnaires sont relégués dans une partie du rez-de-chaussée et du premier étage ; le deuxième est consacré à un musée, ou, comme dit l'itinéraire florentin, à un *grand emporium* ou grand marché des arts.

L'édifice forme trois côtés d'un parallélogramme, est d'ordre dorique, et bâti d'après les dessins de Vasari. Ses arcades ou *portici* sont occupées par de petites marchandes, comme nos galeries du Palais-de-Justice ; mais les

objets exposés en vente sont plus élégans. On peut dire que les boutiques sont exclusivement remplies de marchandises françaises et anglaises.

La première suite de pièces du bâtiment renferme la trésorerie, les archives et la fameuse bibliothéque *Magliabecchi*, du nom de son fondateur, mais immensément enrichie depuis lui par les bibliothéques des couvens supprimés et par les précieux et rares manuscrits de la famille Strozzi. Là se voit le premier *Homère* que Florence, la première, eut la gloire d'imprimer en 1488. L'exemplaire est sur beau vélin, offert et dédié à Pierre de Médicis, orné des armes de sa famille, exécutées dans un superbe cadre et de riches miniatures. Vingt feuillets manquent et sont remplacés par des feuillets manuscrits imitant assez bien l'ancienne impression. Cette bibliothéque possède encore le premier livre imprimé à Venise en 1469. Ce sont les lettres familières de Cicéron.

On souhaiterait plus de magnificence dans l'entrée de l'escalier de la galerie, qu'il faut chercher de porte en porte sous les arcades; mais on doit songer que ce musée a toujours été propriété particulière des souverains, et que l'architecte n'a pas eu mission de s'occuper de l'entrée du public. Quant aux grands ducs, ils entraient d'abord par la communication qui existe avec le vieux palais; et depuis qu'ils habitent le palais Pitti, de l'autre côté de l'Arno, un corridor a été construit qui, longeant des habitations particulières et traversant l'Arno sur le vieux pont, va correspondre à leur demeure.

Cependant l'escalier de marbre qui conduit à l'attique renfermant la galerie est beau.

« Le vestibule est comme partagé

en deux: on a placé dans ce que j'appellerai l'entrée (dit le *Guide de Florence* avec une coquetterie charmante), les bustes de tous les princes qui ont fondé ou enrichi la galerie: c'est un trait d'esprit et de justice à la fois; ils semblent réunis pour faire tous ensemble aux étrangers les honneurs de leurs palais et des restes de leur puissance. »

Après donc mon salut à ces honorables hôtes, et un autre salut, dans le second vestibule, à quelques empereurs romains, qui sont là en compagnie de très-beaux chiens-loup, d'un sanglier d'une vérité admirable, et d'un cheval superbe (ce que le *Guide de Florence* trouve peut-être aussi un trait d'esprit et de justice de la part de M. le directeur du musée), j'arrive dans la galerie.

Trois corridors: deux de 430 pieds, et celui qui les unit de 97 pieds de long forment le corps principal de ce temple des arts: la largeur n'est que de 11 pieds et la hauteur de 20. Vous voyez d'après ces proportions que le nom *corridor*, qui est le mot officiel, est bien justifié.

Les cabinets latéraux, pour les diverses écoles anciennes et modernes, sont des chapelles votives dédiées chacune à quelque déité particulière. Les fenêtres sont d'un seul côté des corridors, et les plafonds sont richement peints. De chaque côté on voit des bustes, des statues, des sarcophages; au-dessus de ces antiques les tableaux des maîtres des écoles italienne et toscane sont distribués en séries chronologiques: on commence par les tableaux anciens. Ce sont pour ainsi dire les pièces justificatives de l'histoire de la peinture de Vasari, et c'est pourquoi il avait supplié Côme Ier. de ne pas les disperser.

« Dans les corniches des trois corridors, d'un côté comme de l'autre, commençant à l'entrée de la galerie, on voit représentée (je copie mon Guide de Florence) une série de cinq cent trente-trois portraits, très-intéressante pour l'histoire, et fort curieuse à connaître. Cette série en question contient des souverains de plusieurs pays, des pontifes et cardinaux, des plus fameux capitaines et d'hommes illustres dans les sciences, les lettres et les beaux-arts. Nombre de portraits ont du mérite par la manière dont ils sont peints, quoique la partie de la peinture ne soit pas ce qui rend importante cette nombreuse collection de portraits. »

Ce n'est pas moi qui infirmerai le jugement. Toutefois j'ai éprouvé un grand plaisir à voir à la fois rassemblés sous mon regard Saladin et Louis XIV, Catherine de Médicis et Roxelane, qui n'a pas du tout un nez retroussé : demandez après cela de la vérité aux traditions populaires en fait d'histoire.

Je n'abuserai pas de vos momens en vous promenant de statue en statue, de tableau en tableau. Je ne vous demande que la permission de vous introduire dans la fameuse *Tribune*, le *saint des saints* de la galerie.

Venez y contempler la merveille de laquelle Thompson a dit : *La statue mollement penchée qui charme l'univers*.

A son sujet lady Morgan fait une réflexion très-piquante : il est difficile pour les petites femmes, dit-elle, de passer devant elle sans jeter un grain d'encens, ou sans adresser une prière à cette déesse mignonne, que sa taille de quatre pieds onze pouces leur fait regarder comme une *madonna del conforto*, une madone de reconfort.

Il appartient, ajoute-t-elle avec non moins d'esprit, à ce siècle d'anti-beau-idéalisme de voir la Vénus tomber, comme l'assiette d'émeraude de Gênes, dans les mains impitoyables de la science; de voir juger si sévèrement cette belle tête qui en a tourné tant d'autres, et soutenir enfin que la déesse de l'amour, avec une tête semblable, ne pourrait être qu'une idiote (Gall et Spurzheim ont en effet proféré ce blasphème). Mais, Vénus après tout n'était pas destinée à jouer le rôle de bel esprit; et les disciples de la cranologie peuvent se consoler de la mauvaise conformation du front, en admirant ce *pied* au sujet duquel Denon, dont la foi n'a jamais chancelé, a dit que *trouvé seul*, *il eût été à lui seul un monument*.

Pauvre Vénus! avant le mépris des phrénologues, il t'avait fallu subir le scepticisme des artistes. Cochin et Lessing se sont déclarés tous deux contre l'antiquité de la tête; le bras droit est donné à un sculpteur moderne, le gauche à un autre; on a déclaré que les pieds avaient subi plusieurs fractures. Cependant il est consolant d'apprendre que *tout le reste est évidemment antique*, *à l'exception de quelques petits morceaux dans le torse et ailleurs*.

Rentrons vite dans le ton admiratif, et répétons avec Denon : « Descendue du ciel, l'air seul a pressé ses fluides contours : pour la première fois son pied vient de toucher la terre et de fléchir sous le poids du plus souple et du plus élastique de tous les corps. »

« La Vénus de Médicis, a dit l'*abbé* Winkelmann, ressemble à une rose
» qui s'épanouit doucement au lever
» du soleil. Elle semble quitter cet âge
» qui est rude et âpre, comme les fruits

» avant leur maturité; c'est ce qu'in-» dique son sein qui a déjà plus d'é-» tendue et de plénitude que celui » d'une jeune fille. » Monsieur Winkelmann, voilà qui est bien coquet même pour un abbé.

We gaze and turn away, and know not where,
Dazzled and drunk with beauty.

On contemple, et l'on se retire étourdi, ébloui et enivré de beauté.

Et cependant je ne puis résister à l'envie de poser à côté de tout cet encens l'opinion de M. Simond, que je partage. Au sujet de la Vénus, je remarquerai seulement que depuis Praxitèle jusqu'à Canova, les artistes, par imitation de l'antique, se sont accordés à lui donner le sentiment de son sexe pour toute expression. Apollon est tout nu comme elle, mais il n'en sait rien ou il n'y pense pas. Elle est femme, soit; mais elle est déesse, c'est-à-dire un être idéal à qui l'on suppose d'autres sentimens que ceux d'une femme ordinaire. De deux choses l'une, ou la déesse a le sentiment de nudité, ou bien elle ne l'a pas. Si sa modestie en souffre, qu'elle mette un jupon. Il est absurde à elle de se promener ainsi nue sous les yeux de tout l'Olympe, dans un état de souffrance qu'il lui serait si facile de s'épargner. Milton avait d'autres idées d'une immortelle.

. . . . No veil
She needed, virtue proof, no thought infirm
Altered her cheek. . . . .

Un voile ne lui était point nécessaire : vertu inaltérable, aucune pensée faible ne faisait monter la rougeur sur ses joues. (*Paradis perdu.*)

Dans l'attitude de la Vénus il n'y a que de la pudeur de théâtre; c'est ainsi que ce sentiment serait joué à l'Opéra. Canova, dans sa trop belle Vénus du palais Pitti, renchérit encore sur l'expression de l'antique; aussi trouve-t-elle encore plus d'amateurs d'un certain genre.

A côté de cette œuvre admirable du statuaire Cléomène, fils d'Apollodore d'Athènes, ainsi qu'il est gravé dans la base (1), figurent quatre autres chefs-d'œuvre antiques : le *Petit Apollon* peut être le plus parfait modèle de l'idéal gracieux; on a dit à ce sujet que si les *statues pouvaient se marier, la Vénus ne pourrait trouver un parti plus sortable que lui*. Le *Rotateur*, statue d'homme accroupi aiguisant un couteau : nous en possédons une copie en bronze à la porte du palais des Tuileries (messieurs les antiquaires en ont fait d'abord l'esclave qui découvrit la conspiration des fils de Tarquin, ou celle de Catilina; aujourd'hui ils en font le Scythe, qui, sur l'ordre d'Apollon, se prépare à écorcher Marsyas); le groupe des *Lutteurs*, où, à côté de la vigueur et de l'expression, se trouve au plus haut point la science des détails anatomiques; le *Faune*, chef-d'œuvre de vivacité et d'enjouement sauvage, dont la tête et les bras ont été restaurés par Michel-Ange.

En Tableaux, la Tribune possède six Raphaël. On s'est attaché à rapprocher ses trois manières, ce qui permet au

(1) Suivant plusieurs critiques, cette inscription n'est qu'une fraude, la partie du socle où elle se trouve étant visiblement une pièce rapportée. D'ailleurs les caractères qu'on a cherché à imiter du grec antique ne le sont pas assez exactement pour qu'on n'y reconnaisse pas des fautes. Ce doute sur le véritable nom de l'auteur laisse un champ libre aux conjectures. Les uns pensent que cette Vénus est celle de Phidias, que Pline admirait à Rome dans le portique d'Octavie; d'autres y reconnaissent la Vénus de Gnide, œuvre de Praxitèle et décrite par Lucien; enfin, il en est qui prétendent qu'elle nous offre la Vénus de Scopas, et que le dauphin et les petits amours caractérisent la manière de ce maître.

visiteur de comprendre en un instant tout le progrès que fit en si peu de temps l'immortel artiste. Regardez d'abord le portrait d'une *dame florentine*, Magdeleine Doni, demi-figure, assise, avec des bagues aux doigts et une croix attachée au cou avec un ruban. Deux *Saintes Familles*, peintes sur bois, vous rappelleront l'école du *Pérugino* et les élans du disciple déjà placé si fort au-dessus de son maître. Dans le *saint Jean au désert*, si inspiré, vous reconnaîtrez sa troisième manière. La *Fornarine* et le portrait de *Jules* II sont de son style le plus sublime.

Un tableau rond représentant une *Sainte Famille* est de Michel-Ange, et l'on sait de quelle rareté sont ses tableaux de chevalet; on y trouve le génie fier de son auteur, mais peu de grâce. On raconte, au sujet de cet ouvrage fait pour Agnolo Doni, gentilhomme florentin, que le tableau terminé, le peintre en demanda soixante-dix écus. L'acheteur se récria, sur quoi Michel-Ange en demanda cent quarante, que le pauvre Doni, tout honteux, s'empressa de payer dans la crainte de voir encore augmenter le prix.

Des deux *Vénus* du Titien, c'est à tort que l'une est regardée comme le portrait de sa femme. Algarotti prétend que l'autre est la rivale de la Vénus statue. On lit dans les mémoires de Byron : « J'entendis un hardi Breton dire devant ce tableau, à la femme à laquelle il donnait le bras : *Eh bien, voilà qui est réellement très-beau, en vérité.* Observation qui, comme celle de l'hôte dans Joseph Andrews sur la certitude de la mort, était prodigieusement juste. »

Viennent après un *Charles-Quint après son abdication*, de Vandyck, *Hérodiade recevant la tête de saint Jean*, par Léonard de Vinci; quatre Corréges, un exquis Paul Véronèze, un des plus beaux André del Sarto, etc.

Il vous faudra avoir, comme moi, épuisé par de longues et fréquentes visites votre admiration, pour que votre œil distrait, en retombant sur le pavé de marbre de la tribune, s'aperçoive que, malgré son grand prix, il n'est pas d'un goût digne de la place qu'il occupe. J'en dirai autant des ornemens en nacre de perle dont on a revêtu le dôme; car j'ai oublié de vous dire que la Tribune est une salle de forme octogone et de vingt-et-un pieds de diamètre, qui s'élève en forme de coupole, et où la lumière est on ne peut mieux ménagée.

Avant d'entrer dans les autres cabinets particuliers, remarquons une réunion de bustes antiques d'empereurs romains et de leur famille, réunion la plus complète qui existe. Tous sont originaux, les artistes les étudient avec fruit; ils y apprennent à juger les progrès, la décadence et les divers styles de la sculpture aux différentes époques de l'histoire romaine.

Au milieu des statues antiques on voit le Bacchus de Michel-Ange, et il ne dépare point cette collection. Il fut jadis acheté comme tel par un connaisseur. L'artiste l'avait enterré par plaisanterie, et son triomphe le décela. Ce Bacchus est exalté et non pas enivré par le jus de la grappe, qu'il semble avoir pressée dans la coupe qu'il tient de sa main droite. Son front est couronné de lierre et de vigne; un malin petit satyre, caché sous la peau de chèvre qui sert de draperie au dieu, s'efforce de recueillir les gouttes qui s'échappent de sa main.

Les deux cabinets consacrés à l'école toscane sont très-riches. J'ai gardé le souvenir de la fameuse tête de

Méduse, de Léonard de Vinci. Le vieux messire Pierre, son père, raconte-t-on, honnête notaire de Florence qui, était très-fier du talent de son fils, le pria de peindre un bouclier pour un paysan qui demeurait près de sa campagne. Quand Léonard présenta cet ouvrage, le bon homme recula d'horreur. Ce bouclier était la tête de Méduse, de laquelle Galéas Sforze, duc de Milan, donna depuis trois cents ducats. Les reptiles dont cette belle tête est coiffée doivent leur effrayante vérité à l'étude approfondie que le jeune peintre avait faite sur des sujets vivans. Quand le bouclier fut achevé, on trouva son cabinet rempli des habitans les plus nuisibles des marais et des taillis. Je recommande aussi à votre curiosité un portrait de cette célèbre Bianca Capello, dont la vie fut un roman, et dont la mort fournirait une tragédie. M. Valery remarque que ce portrait, haut en couleur, s'accorde assez avec les habitudes bachiques de cette dame remarquées par Montaigne.

L'école vénitienne offre plusieurs chefs-d'œuvre de ses premiers maîtres : Giorgione, Véronèse, Titien, Caravage, Tintoret, etc., etc.

Les tableaux de l'école française sont des plus faibles de leurs auteurs. On y distingue un Poussin; et comme objets curieux, les portraits de madame de Sévigné, de J.-B. Rousseau, d'Alfieri et de la comtesse d'Albany.

L'école flamande offre beaucoup de noms célèbres, mais pas de nom capital. J'y ai rencontré avec plaisir le portrait du réformateur Zwingle et celui de Thomas Morus.

L'école hollandaise est fort riche.

Une collection singulièrement heureuse est celle des portraits de peintres célèbres de tous les pays, chaque portrait exécuté par l'original même. Vous y remarquerez avec intérêt le portrait de Canova; ce grand statuaire peignait quelquefois pour son amusement : la date de cette œuvre est de 1792.

Voulez-vous (comme le fit Canova dans l'intérêt bien entendu de sa gloire) retourner de la peinture à la sculpture, faites-vous conduire dans la *salle de Niobé*. Vous y verrez la scène tragique de la malheureuse famille qui expira sous la flèche de Diane, parce que Niobé avait eu l'orgueil de se comparer à la déesse. Homère donne douze enfans à Niobé. Le groupe conservé en présente quatorze, ce qui, joint à la mère et au pédagogue, forme un ensemble de seize statues. Il faut remarquer que l'une d'elles, la seconde à gauche en entrant, est évidemment une Psyché, et qu'on a beaucoup de doutes sur une autre encore. Toutes ne sont pas du même auteur ni d'un égal mérite, mais quelques-unes sont sublimes.

A Rome, où ces statues, au sortir de la fouille, vinrent orner la villa Médicis, elles étaient disposées sur les différens plans d'un rocher factice, de manière à figurer la scène. Ici elles sont rangées méthodiquement autour d'une salle, ornée trop magnifiquement peut-être de stuc, de peintures et de dorures. En plaçant ces chefs-d'œuvre, on a plutôt songé à la place convenable aux études qu'aux effets pittoresques, et l'on a eu raison.

Quand vous aurez admiré dans le *cabinet* de l'hermaphrodite la délicieuse statue qui lui donne son nom, tournez votre regard sur ce buste colossal d'Alexandre, autre merveille de l'art antique. J'ai conçu sur-le-champ que le porteur d'une telle figure ait trouvé à se faire passer pour le fils d'un dieu.

Quittez le tyran sublime pour aller dans la salle des *inscriptions* saluer un mortel moins beau, mais qui châtiait les tyrans, Brutus. Cette tête à peine ébauchée et déjà pleine de vie, et d'un si grand caractère, a commencé à s'animer sous le ciseau de Michel-Ange. Pourquoi ne l'a-t-il pas achevée? probablement par un de ses caprices accoutumés, quoique le distique suivant qu'on lit au bas donne un autre motif :

Dùm Bruti effigiem sculptor de marmore ducit
In mentem sceleris venit et abstinuit.

L'artiste tirait du bloc l'effigie de Brutus, le forfait lui revint en pensée, il s'abstint.

A ce lieu commun un Anglais, et il était lord, Sandwich, a vigoureusement riposté :

Brutum effecisset sculptor, sed mente recursat
Tanta viri virtus; sistit et abstinuit.

L'artiste allait achever Brutus; tout ce qu'avait été le héros lui revint en pensée, il s'arrêta et s'abstint.

Au-dessus du Brutus se voit une tête de faune, dont l'histoire bien connue a été rajeunie d'une manière charmante par lady Morgan.

« Dans l'année 1490, de précieux antiques étaient rassemblés dans les cours et les jardins de la Casa Medici; c'était une sorte d'atelier public où les artistes florentins avaient permission de venir étudier et travailler. Un jeune homme, il comptait seize ans, et avait contracté un engagement de trois ans, moyennant vingt-quatre florins, pour travailler dans la boutique du peintre Ghirlandaïo, vint comme les autres contempler ces prodiges de l'antiquité. Dès ce moment adieu la boutique et les florins du patron. Un des sculpteurs, frappé de l'assiduité de ce jeune homme qui paraissait intelligent, lui fournit des matériaux pour s'essayer. Il commença à copier la tête mutilée d'un faune, réparant ce qui manquait au modèle, et produisit un chef-d'œuvre. Il était encore occupé à la terminer lorsqu'un promeneur s'arrêta à considérer le travail de l'artiste, et fut étonné de la perfection du premier, d'après la jeunesse du second. Il s'empressa de demander le jeune garçon à son père, et lui donna une place à sa table et un appartement dans sa maison. Le promeneur était Laurent le Magnifique, le jeune homme était Michel-Ange, et la tête du faune est un des trésors du musée de Florence. »

Ajoutez que la bouche du faune copié, quoique vieux, avait une mâchoire bien garnie (le modèle était mutilé dans cette partie, et il avait fallu imaginer la bouche). Laurent fit en riant la remarque qu'aux vieillards il manque toujours quelque dent. La prodigieuse intelligence du jeune artiste eut bientôt fait son profit de cette critique; ce fut l'affaire de quelques coups de ciseau.

Le classement des inscriptions dans cette salle est ingénieux. La première classe est destinée aux dieux et à leurs ministres; la deuxième aux Césars; la troisième et la quatrième aux consuls et aux magistrats de Rome; la cinquième aux spectacles; la sixième aux guerriers; la septième aux dénominations par lesquelles les anciens Romains désignaient leurs morts; la huitième aux mariages; la neuvième aux affranchis; la dixième aux tombeaux des chrétiens; la onzième aux épigraphes ou noms des trépassés; la douzième aux mélanges; après cette classe on voit deux classes d'inscriptions sans numéro : une grecque et l'autre latine de différens argumens.

Dans la salle des bronzes antiques et

du moyen-âge, j'ai rencontré, comme je m'y attendais, fort bonne compagnie de dieux et de déesses; de quoi assortir plusieurs douzaines d'Olympes au grand complet avec des mobiliers complets à l'antique. Cette collection passe pour la plus belle après celle de Naples.

Derrière le vitrage d'une armoire dort une aigle romaine, l'aigle qui servit de ralliement à la vingt-quatrième légion.

Là se rencontre aussi un manuscrit en cire, presque effacé, mentionnant la dépense journalière que Philippe le Bel, roi de France, fit dans un voyage exécuté dans son royaume en 1301.

La même armoire renferme plusieurs sceaux à cacheter avec les lettres en relief. Il est extraordinaire qu'étant arrivé si près de la découverte de l'imprimerie, on en soit resté là pendant tant de siècles (1).

Dans les dix gravures en argent, qu'on connaît sous le nom de *Nielli*, et dont la meilleure, le *couronnement de la Vierge*, est l'ouvrage de *Maso Finiguerra*, vous reconnaîtrez avec intérêt l'origine de la gravure en creux sur métal, imaginée en 1452. Dans la salle des bronzes modernes on remarque surtout le Mercure si gracieux, si léger, de Jean de Bologne, et un buste de Côme Ier., ouvrage de Cellini. On ne saurait rien voir de plus animé et d'une exécution plus parfaite.

Il est naturel en pleine Étrurie de rencontrer le *musée étrusque* le plus complet de l'Europe. Néanmoins ce n'est que vers le milieu du dernier siècle que l'on s'est occupé sérieusement de l'étude de ces monumens nationaux, et c'est alors que des disputes très-vives, sur l'alphabet étrusque, ont agité les diverses académies italiennes et étrangères. Les systèmes n'ont pas manqué sur l'origine de ces ouvrages d'art. Partie de cette collection est placée dans une petite loge posée sur la fameuse *loge* que nous avons décrite sur la place du Grand-Duc.

Pour fournir de l'occupation aux érudits, à qui le musée étrusque n'offrirait pas une pâture assez indéchiffrable, on y a accolé depuis 1826 une collection assez belle de monumens égyptiens. Elle a été recueillie par M. Nizzoli, chancelier autrichien à Alexandrie.

Les médailles, au nombre d'environ quinze mille, occupent un cabinet séparé; les antiquaires s'accordent pour vanter leur excellente classification. La collection de camées, tant anciens que modernes, est la plus riche que l'on connaisse, et s'élève à plus de quatre mille pièces.

« Le cabinet de pierres précieuses, vrai boudoir d'un Crésus ou d'une reine de Sceba, comme dit lady Morgan, est une chose unique dans son genre, et particulière au siècle, au pays, à la famille dont il renferme l'histoire. Cette chambre, ou plutôt ce vaste ÉCRIN, est digne par sa beauté et sa magnificence des splendides dépôts qui y sont contenus. Quatre colonnes d'un pur albâtre oriental, et quatre du plus précieux vert antique, supportent le plafond resplendissant; six armoires d'un travail exquis renferment les brillans produits des mines de l'Inde, sculptés dans toutes les formes possibles. Pour ces ouvrages, Cellini était forcé d'abandonner son Persée, Bandinello son Hercule, et Valerio Vicenzio dépensait des facultés qui auraient produit peut-être un Laocoon ou une Niobé.

(1) On trouve peu de sceaux de ce genre dans les cabinets. M. Audot en possède un en bronze provenant de Pompeï.

» Ce cabinet est un monument d'une époque malheureuse de l'histoire des arts. Il marque cet instant où le goût public décline avec l'esprit public, où le caprice de seigneurs puissans, secondé par une richesse démesurée, donne au talent une direction fantasque, et l'éloignant de plus nobles desseins, substitue la protection privée à l'encouragement national.

» Les six armoires sont ornées de huit colonnes d'agathe et de huit en cristal, dont les bases et les chapiteaux sont parsemés de topazes et de turquoises. Elles contiennent des vases de rubis, des urnes faites d'une *seule et parfaite chrysolithe*, des coupes d'émeraude et des jattes d'onyx, des empereurs romains et des dames romaines, dont le front d'améthyste répand le véritable *lumen purpureum* de l'amour et de la beauté. Mais les objets les plus curieux sont saint Pierre et saint Paul en jaspe, un chevalier combattant couvert d'une cotte de maille en diamans, un chien de perles avec une queue d'or et des pates de rubis, le duc Côme II en or émaillé, priant devant un autel de pierres précieuses, et une châsse de cristal représentant la Passion. »

J'allais oublier de mentionner, dans une salle consacrée aux tableaux de maîtres italiens, d'admirables tables en pierres fines et gemmes de manufacture de Florence, qu'on appelle *opera di commesso*, ouvrage en marqueterie.

Celle octogone, placée au milieu, a demandé pendant vingt-cinq ans le travail de vingt-deux ouvriers. C'est le plus riche de tous les ouvrages de ce genre. Il y a des topazes, des onyx, des agathes, des lapislazuli, etc. On prétend qu'elle a coûté 40,000 sequins, plus de 400,000 francs.

Roland de la Platière parle ainsi de cette industrie aujourd'hui tombée, mais qui était encore de mode lors de son voyage :

« Une industrie particulière à Florence est le travail et l'incrustation des pierres dures en fait de tables, tableaux, etc. Tout se polit à l'émeri et se scie avec la même matière à l'aide d'un archet très-délié. On emploie pour ces pièces de rapport ou de placage toutes sortes de pierres dures, de porphyres, de granit, beaucoup d'agathes très-variées; des marbres anciens et communs de toute espèce et de toute couleur, de la nacre et jusqu'à de l'ardoise, quand sa nuance convient. On exécute des ouvrages d'un long travail, d'une extrême patience et d'un grand prix; avec tout cela c'est plutôt une affaire de *manœuvre* que *d'artiste*.

» Allons, m'écriai-je le jour où je dis mon dernier adieu aux *Uffizii*, les Florentins ont raison d'être fiers de leur galerie; elle est encore sans rivale dans l'univers. C'est un noble monument de leur ancienne suprématie intellectuelle sur toutes les nations de l'Europe. »

Je me rappelle aussi ce que Byron, qui n'était pas d'un naturel porté à l'éloge, en a dit dans ses mémoires :

« J'ai visité les deux galeries. La Vénus éveille plutôt l'admiration que l'amour; mais il y a des sculptures et des peintures qui, pour la première fois, m'ont donné une idée de ce que les gens entendent par leurs extases et leur jargon, et de ce que M. Braham appelle *enthousiasm*, *enthousiasme*, sur ces deux arts les plus artificiels de tous. »

Plus heureux que Byron, il semble avoir connu plus habituellement l'enthousiasme, M. de Stendhal, et sa plume a su l'analyser d'une manière vraiment spirituelle.

« Absorbé dans la contemplation de la beauté sublime, je le voyais de près, je le touchais pour ainsi dire. J'étais

arrivé à ce point d'émotion où se rencontrent les *sensations célestes* données par les beaux-arts et les sentimens passionnés. En sortant j'avais un battement de cœur, ce qu'on appelle des nerfs à Berlin : la vie était épuisée chez moi, je marchais avec la crainte de tomber.

» Le surlendemain, le souvenir de ce que j'avais senti m'a donné une idée impertinente : il vaut mieux pour le bonheur, me disais-je, avoir le cœur ainsi fait que le cordon bleu. »

Je ne ferai à la galerie qu'un reproche, et c'est celui que Byron a signalé dans cet autre passage de ses mémoires :

« Il y a là un trop grand nombre de visiteurs pour laisser la possibilité à aucun d'eux de *sentir* ce qu'ils voient. Comme nous étions entassés au nombre de trente ou quarante dans le cabinet des pierres précieuses et autres babioles au coin d'une des galeries, je dis à Rogers qu'autant vaudrait être au corps-de-garde, et le laissant faire des salutations à quelques-unes de ses connaissances, je m'esquivai. J'eus alors quatre minutes de sensations à donner aux ouvrages qui m'entouraient. Je ne prétends nullement assimiler à cela ce qu'aurait pu être une visite d'observation faite en tête-à-tête avec Rogers, qui a un goût exquis et un sentiment profond des arts (en vérité beaucoup plus des deux que je n'en possède, car du goût je n'en ai pas l'ombre). Je ne parle que de la foule de coudoyans admirateurs et de voyageurs bavards qui nous étouffaient. »

Honneur au palais Riccardi, qui fut d'abord la *casa Medici*, élevée par Cosme l'ancien, en 1430, et qui servit de refuge aux savans grecs chassés de Constantinople : il fut le berceau de la renaissance des lettres en Europe! Vendu en 1659 à la famille Riccardi, le gouvernement vient de le racheter en 1814. A défaut de savans grecs, on y a remisé les commis de l'administration du cadastre.

La bibliothéque qu'il renferme est devenue publique et contient plus de 3,000 manuscrits. Le plus précieux est un manuscrit de l'*Histoire naturelle* de Pline du IXe. ou tout au moins du Xe. siècle, et le plus ancien qui existe. Il n'a point été collationné, assure M. Valery. On serait tenté de demander si les places de bibliothécaire sont des canonicats.

Qui n'a entendu parler de la célèbre académie de la *Crusca*, dont le peu révérentieux Desbrosses a dit :

« Il faut voir une espèce de ménage-
» rie, c'est la salle de l'académie de la
» *Crusca*, où le siége de toutes les chai-
» ses sur lesquelles on se met est une
» hotte et le dos une pelle à four. Le di-
» recteur est élevé sur un trône de meu-
» bles; la table est un pétrissoir; les
» garde-robes sont des sacs; on tire les
» papiers d'une trémie; celui qui lit a la
» moitié du corps passée dans un blu-
» teau, et cent autres folichonneries re-
» latives au nom de la Crusca, qui signi-
» fie *son de farine*; car le but de l'insti-
» tution est de bluter et ressasser la
» langue italienne, pour en tirer ce qu'il
» y a de plus fine fleur de langage, re-
» jetant ce qu'il y a de moins pur. Cette
» allusion ne doit être imputée, ainsi
» que les noms bizarres que se sont
» donnés la plupart des académies d'I-
» talie, qu'au mauvais goût qui était en
» vogue lorsqu'elles ont commencé. »

Ces meubles, qui ont en effet existé, ont péri pendant le sommeil auquel l'académie a été condamnée à certaines époques des temps révolutionnaires, et très-peu de personnes en ont gardé souvenir. L'académie tient aujourd'hui ses séances au palais Riccardi, avec une gravité somnolente qui ferait envie à

la moins joviale des cinq classes de notre Institut.

L'académie de la Crusca a du moins sur notre académie des lettres un avantage, c'est d'avoir terminé son dictionnaire, que toutefois le célèbre Monti (avec un peu d'exagération, il est vrai,) qualifie de : *vilissimo*, *schifosissimo, barbarissimo amasso di lingua*, l'amas de mots le plus ignoble, le plus sale et le plus barbare. Pauvres académies! leur destin en tout pays est d'être immolées aux quolibets : il faut bien que la canaille intellectuelle se venge de l'aristocratie des beaux esprits.

Voulez-vous voir un autre palais plus cher encore à ceux qui aiment des souvenirs de gloire? Faites-vous conduire dans la *via Scala* au palais *Ruccellai.*

Le nom de cette famille vient, dit-on, de la teinture appelée *oricello*, tournesol, introduite à Florence par Bernard *Ruccellai* à son retour du Levant, d'où il rapporta d'immenses richesses. Quelques-uns prétendent qu'il apprit dans ces contrées le secret de cette teinture; d'autres soutiennent qu'il fut le premier à découvrir dans le tournesol la propriété de changer son vert en violet au moyen de l'urine. Ce qu'il y a de certain, c'est que les Florentins ont été les premiers à en faire usage. Bernard possédait des jardins connus sous le nom d'*orti oricellari*, et dont la beauté était célèbre dans toute l'Italie. Léon Alberti, le restaurateur de la bonne architecture en Europe, les embellit de bosquets plantés avec goût, et y ménagea des promenades couvertes d'ombrages épais, à la manière des Grecs.

C'est là que Bernard recueillit une foule de fragmens précieux de l'antiquité, et que, par un noble emploi de ses richesses, il aimait à recevoir la foule des étrangers curieux de venir admirer sa demeure; c'est là qu'il rétablit l'académie platonique à laquelle la mort de Laurent le Magnifique, son ami, avait porté un coup funeste. Il mourut, mais ses fils conservèrent les mêmes goûts et se plurent à réunir sous les ombrages qu'il avait plantés, les savans, les artistes et les citoyens les plus éclairés. Machiavel, surtout, se lia d'amitié avec le jeune Côme Ruccellai, qui était pour ainsi dire devenu son patron. Il est impossible de lire sans émotion l'éloge plein de sensibilité qu'il a fait de ses vertus et de son caractère au commencement de son Art de la guerre. Ce jeune citoyen, que sa patrie devait trop tôt perdre, était resté infirme des suites d'une maladie d'enfance; il ne pouvait marcher, et c'était dans une brouette ou dans une litière qu'il se faisait porter au milieu de ses magnifiques jardins, pour y jouir de la fraîcheur et de l'entretien de ses amis.

On distinguait parmi eux Laurent *Strozzi*, Zanobio *Buondelmonte*, Baptiste *della Palla*, Louis *Alamanni.* Machiavel, plus âgé qu'eux, éclairé par une longue connaissance des hommes qu'avaient encore fortifiée ses profondes études, leur prodiguait dans des entretiens pleins d'intérêt et de gravité les trésors de son esprit.

Ce fut en sortant de ces jardins que deux jeunes patriotes laissèrent tomber une liste de conspirateurs contre les Médicis, étourderie qui les conduisit à l'échafaud, et Machiavel à la torture. Ce dernier était-il du complot? c'est ce qu'on n'a jamais pu savoir : aucun tourment ne put triompher de sa force de caractère, en lui arrachant un aveu ou une adhésion à l'acte d'accusation.

La dimension de ces jardins est, je

16.



D del. Audot edit. Duran sc.

Firenze. Piazza di S.ta Trinità. | *Florence. Place de la Trinité.*

crois, encore la même que dans le principe, mais rien ne reste de leur ancienne disposition, excepté la grotte où les conspirateurs s'assemblèrent; les fresques en sont très-peu effacées. Quant aux bosquets entremêlés d'inscriptions et de monumens du temps, ils sont remplacés aujourd'hui par des églises gothiques, des temples grecs, des aquéducs, des grottes de sibylles, toutes babioles en miniature, avec des taupinières pour montagnes et des rivières à robinet : le tout est terminé par un soleil couchant peint sur les murs. Les possesseurs actuels appellent cela un *jardin anglais*. Il est resté, comme on voit, quelques Welches en Italie.

Ce palais Ruccellai porte aujourd'hui le nom de palais Strozzi Ridolfi, une branche de cette fameuse famille des Strozzi, long-temps rivale de celle des Médicis. A cette époque, où les richesses et la haute considération dont jouissaient les Strozzi engagèrent le peuple à donner au plus illustre le titre de *messire*, ce citoyen répondit: *Mon nom est Philippo Strozzi; je suis un marchand florentin et rien de plus; celui qui me donne un titre m'insulte.*

Un monument sublime est le testament du vieillard héroïque, dernier soutien de la liberté florentine, testament tracé dans sa prison, au moment de se frapper d'une épée qu'il y avait découverte.

« *A Dieu, libérateur.—Pour échapper au pouvoir de mes cruels ennemis et à leur torture injuste et horrible qui réussirait peut-être à arracher de moi quelques paroles préjudiciables à mon honneur, à ma famille et à mes amis innocens, moi, Philippe Strozzi, j'ai résolu, de la façon qu'il se pourra, quelque mal qu'il doive s'ensuivre, eu égard à mon âme, de terminer ma vie de ma propre main. Je recommande mon âme à Dieu, à sa miséricorde infinie, le suppliant en toute humilité de ne pas lui refuser au moins, à défaut d'autre bien, d'aller au lieu où est Caton d'Utique et les autres hommes vertueux qui ont fini de même.* »

Ame généreuse et trempée à l'antique, j'ignore quelle place te fut accordée là-haut, mais ici-bas, dans le cœur de tout homme de bien, ta mémoire est au niveau de celle du dernier des vieux Romains.

C'est en l'honneur de la victoire remportée en 1537, à Montemurlo, sur ce Strozzi et les patriotes émigrés qui revenaient en armes, que Côme Ier. fit élever un monument sur la place de la Trinité, au lieu même où il avait reçu la nouvelle (pl. 16). Le pape Pie IV lui fit tout exprès l'envoi d'une magnifique colonne de granit oriental qu'il prit dans les ruines des thermes d'Antoine. Côme la fit surmonter de sa statue actuelle de porphyre, représentant la justice; le choix était heureux. La statue, une fois posée, paraissant trop grêle à l'œil, on a imaginé de l'affubler d'un ridicule manteau de métal.

Heureusement pour Florence elle a mieux que cette statue pour l'ornement de ses rues, ne fût-ce (sans rappeler les merveilles dont nous avons déjà parlé) que le superbe groupe d'*Hercule tuant le centaure Nessus*, œuvre de Jean de Bologne, placé sur une fontaine qui lui sert de base à la descente du Port-Vieux, au milieu d'un étroit carrefour.

Secouons maintenant la poussière du moyen-âge et allons récréer vos yeux, que l'éclat du marbre et de la dorure a peut-être fatigués, par les rians aspects de la promenade des *Cascine*, laiteries qui appartiennent au grand-duc.

Figurez-vous une île bordée d'un côté par le Mugnone et de l'autre par l'Arno, dans lequel ce torrent se jette. L'ensemble a la forme d'un clavecin dont la petite extrémité est du côté de la ville. Lorsqu'on y arrive on trouve des allées divergentes qui dessinent le tour de l'île. Vers le milieu de ce vaste terrain, tout planté d'arbres fort beaux, est une prairie au milieu de laquelle est parqué un troupeau de vaches. Sur le côté est le *Palazzo delle Cascine*, palais des laiteries, lieu destiné à recevoir le souverain, lorsqu'il veut se reposer et se rafraîchir. Au delà de la prairie est un bois percé d'allées en étoile, au milieu duquel sont des laiteries. Parfois la futaie devient plus rare et on trouve des prés délicieux. Cette promenade est ravissante. On conçoit que les Florentins en tirent vanité et en fassent aussi constamment usage. Chaque soir, vers les six ou sept heures, les voitures se dirigent de ce côté, et le grand-duc ne manque guères d'y venir.

Le premier de nos poëtes lyriques présens et passés, M. de Lamartine, après avoir, pendant son séjour à l'ambassade de Florence, abandonné aux babioles diplomatiques des instans que la poésie a dû vivement regretter, ne manquait pas un seul jour de se rendre aux Cascine. Il choisissait le milieu de la journée, l'heure de la solitude. Sans être nullement connu de lui, que de fois j'ai pris plaisir à me trouver à sa rencontre! Il était pour moi Pétrarque promenant ses rêveries amoureuses sous l'ombrage, et mon orgueil national était flatté! cette fois le Pétrarque était Français.

Les Cascine ont cet avantage qu'on peut y trouver à volonté ce qu'une grande ville offre de plus attrayant, ou la solitude et les plaisirs champêtres. Après avoir circulé entre les voitures qui stationnent devant le palais des Cascine, après avoir remarqué l'élégante parure des dames de Florence, on peut en philosophe se retirer à travers la prairie, parcourir les bois et rentrer dans la ville en suivant la route qui longe l'Arno. Ce fleuve est un peu sec dans la belle saison, cependant ses bords sont fort agréables. Les Cascine qui le bordent de l'autre côté sont fort gracieuses, et le couvent et l'église de San-Miniato qui les couronne sont un point de vue charmant, surtout à la chute du jour.

Le théâtre de la *Pergola*, ce qui veut dire de la Treille, du nom de la rue où il est situé, est le premier de Florence. Il passerait pour prodigieux à Paris, il n'a rien d'extraordinaire pour le pays. Il est administré par trente nobles qui en sont propriétaires, c'est-à-dire qui le soutiennent par une redevance très-forte chaque saison. On les appelle les *immobiles*, et le théâtre a pour devise un moulin à vent avec ces mots : *Il est fixe en son mouvement*.

Le soir même de mon arrivée, du fond d'une loge ou petit salon où j'étais en visite selon l'usage, je découvris à travers les demi-ténèbres de la salle deux belles compatriotes que j'avais l'honneur de connaître. Franchissant escaliers et corridors, j'arrive à la porte de leur loge. Un grave abbé en sortait, donnant la main à une sorte d'Oriental aux moustaches attachées par un fil : c'était l'abbé N..... qui, entre les deux actes de l'opéra et pendant que le ballet s'accomplissait, venait de présenter madame Pizzaroni en costume d'Arsace aux aimables Françaises que je cherchais. *Per Baccho !* m'écriai-je, cette fois il n'y a pas à s'y tromper ; je suis bien en Italie.

Il m'eût été aussi impossible de ne m'y pas croire le jour où j'assistai à une

course de chevaux libres, divertissement favori de toutes les villes italiennes. Le *borgo di ogni Santi*, le faubourg de tous les Saints, et le *Pratò* étaient couverts de monde entassé sur des balcons de bois. C'était vers les sept heures du soir en juin, et la grande chaleur était tombée.

Un bruit sourd, qui s'éleva du fond de l'arène, annonça que les chevaux allaient, en remontant vers le point de départ, être exposés d'abord à la curiosité des assistans. On fit en effet passer sous les yeux de la foule assemblée trois de ces animaux chargés de quelques ornemens de plumes, et numérotés 1, 2 et 3. Ils allaient à pas lents, à cause de l'empressement que l'on mettait à les voir et à les approcher; chacun voulant communiquer à son voisin ses conjectures sur le vainqueur. A Londres ce moment donnerait lieu à l'ouverture de bien des paris; l'Italien est moins cupide; dans ses jeux il songe au plaisir, non au lucre. Enfin les chevaux vont être lâchés. Près d'eux la voie est libre; mais à mesure qu'on en est plus loin, la foule des curieux se presse et forme un angle rentrant, dont le sommet est prêt à s'ouvrir pour laisser passer les coureurs. Derrière la foule se referme à l'instant; c'est un cercle flottant qui court aussi rapidement que les joûteurs. La course terminée, je fus curieux de voir quelle pompe attendait le vainqueur. Il marchait tenu par son maître, entouré d'artisans à figures noires, et précédé par une troupe d'enfans presque nus qui portaient un grand drapeau jaune.

Je sais combien il est difficile de juger sainement des mœurs d'un peuple, et cependant je crois pouvoir me ranger en conscience de l'avis de M. Stendhal, qui a plus que moi vécu à Florence, et qui, sur les mœurs italiennes, a donné en plusieurs endroits de ses ouvrages des observations si fines et si piquantes.

« En arrivant de Bologne, ce pays des passions, comment n'être pas frappé, dit-il en un endroit, de quelque chose d'étroit et de sec dans toutes ces têtes florentines?

» L'instinct musical me fit voir, dès le premier jour de mon arrivée, quelque chose d'*inexaltable* dans toutes ces figures; et je ne fus nullement scandalisé le soir de leur manière sage et décente d'écouter le Barbier de Séville.

» Souvent assis au-dehors de la ville, j'ai remarqué de fort beaux yeux chez les femmes de la campagne; mais il n'y a rien dans ces figures de la douce volupté ni de l'air susceptible de passion des femmes de la Lombardie. Ce que vous ne trouverez jamais en Toscane, c'est l'air *exaltable*, mais en revanche de l'esprit, de la fierté, de la raison et quelque chose de finement provoquant.

» Le Florentin est le plus poli des hommes, le plus soigneux, le plus fidèle à ses petits calculs de convenance et d'économie. Dans la rue il a l'air d'un commis à 1,800 francs d'appointement, qui, après avoir bien brossé son habit et ciré lui-même ses bottes, court à son bureau pour s'y trouver à l'heure précise. Il n'a pas oublié son parapluie; car le temps n'est pas sûr, et rien ne gâte un chapeau comme une averse. Afin que l'Italie offrît tous les contrastes, le ciel a voulu qu'elle eût un pays absolument *sans passion*, c'est Florence.»

Toutefois il s'empresse de rendre hommage aux agrémens, à l'esprit de conversation, au ton de politesse aisée, au bon goût qu'il a rencontrés dans les salons de la bonne compagnie.

Il va même plus loin, il consacre au peuple cet éloge qui, au peu que j'ai pu voir, m'a semblé vraiment mérité:

« Les paysans de la Toscane forment,

je le crois sans peine, la population la plus singulière et la plus spirituelle de toute l'Italie. Ce sont peut-être dans leur condition les gens les plus civilisés du monde.

» Si l'on veut consulter l'échelle morale, on les trouvera fort au-dessus des bourgeois de quatre mille livres de rente, et à tête étroite, qui garnissent les salons des sous-préfectures de France. »

« Je fus ici frappé de trois choses, a dit Montaigne, lors de sa promenade en Toscane : 1°. de voir tout le peuple occupé, même le dimanche, les uns à battre le blé ou à le ranger, les autres à coudre, à filer, etc. 2°. de voir ces paysans un luth à la main, et de leur côté les bergères ayant l'Arioste dans la bouche, mais c'est ce qu'on voit dans toute l'Italie, 3°. de leur voir laisser le grain coupé dans les champs pendant dix et quinze jours au plus, sans crainte des voisins. »

En six lignes quel éloge d'une nation!

Si vous avez comme moi le malheur d'être myope, vous remercierez Florence d'avoir fabriqué les premières lunettes.

L'invention des lunettes, due à Armato degli Armati, devait naître dans cette ville, dit M. Valery (quoique d'autres l'attribuent à un Pisan) : la vue basse des Florentins est depuis long-temps passée en proverbe. Un Siennois faisant observer à Laurent de Médicis, qui avait la vue basse, que l'air de Florence devait nuire aux yeux; et *celui de Sienne au cerveau*, répondit Laurent. Lors de l'élection de Léon X, dont les yeux étaient aussi très-mauvais, les mauvais plaisans de Rome donnèrent l'anagramme suivant des lettres qui indiquent la date en chiffre romain sur le fronton de Saint-Pierre. MCCCCXL *Multi Cæci Cardinales Creaverunt Cæcum Decimum Leonem*. Plusieurs *aveugles* cardinaux ont créé Léon *aveugle dix*. Ménage attribuait cette vue basse au climat trop vif, surtout pendant l'hiver; d'autres en voient la cause dans le reflet du soleil sur les larges dalles de pierre dont la ville est pavée.





Audot edit — Ferrier sc.

Fiesole.

FIESOLE, VOLTERRA, SIENNE, AREZZO, PISTOIE, ETC.

Fiesole fut le berceau de Florence, comme le rappelle le Dante dans le chant 15e. de son Enfer (pl. 18), où il qualifie le peuple de Florence « *peuple ingrat et méchant, qui, descendu jadis de Fiesole, tient encore de la montagne et du roc.* » Aujourd'hui elle a encore d'intéressant ses ruines, ses souvenirs, sa vue et les sculptures de sa cathédrale, ouvrages de Mino, et placées au rang des chefs-d'œuvre de la renaissance.

Fiesole date de la plus haute antiquité, et était l'une des douze cités étrusques, célébrée par presque tous les anciens historiens, qui y placent le berceau de l'art de la divination, et la plus ancienne école des augures. Chaque année on envoyait de Rome dix jeunes gens pris dans les familles nobles, pour y être instruits dans la langue étrusque et y apprendre à lire dans l'avenir. Cet usage remontait au temps de Numa, et dans les occasions les plus critiques c'étaient les augures de Fiesole que l'on consultait de préférence.

En l'an 405, lorsque Radagaise, roi des Goths, se jeta sur l'Italie avec une armée innombrable de barbares, Fiesole seule devint une barrière contre laquelle échouèrent leurs efforts. Florence, dans le principe, est une des colonies romaines fondées par les soldats qui avaient servi sous Sylla, sans doute pour surveiller la cité étrusque, se réunit aux Fiesolans sous les ordres de Stilicon, général de l'empereur Honorius, et défit Radagaise.

Plus tard elle fut moins heureuse; tombée au pouvoir des Goths, et reprise par les Romains, puis saccagée plusieurs fois dans les différentes autres invasions de barbares, elle ne dut pourtant sa ruine complète qu'à la jalousie de ses voisins les Florentins.

Ils voyaient en effet de mauvais œil les actions glorieuses des Fiesolans, et les hautes tours de cette ville leur portaient ombrage; ils ne rougirent pas pour assouvir leur haine, de recourir à la trahison. Voici ce que raconte Valespini :

« Voyant donc que Fiesole était trop bien fortifiée par l'art et par la nature pour être aisément réduite, les Florentins conclurent une trêve avec les habitans, cessèrent de guerroyer, les accoutumant par-là à se tenir peu sur leurs gardes et à recevoir et à rendre des visites d'une ville à l'autre en toute confiance. Peu à peu ils profitèrent de la sécurité de leurs voisins pour mettre sur pied un grand nombre de troupes qui ne se réunissaient qu'en cachette; et lorsque tous leurs préparatifs furent terminés, sous prétexte de venir assister à la fête de saint Romuald, ils entrèrent dès le matin, et par différens côtés, dans Fiesole, le 6 juin de l'an 1010 (ou, selon d'autres historiens, en 1125). Quand ils se virent en force, et à un signal convenu qui devait être aperçu de loin, l'armée des Florentins, qui se tenait prête, escalada la montagne, s'empara des portes de la ville et se répandit dans toutes les rues, sans pourtant faire mal à ceux qui se soumettaient

Les Fiesolans, surpris de toutes parts, jugeant que la résistance serait vaine, abandonnèrent leurs maisons, s'enfuirent dans les campagnes ou s'enfermèrent dans la citadelle : le reste se soumit aux vainqueurs, qui saccagèrent et démolirent les maisons et les monumens, sauf l'église épiscopale et la forteresse qui tenait encore.

» On laissa aux malheureux habitans la faculté de s'établir à Florence ou en tout autre lieu qu'il leur plairait de choisir pour retraite.

» Cependant la citadelle était très-forte, et plusieurs nobles Fiesolans s'y étant enfermés avec les meilleures troupes, résistèrent (chose difficile à croire) pendant cent quinze années à tous les efforts de leurs ennemis. »

Ces familles redoutables et respectées même après leur défaite, devinrent la souche de familles célèbres dans l'histoire florentine. Il suffit de nommer les Pazzi, les Strozzi, les Guadagni, pour concevoir une haute opinion du caractère des anciens Fiesolans.

Ce mauvais procédé, entre voisins, comme M. Simond qualifie cet acte, eut entre autres résultats celui de fournir aux Florentins des matériaux pour embellir leur ville. Ils en tirèrent des statues et des marbres travaillés pour orner leurs églises et leurs palais : Rome avait ainsi traité Corinthe et bien d'autres cités. Cependant partout où l'on fouille dans l'antique Fiesole, à travers les huit ou dix pieds de terre qui se sont accumulés on ne sait comment sur elle, on trouve encore des débris précieux. Il y a peu d'années encore on découvrit la base d'un vaste amphithéâtre, et depuis lors les restes d'un temple dont on a fait ensuite une église.

La vue de Fiesole s'étend sur la plus grande partie du célèbre val d'Arno. Il est tout gris d'oliviers, et les montagnes de l'autre côté de la vallée sont également grises, mais c'est de stérilité. Cependant, sans roches sourcilleuses, sans beaux-arts, sans eaux (car l'Arno de cette hauteur ne semble qu'un petit ruisseau), il est encore admirable, parce qu'il est vaste et vague, dit M. Simond, et surtout, ajouterai-je, parce qu'il repose sous le magnifique ciel vraiment d'azur de l'Italie.

Les *Cicerone* du lieu semblent fort au fait des ruses du clergé païen ; ils montrent parmi les ruines d'un temple la cachette d'où le prêtre, qui faisait le dieu, avait coutume de rendre ses oracles, et le conduit par lequel passait sa voix. Tous ont des médailles et des pièces de monnaie antique à vendre.

Redescendu dans la vallée, voulez-vous vous former une idée du délicieux paysage des environs, lisez le passage suivant de Castellan : Parti de Fiesole, il s'est égaré en chassant au pied de l'Apennin ; il arrive dans un verger isolé où un paysan et sa jeune fille lui donnent des cerises et de la galette (collation qui à elle seule m'induirait, moi, à refaire le voyage).

Le paysan lui indique ainsi le chemin de Pratolino, où il l'engage à visiter les jardins du grand-duc. Vous supposerez que Castellan a ajouté quelque pompe au texte de son *Cicerone*, mais enfin le fond subsiste.

« Voyez-vous cette montagne ombragée de hauts châtaigniers, et au milieu de la verdure briller les vitraux de cette vieille villa ? Dirigez-vous de ce côté ; vous laisserez le bâtiment sur votre gauche ; un sentier est auprès. Un ruisseau sourdit de dessous la pelouse : vous suivrez sa pente sinueuse, il vous servira de guide au travers de l'obscure feuillée ; arrivé dans la prai-

rie, il ralentit son cours et se dirige vers Pratolino. Bon voyage, et Dieu vous garde. »

Les jardins de Pratolino ont eu une telle réputation en Italie, et l'homme qui les avait créés en 1569, Bernardo, surnommé *Buontalenti*, est si célèbre comme peintre, sculpteur, architecte, ingénieur et mathématicien, que le lecteur me saura gré de faire causer ici Castellan à ce sujet.

« Les premières années de Bernardo furent marquées par un événement malheureux qui devint néanmoins le principe de sa fortune, en le mettant à portée de développer son génie.

» Il était encore enfant lors de la fondation de 1547; le quartier de Florence qu'il habitait fut détruit par les eaux, et la maison de son père devint le tombeau de sa famille. Le jeune Bernardo, préservé par une pièce de charpente, fut enseveli sous un monceau de débris, sans être accablé; et pour que rien ne manquât à cette faveur singulière de la Providence, les murailles, qui s'étaient entr'ouvertes, permirent à l'enfant de faire entendre ses plaintes au dehors et de recevoir les alimens qu'on s'empressait de lui jeter. Un serviteur de Côme de Médicis, qui se trouvait au nombre des curieux attirés par cet événement extraordinaire, courut en faire part à son maître. Le prince donna des ordres pour qu'on retirât le petit malheureux du milieu des ruines, et qu'on en eût le plus grand soin. Il se chargea ensuite de l'éducation du jeune orphelin, qui bientôt montra de grandes dispositions, surtout pour le dessin, qu'il apprit à l'école des Salviati, des Bronzino et des Vasari; mais son goût le portant plus particulièrement vers l'architecture et la sculpture, il y fit de très-grands progrès sous Michel-Ange.

» Il n'avait que quinze ans lorsque le grand-duc Côme le mit auprès de son fils, le prince François, pour lui donner les premiers élémens du dessin. A cet âge il exécuta un crucifix en bois, de grandeur naturelle, qui fut admiré des connaisseurs et placé dans une église de Florence. Il étudiait aussi avec beaucoup d'ardeur les mathématiques; il dressa un petit théâtre mécanique pour l'amusement de son jeune élève, et inventa plusieurs machines ingénieuses qu'il eut plus tard l'occasion d'exécuter sur une plus vaste scène.

» Le prince avait un laboratoire où il se livrait à des recherches chimiques. Bernardo le dirigea dans la plupart de ses expériences, particulièrement dans la fabrication des cristaux et d'une porcelaine en tout semblable à celle de l'Orient. Ils introduisirent aussi à Florence l'art d'incruster les pierres dures et de former par leur rapprochement des dessins imitant la mosaïque. Le prince aimait aussi à monter des pierres précieuses; il trouva même le moyen d'en fabriquer de fausses dont l'éclat trompait un moment les connaisseurs.

» Le génie de Bernardo brillait surtout dans les jeux, dans les fêtes publiques, dans les feux d'artifice et dans les représentations théâtrales. C'est alors qu'il déployait les ressources de la mécanique en les cachant sous l'appareil de la sculpture et de la peinture, de manière à réaliser les prestiges de la féerie. Les fêtes qu'il imagina dans plusieurs circonstances servirent par la suite de modèle à celles de la cour de Louis XIV, et plus tard aux illusions de l'opéra, soit italien, soit français.

» Nommé surintendant des bâtimens civils et militaires, Buontalenti déploya les talens d'un excellent ingénieur. Il fut chargé de fortifier plusieurs villes d'Italie. Il jeta en fonte des canons dont

l'un était si énorme et portait si loin, qu'on l'appela *scaccia diavoli*, chasse-diables. Les boulets avec lesquels on le chargeait étaient creux et faisaient l'effet des bombes dont ils donnèrent l'idée. Il inventa en même temps les grenades. Enfin cet homme universel construisit une quantité de palais et d'édifices dont l'énumération serait trop longue, en cela très-utile à son souverain qui avait un goût particulier pour bâtir. »

Ce que les curieux venaient surtout visiter à Pratolino, c'étaient des grottes artificielles, mesquine et détestable parodie des merveilles de la nature, qui avait coûté des sommes énormes et ne servait qu'à attester le faux et mauvais goût d'une magnificence que plus tard Versailles fut destinée à naturaliser parmi nous.

Un des grands divertissemens dans la société des princes d'alors était de se tendre des piéges, de se faire ce que nos courtauds de boutique appellent des *niches*; la plus usitée était de s'asperger mutuellement. Cela se conçoit dans un pays chaud. Ces grottes avaient été construites dans ce but. Buontalenti y avait prodigué les surprises et préparé mille piéges pour les visiteurs. Tantôt un siége commode les invitait à s'asseoir, puis tout à coup, s'affaissant sous leur poids, les précipitait au fond d'un bain. Plus loin un escalier semblait promettre de les conduire à quelque objet de curiosité; à peine avaient-ils posé le pied sur la première marche, qu'une détente partait et démasquait un jet d'eau qui les frappait en face ou par derrière. Ailleurs une nappe d'eau s'opposait tout à coup à leur passage; ou lorsqu'ils s'y attendaient le moins, quelque monstre marin, quelque figure étrange s'agitait, roulait les yeux, ouvrait une énorme gueule et vomissait sur eux des torrens.

C'étaient en outre de petits chefs-d'œuvre de mécanique, des automates auxquels l'eau communiquait le mouvement. Montaigne, qui visita Pratolino, parle d'une roche « jetant de l'eau qui faisait mouvoir au dedans d'une grotte plusieurs corps, tels que des moulins à eau et à vent, de petites cloches d'église, des soldats en sentinelle, des animaux, des chasses et mille choses semblables. »

En un mot, figurez-vous, sur une plus grande échelle, tous les colifichets du *pittoresque artificiel*, qui embellit encore aujourd'hui la campagne d'un demi-arpent de nos épiciers retirés.

Aujourd'hui il ne reste à Pratolino, de toute cette fausse splendeur, qu'un superbe jardin paysager et une statue colossale, à laquelle on a donné le nom de l'*Apennin* (pl. 19). Peu de voyageurs se dérangent de leur route pour le visiter, et c'est un tort de leur part, ainsi qu'ils peuvent s'en convaincre par le dessin que nous en donnons ici. M. Isabey père a bien voulu ouvrir pour nous son portefeuille et nous laisser prendre ce souvenir. Son crayon si fin, si gracieux quand il s'agit de reproduire de ravissantes figures parisiennes, a su devenir énergique et large pour retracer la face barbue d'un vieux dieu.

Exhaussé sur une base, en apparence irrégulière et déjà fort élevée, à laquelle on parvient par deux rampes qui suivent la forme semi-circulaire d'un ancien bassin, ce colosse semble au premier coup d'œil un rocher pyramidal, sur lequel la main de l'homme aurait fait une ébauche semblable à celle conçue pour le mont Athos par le statuaire Stasicrate; mais bientôt on y reconnaît le génie d'un élève et d'un digne émule de Michel-Ange.

C'est en effet Jean de Bologne qui,



Isabey del. Audot edit. Fortier sc.

Pratolino. Colosso l'Appennino | Pratolino. Le Colosse l'Apennin.

inspiré par les écrits des anciens, a mis en œuvre l'idée qu'ils se formaient et qu'ils nous ont laissée de leur Jupiter pluvieux, comme l'atteste ce vers de Tibulle :

Et sitiens pluvio supplicat herba Jovi.
Le gazon altéré invoque Jupiter pluvieux.

Ce nom conviendrait mieux au colosse dont nous parlons, que celui de l'Apennin qui a prévalu. La pose est simple et belle; le dieu, accroupi, s'appuie sur une main, et de l'autre retient sous un rocher un monstre marin qui vomit une belle nappe d'eau : on ne voit du monstre que la tête.

Cette œuvre est du style le plus grandiose, et le caractère de la tête est parfaitement assorti au sujet. Pour ajouter à l'effet, on avait disposé autour de la tête une sorte de couronne formée par de petits jets d'eau qui retombaient sur ses épaules, et ruisselant sur le tout, la faisaient briller d'un éclat surnaturel lorsqu'elle était frappée des rayons du soleil.

Ce colosse est si bien en harmonie avec tous les objets qui l'environnent, qu'on ne peut se rendre raison de sa véritable grandeur qu'en le comparant avec les groupes de promeneurs qui passent auprès de la pièce d'eau ou sur ses rampes, et qui, vus à une certaine distance, ressemblent à des pygmées. Ce n'est qu'en s'approchant qu'on est vraiment effrayé de la proportion de ses membres; elle est telle, qu'en supposant le colosse debout, on ne s'éloignerait guères de la vérité en lui donnant cent pieds d'élévation.

Dans l'intérieur du corps sont pratiquées des grottes, et dans la tête se trouve un belvédère auquel les prunelles servent de fenêtres. Les extrémités sont construites en pierres et par assises; le tronc est formé de briques revêtues d'un mortier ou ciment qui a acquis la dureté du marbre, mais qui pouvait, lorsqu'il était frais, se modeler aisément et recevoir les formes convenables : il a fallu un heureux mélange des règles de la statuaire et de celles de la construction.

On raconte à ce sujet que plusieurs élèves de Jean de Bologne, employés à une manipulation si différente de celle qui s'applique aux ouvrages d'une dimension ordinaire, y perdirent la justesse du coup d'œil et l'adresse de la main, et que, rentrés ensuite dans l'atelier, l'habitude qu'ils avaient prise de travailler sur les muscles de l'Apennin leur fit gâter plusieurs statues. On dit même que l'un d'eux, auparavant fort habile, en devint presque fou.

Vous pensez bien que je ne vous laisserai pas passer près de Poggio-Cajano, autre maison de plaisance, sans la petite version obligée sur la célèbre Bianca Capello, qui y mourut d'une manière si tragique : c'est mon droit de voyageur. Deux opinions existent sur elle : les uns la font cupide et intrigante, les autres aimante et victime. Je me rangerai à la seconde, d'abord parce que je suis porté à toujours bien penser des femmes, et ensuite parce que cette opinion a été la moins généralement exploitée. J'extrais par bribes de l'ouvrage de Sanseverino :

C'était vers l'année 1572 ou 1573. L'inclination dominante des Florentins était tournée vers le commerce, qu'ils regardaient comme le soutien principal d'un état. Les Salviati, famille noble et ancienne, avaient des comptoirs dans presque tous les pays, et leur coutume était d'y envoyer ceux d'entre les jeunes gens pauvres de Florence qui avaient le plus de capacité. Un Salviati envoya donc à son comp-

toir de Venise un jeune garçon de Florence, bien élevé et d'une figure agréable; il s'appelait Pierre Buonaventuri, sortait d'une famille honnête, mais peu favorisée de la fortune.

Vis-à-vis du comptoir où il demeurait s'élevait le palais du patricien Capello, dont la fille Bianca était remarquable par sa beauté. Des œillades furent d'abord échangées, une vieille gouvernante amadouée, et le cœur de Bianca se prit : il faut remarquer pour excuse qu'elle crut voir, dans le jeune commis, Salviati lui-même. Quand Buonaventuri la désabusa d'une erreur qui n'était due qu'au hasard, leur passion avait déjà trop de force pour permettre à Bianca de réfléchir sur les conséquences de l'inégalité entre les deux conditions.

Une nuit où Bianca, sortie furtivement de chez elle, était entrée dans la maison de son amant, un homme (c'était un fournier qui, selon l'usage, parcourait le quartier avant le jour pour avertir les femmes du peuple de se lever et de préparer le pain qu'elles apporteraient au four) passe devant le palais Capello, et, voyant la porte entr'ouverte, croit bien faire de la refermer. Il lui suffit de la tirer à lui, vu, disent les auteurs anciens, que la serrure était à la sarrasine; en sorte qu'une fois fermée on ne pouvait l'ouvrir de dehors sans le secours d'une clef.

Cet accident décida de la destinée de Bianca; elle s'enfuit avec son amant. Un curé qui avait été le maître de Buonaventuri, et que celui-ci reconnut à Pistoia, les maria sans aucun préliminaire, selon la coutume du temps, et les deux nouveaux époux se présentèrent à Florence dans la famille du mari.

La jeune femme y vécut quelques mois dans une situation au-dessous de sa naissance, mais se montrant toujours gaie et contente, et ne sortant presque jamais, dans la crainte qu'elle avait des recherches de ses parens de Venise; car le père outragé avait porté plainte au conseil des dix, et le ravisseur avait été par contumace condamné à mort.

Un jour il arriva que François de Médicis, grand-duc de Toscane, allant en carrosse à l'église de l'Annonciade, passa sous les fenêtres de Bianca. Celle-ci était à la fenêtre; elle leva la jalousie pour mieux voir, et ses regards rencontrèrent ceux du prince.

Marié jeune et selon les lois de la politique, François était uni à une princesse d'Autriche, plus vertueuse qu'aimable; aussi lui accordait-il encore plus de respect que d'amour : son carrosse reprit fréquemment le même chemin pour le conduire à l'Annonciade.

Bientôt son cœur s'ouvrit à un certain Mandragone, gentilhomme espagnol que Côme son père avait placé jadis près de lui en qualité de mentor, et qui sentait le besoin d'égayer tant soit peu son rôle. Madame Mandragone, femme d'esprit, se chargea de la négociation.

Huit jours après, Buonaventuri était installé à la cour, avec un poste considérable et bon nombre de pensions: le mois n'était pas encore écoulé qu'il put se dire le principal favori du prince. Le vertueux couple Mandragone en enrage et crie à l'immoralité.

Voilà donc Bianca parvenue tout d'un coup à une brillante fortune; mais rien, disent les panégyristes, ne lui était plus suspect qu'un changement si subit. Le pauvre prince en était, assurent-ils, pour toute sa dépense en folle passion : démenti remarquable à cet

usage du *triangle équilatéral* dont on fait souvent le reproche aux ménages italiens.

Buonaventuri, ingrat comme un mari et insolent comme un parvenu, se faisait partout des ennemis et des maîtresses. Une certaine Cassandra, belle veuve, le goûtait fort, au contraire du neveu de la dame Robert de Ricci, qui le haïssait mortellement et qui avait reçu de lui un outrage. Il arriva donc au favori ce qui arrive d'ordinaire à ceux qui veulent être craints; il fut obligé de craindre de son côté. Il ne sortait plus qu'accompagné d'un garde du grand-duc, ordinairement un chevau-léger ou quelque courtisan.

C'était précisément en compagnie d'un de ces gardes à cheval et d'un certain Bilocchi, homme vil, adulateur infâme, qu'une nuit Buonaventuri retournait du palais Strozzi chez lui, muni d'armes de toute espèce, soit blanches, soit à feu. Arrivé sur le pont de la Sainte-Trinité, il entendit crier à haute voix le terme barbare et inconnu de *piotina*, qui fut répété à grands cris par des gens placés de l'autre côté de la rivière. Ces cris ayant pris fin, la lueur incertaine permit à Buonaventuri d'apercevoir dix à douze hommes armés qui venaient à lui. L'adulateur fut le premier à fuir; le chevau-léger tint ferme quelques instans; mais sur ce qu'on l'avertit de se retirer ou de s'attendre à être massacré, il prit le parti de la retraite. Buonaventuri, abandonné, ne perdit pas courage, il croisa le fer et riposta de son mieux. Il se retirait vers la Via-Maggia, où il espérait se mettre en sûreté; mais la trouvant par malheur occupée par ses ennemis, son désespoir le conduisit dans la ruelle voisine où François della Vaccia a habité depuis. Y étant entré, il y rencontra encore deux ennemis. Ceux-ci, feignant de le craindre, le laissèrent passer, et ensuite lui déchargèrent par derrière un coup de taille qui, lui coupant les nerfs au-dessous du jarret droit, le fit tomber par terre. La meute entière, accourant alors, le frappa à coups de hallebarde et de haches, et le laissa enfin pour mort.

Les soupçons planèrent sur Robert Ricci. Le fait paraît prouvé par ce qui arriva à l'infortunée Cassandra. Précisément la nuit qui suivit le meurtre de Buonaventuri, un scélérat, appelé *Ginetone de Casentino*, déjà décrié par plusieurs crimes, s'introduisit chez elle par une cheminée, et, l'ayant éveillée, lui dit : Il faut mourir, recommande ton âme à Dieu; après quoi il la frappa d'un coup de poignard.

Cependant Jeanne, archiduchesse d'Autriche, et femme du grand-duc, vint à mourir des suites d'un accident déplorable. En sortant de l'église de l'Annonciade, cette princesse, alors enceinte de six mois, s'embarrassa dans ses robes, qui la firent tomber. Sa chute fut si malheureuse qu'elle coûta la vie à l'enfant, et par suite à la mère elle-même.

Le premier usage que François fit de sa liberté, fut d'offrir sa main à Bianca. Le mariage fut célébré avec la plus grande pompe à Florence.

Quel mariage n'a rencontré d'opposans! Les deux nouveaux époux eurent à redouter les propos injurieux dont le cardinal Ferdinand de Médicis, frère du grand-duc, se servait en parlant d'eux et de leur union, leur donnant les qualifications les plus offensantes, au milieu même de la cour de Rome. Ils allèrent jusqu'à soupçonner, sur la foi de quelque relation venue de Rome, que le cardinal, par le moyen de ses émissaires, tendait des piéges à la vie

de Bianca. Aussi la grande-duchesse usait-elle de beaucoup de circonspection vis-à-vis de son beau-frère, lorsque celui-ci venait faire un séjour à la cour de Florence. Toutefois, pour l'amour du grand-duc, elle l'accueillait avec une cordialité apparente, et le cardinal de son côté faisait beau-semblant à sa belle-sœur.

Le feu couvant ainsi sous la cendre de part et d'autre, le cardinal Ferdinand vint de Rome en 1585 pour passer l'automne à Florence. Le grand-duc l'invita à une partie de chasse à sa maison de Pratolino, chasse à laquelle la duchesse parut, superbement habillée en amazone et montée sur un genêt d'Espagne, paré du plus riche harnais : elle y fit briller sa beauté et son adresse. Vers le milieu du jour les illustres chasseurs, las et échauffés, se retirèrent au palais, où les attendait un dîner splendide. Sur la table figurait une tourte, dont Bianca coupa une tranche pour l'offrir au cardinal. Il la refusa; aucune politesse, aucune instance, ne put la lui faire accepter. Le grand-duc parut choqué de cette manière rude du cardinal, et lui dit avec un visage enflammé : « Croyez-vous que cette tourte soit empoisonnée? Je vais vous prouver que non. » Sur cela il en prit un morceau qu'il mangea. La grande-duchesse en mangea un autre, en répétant, du ton d'une personne piquée, à peu près les mêmes paroles dont son mari s'était servi. Mais rien ne put décider le cardinal à manger de cette tourte. Ce trait de mauvaise humeur ayant déconcerté la gaieté du festin, le silence succéda.

« Bientôt après, dit un vieux manuscrit, le grand-duc et Bianca commencèrent à sentir de cruelles douleurs de ventre; ils furent obligés de se retirer dans leur appartement et de se mettre au lit, en attendant l'arrivée des médecins et les remèdes que le cardinal leur disait qu'on s'occupait à préparer; mais aucun médecin ne parut. Bien loin de là, le cardinal lui-même défendit expressément, et sous peine de la vie, que qui que ce fût osât s'approcher de l'appartement de ces époux infortunés, dont il gardait soigneusement les approches avec ses domestiques affidés; de sorte que les cris pitoyables par lesquels le grand-duc et la grande-duchesse appelaient du secours ne leur servaient de rien : celui qui pouvait leur en procurer les en privant par une horrible cruauté; d'où s'ensuivit qu'ils périrent misérablement. »

« On demanda, dit encore le manuscrit, à l'illustrissime cardinal, comment on devait conduire à Florence le cadavre de Bianca, et si ce devait être en procession; à quoi il répondit qu'on devait le porter sur une civière, ce qu'on fit. On l'exposa nue et échevelée pendant six heures dans un cercueil commun, entre deux torches de cire jaune, dans l'église Saint-Laurent; après quoi on la déposa sans façon dans le cimetière de la même église. Pour ce qui est du grand-duc, le cardinal lui fit faire des obsèques honorables, et répandit le bruit qu'il n'y avait eu aucun remède contre la force et la grande quantité du poison. »

Tel est le récit des partisans de Bianca. Le parti du cardinal publia au contraire qu'elle avait pétri de ses mains la tourte fatale, et qu'elle y avait mêlé un poison très-violent.

Pour vous donner une idée des croyances de l'époque, j'ajouterai que ce parti racontait comment le cardinal, craignant une atteinte à ses jours, portait toujours à son doigt un anneau orné d'une de ces pierres « *qui ont la propriété de changer de couleur et de pâlir à la présence d'un poison quelcon-*



Audot edit. W P Skelton sc.

Siena. Piazza del Duomo. | *Sienne. Place du Dôme.*

que. » La tourte avait à peine paru sur la table, qu'il vit son anneau changer de couleur. Il soupçonna quelque trahison et cependant se tut, mais ne voulut jamais manger du morceau que Bianca lui offrit. Le grand-duc, innocent de toute cette affaire, ayant mangé de ce mets pour éloigner tout soupçon de l'esprit du cardinal, Bianca en mangea aussi par désespoir, aimant mieux mourir avec son mari que de lui survivre après sa perfidie découverte.

Selon eux, elle était sorcière, adonnée à toutes sortes de maléfices et de sortiléges, et ne s'était acquis l'amour du grand-duc que par des secrets diaboliques. Ils disaient que, naturellement portée à la vanité, et désirant d'avoir la peau blanche et douce, elle faisait enlever de très-jeunes enfans à leur mère, et de leur graisse composait un cosmétique merveilleux.

Montaigne a raconté un dîner du grand-duc et de Bianca, auquel il assista : « MM. d'Estissac et de Montaigne furent au dîner du grand-duc, car là on l'appelle ainsi. Sa femme était assise au lieu d'honneur; le duc au-dessous; au-dessous du duc la belle-sœur de la duchesse; au-dessous de celle-ci le frère de la duchesse, mari de celle-ci. Cette duchesse est belle à l'opinion italienne : un visage agréable et impérieux, le corsage gros et des tétins à leur souhait. Elle lui sembla bien avoir la suffisance d'avoir enjolé ce prince et de le tenir à sa dévotion long-temps. Le duc est un gros homme noir, de ma taille (Montaigne était petit et trapu), de gros membres, le visage et contenance pleine de courtoisie, passant toujours découvert au travers de la presse de ses gens, qui est belle. Il a le port sain, et d'un homme de quarante ans. De l'autre côté de la table était le cardinal (Ferdinand, devenu depuis grand-duc), et un autre jeune homme de dix-huit ans (fils naturel de Côme), les deux frères du duc. On porte à boire à ce duc et à sa femme dans un bassin, où il y a un verre plein de vin découvert, et une bouteille de verre pleine d'eau. Ils prennent le verre de vin et en versent dans le bassin autant qu'il leur semble, et puis le remplissent d'eau eux-mêmes et rasséent le verre dans le bassin que leur tient l'échanson. Il mettait assez d'eau; elle, quasi point. Le vice des Allemans de se servir de verres grands outre mesure est ici, au rebours, de les avoir extraordinairement petits. »

La ville de SIENNE, située sur une éminence, se présente bien et d'assez loin aux voyageurs qui viennent de Rome; mais elle n'est visible pour qui vient de Florence qu'au moment où l'on y arrive. L'entrée en est marquée par une avenue plantée de beaux arbres; cet abord étonne en Italie, où les promenades ombragées sont si rares, et l'on commence à penser que Sienne a su en apprécier les avantages. On ne se trompe pas; outre la double allée que forme cette avenue, les Siennois ont encore une vaste esplanade nommée *la Lise*, au bout de laquelle sont des allées en berceau conduisant à la citadelle, dont les remparts en terrasse, également plantés d'arbres, forment aussi de jolies promenades.

A l'une des extrémités de la Lise on marche sur un pavé de cailloux ronds qu'on dit avoir été les premiers boulets tirés contre la citadelle.

La ville de Sienne eut long-temps une grande réputation à cause de la beauté de sa place (Pl. 20). « La place de Sienne, dit Montaigne, est la plus belle qu'on voie dans aucune ville d'Italie. On y dit tous les jours la messe en public, à un autel vers lequel les maisons et les

boutiques sont tournées, de façon que le peuple et les artisans peuvent l'entendre sans quitter leur travail ni sortir de leur place. Au moment de l'élévation on sonne une trompette pour avertir le monde. »

Ce qui caractérise surtout cette place est sa construction en forme de coquille, qui permet de la remplir d'eau à volonté. La fontaine qui l'embellit date environ de l'an 1350; elle est l'œuvre de Jacob de la Quercia, que l'on n'a plus nommé depuis que Jacob de la Fontaine. Autour de la Vierge figurent les vertus cardinales et théologales, et plusieurs sujets de l'Ancien Testament, notamment l'histoire d'Adam et d'Eve. Le tout forme un des morceaux les plus curieux pour qui veut étudier l'art à la première époque de la renaissance.

L'hôtel-de-ville, qui fait façade sur la place, est un assez bel édifice gothique, et renferme de vieilles peintures intéressantes pour l'artiste et l'amateur de profession.

Mais le plus beau monument de Sienne est une magnifique cathédrale (Pl. 21), toute construite en marbre noir et blanc, et l'un des meilleurs morceaux d'architecture gothique qui existent en Italie. Quelques dessins, des mosaïques du pavé, d'une rare beauté, présentent parfois des nudités qui mettent les curieuses dans un assez grand embarras. On montre la chapelle Ghigi, qui est d'un joli dessin, et possède deux statues du Bernin, et deux tableaux de Charles Maratte. L'église possède encore plusieurs autres belles statues, et les bustes des papes, sur une double corniche qui règne des deux côtés de la grande nef.

Une salle attenante à l'église est la dernière chose que l'on fait voir aux étrangers; elle sert de *sacristie* (pl. 22), et on la nomme la *bibliothèque*, parce qu'elle renferme une collection de superbes missels dont les vignettes sont des chefs-d'œuvre en ce genre. Tout autour règne une suite de fresques d'après les dessins de Raphaël; on s'accorde même à reconnaître dans une le pinceau du grand-maître. Mais ce que vous étiez loin sans doute d'attendre dans une *sacristie*, c'est un groupe antique des trois Grâces, exécuté en marbre blanc. Pourquoi cependant MM. les chanoines de la cathédrale n'auraient-ils pas aussi bien que vous la passion des beaux-arts? Les trois Grâces, nues et entourées de surplis et d'étoles, voilà un de ces rapprochemens bizarres qui caractérisent l'Italie.

Après vous être arrêté devant la jolie façade gothique de la paroisse Saint-Jean (pl. 23), entrez dans l'intérieur pour visiter les fonts baptismaux exécutés sur les dessins de Jacob de la Fontaine, par Donatello, Ghiberti, etc.

Une grande et assez belle fresque se voit dans l'église de l'hôpital; celle de Saint-Dominique possède un tableau du Pérugin.

Çà et là, sur divers points de la ville, quelques tours carrées élancées dans les airs, comme pour annoncer au loin l'ancienneté des familles, se font remarquer par leur prodigieuse élévation, proportionnée à la vanité de ceux qui les élevèrent.

Et à propos de vanité, il faut croire que c'était là le péché mignon des habitans de Sienne, à en juger par ce que dit le Dante à la fin du chant 5e. de l'Enfer :

. . . . Or fu giammai
Gente si vanna, come la Sanese?
Certo non la Francesca si d'assai.

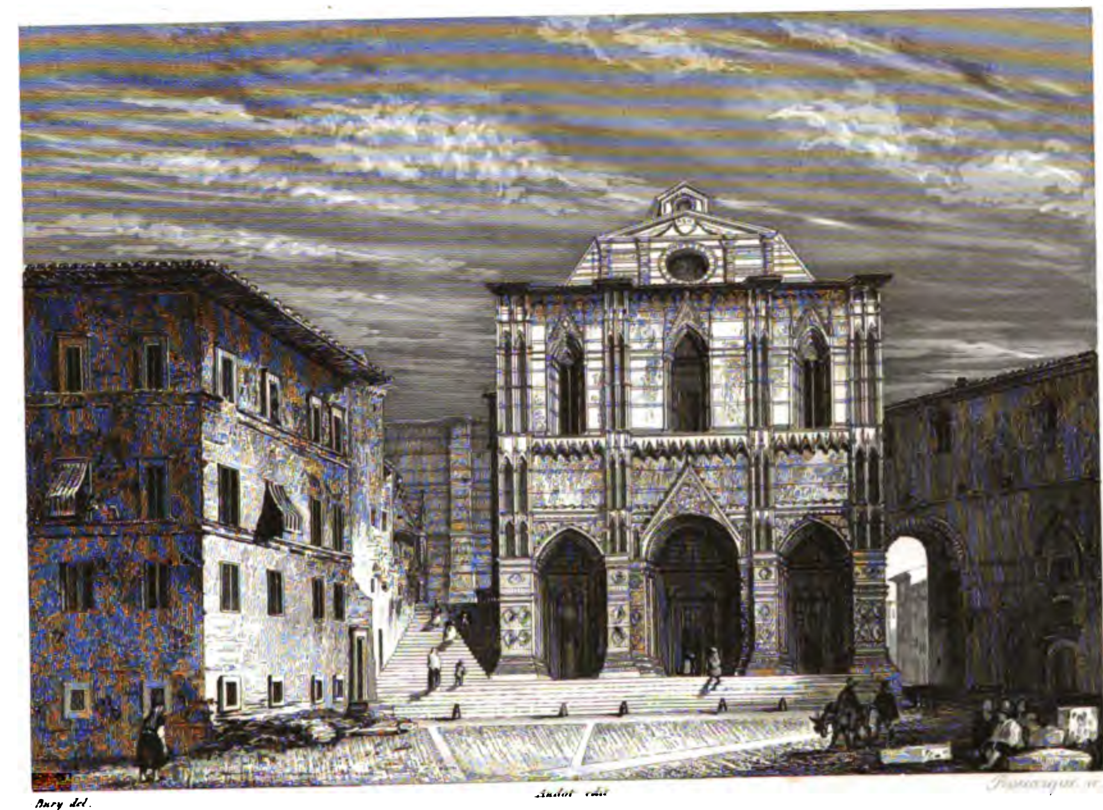
Fut-il jamais nation si vaine que la Siennoise?
La française même ne l'est pas autant.

Au surplus, s'ils sont vains de la



Audot edit. W. P. Skelton fil. s.

Siena. Duomo. | Sienne. Cathédrale.



Bury del. Audot édit. Pomarque sc.

Siena. S. Giovanni. | Sienne. St. Jean.

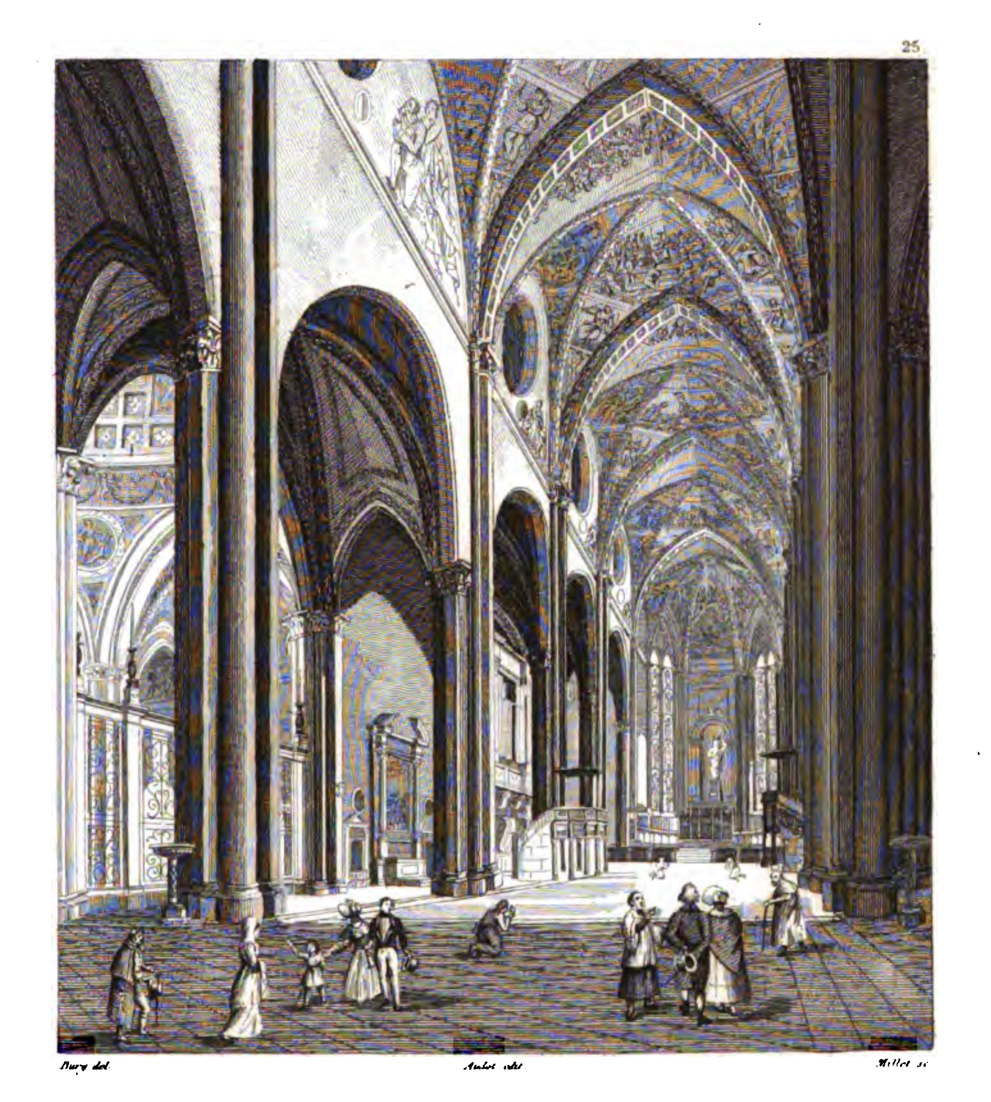


24



Bury del. Audot edit. Millet sc.

Arezzo. Piazza *Arezzo Place*



Bury del. Aubert sc. Millet sc.

Arezzo Duomo. | Arezzo Cathédrale

beauté de leurs femmes, ils ont raison. Je suis de l'avis de je ne sais quel Itinéraire qui dit : « Sous ce rapport, Sienne est une des villes les plus intéressantes de l'Italie. »

On prétend que l'air subtil de la ville d'AREZZO a été favorable au génie. En effet, elle a fourni des hommes distingués depuis Mécène jusqu'à Pétrarque. Elle est plus remarquable par ses souvenirs que par ce qu'elle est actuellement.

La place publique (Pl. 24) se recommande par un ancien bâtiment nommé *Loggia*. Il a été construit sur les dessins de Vasari, qui était né dans cette ville. On y a fait un théâtre et un hôtel pour l'éternelle *douane*. La cathédrale a pour mérite sa grandeur et ses fresques (Pl. 25).

Les moines du Mont-Cassin avaient à Arezzo un des couvens les plus riches et les plus magnifiques de leur ordre. Fermé pendant les révolutionsdernières, il a été rétabli depuis 1815.

L'édifice doit avoir été superbe, les cloîtres sont hauts et spacieux. Le réfectoire servait de bibliothéque, comme l'attestent plusieurs tablettes vides et vermoulues qui y sont encore. Cette salle est ce que les voyageurs, et surtout les artistes, s'empressent de visiter. Sur les murs peints à fresque on voit encore, en dépit du temps et de l'humidité, les chefs-d'œuvre de Vasari. Le sujet est le festin d'Assuerus. Vasari, suivant la mode du siècle, s'était placé lui-même dans le groupe des courtisans du roi de Perse. Sa belle tête se reconnaît à une longue barbe d'un brun foncé et brillant. Il a aussi conservé le portrait d'un des religieux du couvent qui, suivant la tradition, l'avait souvent fatigué de questions oiseuses pendant son travail. La manière dont il a peint la figure courte et apoplectique de ce moine est très-ingénieuse. Il venait de peindre un vase de cristal plein d'eau, quand ce babillard entra dans le réfectoire. Pendant qu'il tournait autour de Vasari, en lui débitant toutes les nouvelles sottises qu'il avait ramassées, le malicieux peintre esquissa sur le vase la réflexion de son large visage, et il y est resté ; car les moines qui aiment aussi la plaisanterie, comme l'observe lady Morgan, ne voulurent jamais qu'on l'effaçât malgré les plaintes de leur confrère caricaturé.

Je cherchais la maison de Pétrarque; quel désappointement ce fut pour moi, au lieu de ses antiques et vénérables murailles, de rencontrer un bâtiment tout neuf qui ressemble assez bien à une auberge ; une inscription placée sur la porte m'annonça que là avait été la *casa Petrarca*, la maison de Pétrarque.

Les choses allaient mieux du vivant même du grand poëte, comme on peut le voir par ce passage de Ginguené :

« Dans un de ses retours à Florence, en passant par Arezzo, lieu de sa naissance, où il fut reçu avec tous les honneurs dus à son mérite et à sa renommée, une des choses qui le flatta le plus fut d'être conduit sans s'en douter (il avait été fort jeune emmené par ses parens dans l'exil) par les principaux de la ville à la maison où il était né, et d'apprendre d'eux que le propriétaire avait voulu plusieurs fois y faire des changemens, mais que la ville s'y était toujours opposée, exigeant que l'on conservât dans le même état le lieu consacré par sa naissance. »

Le père de Pétrarque était notaire, et se nommait Pietro. Les Florentins, qui aiment, ainsi que tous les peuples du Midi, à modifier les noms pour leur donner une signification augmenta-

tive ou diminutive, l'appelèrent *Petracco*, *Petraccolo*, parce qu'il était petit; son fils fut appelé Francesco di Petracco. Dans la suite, dès qu'il commença à rendre ce nom célèbre, on changea, par une sorte d'ampliation, ce di *Petracco* en di *Petrarcha*, et ce fut le nom qu'il porta toujours (1).

Pendant que nous sommes en Toscane et que nous ressassons nos souvenirs sur Pétrarque, vous ne me refuserez pas de retourner avec moi dans le territoire de Sienne, au village de Certaldo, situé sur une charmante colline, et devenu immortel par le séjour et la mort de Boccace, si long-temps l'ami le plus intime du grand poëte. Certaldo était le lieu d'origine de sa famille, mais lui-même n'y était pas né. Il avait reçu le jour à Paris; son père, marchand florentin, avait été épris dans ses voyages d'une jeune Parisienne, et jamais Boccace n'a parlé de sa mère, qu'il paraît n'avoir point connue.

La maison de Certaldo, en briques avec une petite tour, est entretenue avec soin. On a reconstruit l'escalier et décoré la chambre du poëte de son portrait et d'une bibliothéque formée des éditions de ses œuvres. Les meubles sont les plus anciens que l'on ait pu retrouver à Certaldo, ou faits à l'imitation de ceux qu'on voit dans les tableaux de cette époque. La lampe paraît véritablement ce qu'il y a de plus authentique, puisqu'elle fut retrouvée dans la maison, et que la dureté de l'huile prouve son ancienneté. La pierre qui, pendant plus de quatre

(1) La vénération que nous avons vue portée par lui à Cicéron, il la possédait peut-être à un plus haut point encore pour Virgile. Son Virgile était toujours près de lui. Il lui confia la note suivante en latin; j'emprunte la traduction de M. Ginguené:

« Laure, illustre par ses propres vertus et long-temps célébrée par mes vers, parut pour la première fois à mes yeux au premier temps de mon adolescence, l'an 1327, le 6 du mois d'avril, à la première heure du jour (c'est-à-dire six heures du matin), dans l'église de Sainte-Claire d'Avignon; et dans la même ville, au même mois d'avril, le même jour 6 et à la même heure, l'an 1348, cette lumière fut enlevée au monde, lorsque j'étais à Vérone, hélas! ignorant mon triste sort. La malheureuse nouvelle m'en fut apportée par une lettre de mon ami Louis. Elle me trouva à Parme, la même année, le 19 mai au matin. Ce corps, si chaste et si beau, fut déposé dans l'église des frères mineurs, le soir du jour même de sa mort. Son âme, je n'en doute pas, est retournée, comme Sénèque le dit de Scipion l'Africain, au ciel d'où elle était venue. Pour conserver la mémoire douloureuse de cette perte, je trouve une certaine douceur, mêlée d'amertume, à écrire ceci, et je l'écris préférablement sur ce livre qui revient souvent sous mes yeux, afin qu'il n'y ait plus rien qui me plaise dans cette vie, et que mon lien le plus fort étant rompu, je sois averti par la vue fréquente de ces paroles, et par la juste appréciation d'une vie fugitive, qu'il est temps de sortir de Babylone, ce qui, avec le secours de la grâce divine, me deviendra facile par la contemplation mâle et courageuse des soins superflus, des mâles espérances et des événemens inattendus qui m'ont agité pendant le temps que j'ai passé sur la terre. »

Il y a de bien beaux sonnets dans Pétrarque. Il y en a de bien touchans, ajoute le traducteur, mais je n'en connais point qui le soient autant que ces lignes d'un grand homme studieux et sensible, sur ce qui était sans cesse l'objet de son étude, de ses méditations, de ses tristes et doux souvenirs.

Sa figure et ses avantages extérieurs furent très-remarquables dans sa jeunesse. Une taille élégante, de beaux yeux, un teint fleuri, des traits nobles et réguliers, le distinguèrent parmi ses compagnons d'âge et de galanterie. Le soin recherché qu'il avait pris de sa parure et les succès dont il avait joui dans le monde lui faisaient pitié dans son âge mûr. Il les avouait comme des faiblesses; mais peut-être, par une autre faiblesse, en parlait-il trop en détail et trop souvent. Les agrémens de son esprit, sa conversation confiante et animée, ses manières ouvertes et polies, lui donnaient un attrait particulier, et la sûreté de son commerce, sa disposition à aimer et sa fidélité inviolable dans les liaisons d'amitié, lui attachaient invinciblement ceux que ce premier attrait avait une fois approchés de lui.

siècles, couvrit son tombeau, a été recueillie et placée dans cette maison avec une inscription, ainsi que nous l'apprend M. Valery.

Ce tombeau exista d'abord au milieu de l'église Saint-Jacques, dite encore la *Canonica*, parce qu'elle avait des chanoines vivant de son revenu. Contre le mur voisin était son épitaphe, composée par lui-même en quatre vers latins :

Hâc sub mole jacent cineres ac ossa Joannis.
Mens sedet ante Deum meritis ornata laborum
Mortalis vitæ. Genitor Bocchaccius illi,
Patria Certaldum, studium fuit alma poësis.

Sous cette pierre sont les cendres et les os de Jean. Son âme est devant Dieu revêtue des mérites des travaux d'une vie mortelle. Son père eut nom Boccace, Certaldo fut sa patrie et la douce poésie son étude.

En 1503 on lui érigea sur la façade intérieure de l'église un plus magnifique cénotaphe, que la construction d'un orchestre a fait transférer récemment (c'est M. Valery qui parle), dans une autre partie de la *Canonica*. Boccace y est représenté en buste, et tenant sur sa poitrine à deux mains un in-fol. sur lequel est écrit *Decameron*. Malgré le costume du temps et l'espèce de capuchon et de robe dont il est enveloppé, les traits du visage sont naturels, expressifs, et même assez gracieux. Ils paraissent s'accorder avec le portrait qu'a tracé Philippe Villacci, son successeur à la chaire pour l'explication du Dante.

« Sa taille était un peu forte, mais élevée ; la face ronde et l'épine du nez un peu aplatie ; les lèvres assez fortes, mais belles et bien dessinées ; le menton gracieux avec une fossette. Ses manières étaient libres et engageantes ; sa conversation gaie, spirituelle et pleine d'agrémens. Son caractère franc et ouvert ne manquait pas d'une noble fierté. Son goût dominant dans l'âge des passions avait été l'amour du plaisir tempéré par celui de l'étude. Dans son âge avancé l'étude resta seule et l'occupa tout entier. »

Nous avons vu l'histoire du cénotaphe, voici celle du tombeau. Pendant plus de quatre siècles il avait été l'honneur de Certaldo, et attirait de nombreux voyageurs à la Canonica, lorsqu'en 1783 il en fut retiré par une fausse interprétation de la sage loi de Léopold contre les sépultures d'église. La pierre qui le couvrait fut brisée et jetée comme inutile dans le cloître voisin. On rapporte que le crâne et les os de Boccace furent alors exhumés, ainsi qu'un tuyau de cuivre et de plomb contenant divers parchemins du même siècle. Ces précieux débris, maintenant disparus, furent long-temps conservés par le recteur de l'église, lequel, dix ans après, passa curé dans le val d'Arno supérieur. Tels sont les faits que constate un acte du 31 octobre 1825, et certifié par huit habitans de Certaldo et la vieille servante du curé. Comme le remarque Montaigne, on peut voir dans le testament de Boccace, « à quelle misère était réduit ce grand homme. Il ne laisse à ses parentes et à ses sœurs que des draps et quelques pièces de son lit ; ses livres à un certain religieux, à condition de les communiquer à quiconque dont il sera requis. Il met en compte jusqu'aux ustensiles et aux meubles les plus vils ; enfin, il ordonne des messes et sa sépulture. On a imprimé ce testament tel qu'il a été trouvé sur un vieux parchemin bien délabré. »

De la chambre de Boccace je vous ferai passer sans transition au monastère de *Villa Ombrosa*, Villombreuse, dont les bois dominent la route qui conduit de Florence à Arrezzo. Trois des plus puissantes institutions mo-

nastiques d'Italie se sont élevées sur les rives de l'Arno, dans des situations qui commandent ces riches vallées, autrefois le grenier de l'Italie et la sauvegarde de Rome. Ces trois monastères sont : Vallombrosa, les Camaldules et Alvernia. Le premier fut fondé par des moines bénédictins dans le onzième siècle, le second par le fameux saint Romuald, et le troisième était primitivement l'humble retraite de saint François.

Le revenu des moines de Vallombrosa, avant la révolution, était estimé à cent cinquante mille francs par an, somme très-considérable pour la Toscane, et l'influence de leur ordre sur le peuple était proportionnée à leur influence. Quand toutes les autres institutions monastiques furent supprimées, raconte lady Morgan, on débattit dans un conseil où Bonaparte était présent, si les moines de Vallombrosa ne pourraient pas être conservés. La cause de cette hésitation en leur faveur était que les forêts profondes qui couvrent cette chaîne des Apennins n'étaient connues que d'eux seules (la vente des bois forme une partie de leurs revenus), et que le mouvement de ce couvent et la constante résidence des moines, tendaient à détruire les loups, qui sans cela pouvaient se multiplier et infester les vallées. Si Vallombrosa était vendue comme propriété nationale à des cultivateurs, ces nouveaux propriétaires n'y auraient travaillé qu'en certaines saisons ; au lieu que les moines, qui avaient intérêt à demeurer dans des déserts aussi imposans, aussi propres à donner une idée plus frappante de leur abandon du monde, habitaient toute l'année au milieu de ces bois. La discussion fut longue et si aigre, si peu raisonnable, qu'un des membres du conseil finit par se lever en colère, s'écriant vivement : *Signori, o monaci, o lupi*. Messieurs, ou des moines ou des loups. *Lupi*, répondit-on presque en masse, et les loups l'emportèrent.

Aujourd'hui les moines de Vallombrosa sont rétablis dans leur demeure, à la grande satisfaction des voyageurs pieux et romanesques.

Vallombrosa a bien quelques rapports avec notre grande chartreuse; mais c'est une chartreuse de l'Apennin, moins âpre que celle des Alpes, avec le ciel d'Italie et la vue de la mer. Les superbes et sombres sapins qui environnaient l'abbaye sont depuis des siècles plantés en quinconces ; ils offrent ainsi une magnificence plutôt régulière et symétrique que sauvage. Les eaux ont été habilement dirigées, et le Vicano est moins là un torrent qu'une belle cascade.

Vallombrosa a été merveilleusement chantée par les trois plus grands poëtes qui l'ont visitée. L'Arioste a dit.

Vallombrosa;
Così fù nominata una badia
Ricca e bella, nè men religiosa,
E cortese a chiunque vi venia.

Vallombreuse! c'est le nom d'une abbaye riche, belle, et non moins pieuse et courtoise pour quiconque se présente.

ORLANDO, *ch.* 22, *v.* 26.

On lit dans Milton :

Thick as autumnal leaves that strow the brooks
In Vallombrosa, where the Etrurian shades,
High over-arch'd, imbower.

«Épais autant que les feuilles d'automne dont se couvrent les ruisseaux de Vallombreuse; là où des ombrages étrusques s'enlacent en gigantesques arceaux. PARAD., *ch.* 1, *v.* 303.

Voici à son tour comment s'est exprimé notre Lamartine dans la deuxième de ses Harmonies.

Esprit de l'homme, un jour sur ces cimes glacées
Loin d'un monde odieux quel souffle t'emporta?

Tu fus jusqu'au sommet chassé par tes pensées :
Quel charme ou quelle horreur à la fin t'arrêta ?

Ce furent ces forêts, ces ténèbres, cette onde,
Et ces arbres sans date, et ces rocs immortels,
Et cet instinct sacré qui cherche un nouveau monde
Loin des sentiers battus que fondent les mortels.

Outre Vallombrosa, M. Castellan visita le *Paradisino*, ermitage qui en dépendait et qui servait comme d'habitation d'été au prieur. Les détails de cette visite vous intéresseront peut-être.

« Le rez-de-chaussée de l'ermitage sert d'habitation à un véritable ermite qui y demeure toute l'année. Il a un petit jardin ; une source abondante jaillit au sommet de ce rocher et lui sert à arroser des plantes et des fleurs dont la culture est son occupation favorite. Mais les neiges, qui s'accumulent de bonne heure dans les gorges resserrées, rendent impraticable le chemin du couvent. Alors, comme enfoui dans cette profonde solitude, sans communication aucune avec les vivans, il trouve apparemment, dans la vie contemplative qu'il a adoptée, un préservatif contre l'ennui. On lui fournit les provisions qui lui sont nécessaires pour ce temps de réclusion, et, d'ailleurs, il a la ressource dans un besoin pressant de sonner la cloche de l'ermitage pour appeler à son secours. »

Un ouragan force un beau jour M. Castellan, et un autre peintre de ses amis, de chercher au milieu d'une de leurs courses un abri à l'ermitage.

« Nous en agitons vivement la cloche ; l'ermite ouvre, et nous nous réfugions dans la partie qu'il habite. Il fait du feu pour nous sécher, et nous offre quelques provisions grossières que la faim, excitée par un exercice violent, nous fait trouver excellentes.

» Le lieu était sombre et tirait à peine du jour par une lucarne élevée. La tête de l'ermite, éclairée seulement par la flamme du foyer, présentait un aspect si piquant d'effet et d'expression, que nous eûmes le désir d'en tirer une esquisse.

» Cet homme, quoique très-âgé, paraissait encore doué d'une énergie prodigieuse. Sa tête, couverte de cheveux gris hérissés, son immense barbe, son nez aquilin, son œil extrêmement vif, et qui, sous un épais sourcil, brillait d'un sombre éclat ; en un mot, l'ensemble de sa physionomie lui donnait plutôt la figure d'un satyre que d'un anachorète.

» Ce ne fut pas sans peine que nous le décidâmes à laisser faire son portrait. Cependant il y consentit ; et, prenant la position qui lui était habituelle, c'est-à-dire le corps un peu courbé, les mains jointes sur son chapelet, sa physionomie exprima alors le calme et le recueillement religieux, convenable à un pécheur repentant. Mais bientôt la conversation étant tombée sur la guerre qui désolait alors le nord de l'Italie, sa tête se releva avec fierté, ses traits prirent le caractère d'une exaltation qui devint de plus en plus profonde ; ses yeux s'animant par degrés parurent jeter des flammes, et nous reconnûmes, sous le capuchon d'un anachorète, un brigand célèbre, *Francesco Fornacciaio*, qui avait fait long-temps trembler la Lombardie et la Toscane. « Faut-il que j'aie renoncé au monde, s'écria-t-il, aujourd'hui que l'Italie est envahie ! A ma voix, à mon coup de sifflet, que de braves se leveraient pour marcher sous mes ordres à sa défense ! » Ces mots furent accompagnés d'imprécations énergiques ; puis tout à coup se jetant à genoux, la face contre terre, il demanda pardon à Dieu de ce mouvement de colère mondaine, et resta long-temps prosterné sur le pavé. »

Le brigand patriote avait long-temps commandé une bande redoutable que la force armée avait enfin détruite. Échappé seul, comme par miracle, il s'était voué à la vie de retraite et de prière. Une habitude de son ancien métier lui joua un mauvais tour. L'eau de source était, pendant l'hiver, un triste réconfortant; il se procura des liqueurs fortes, dont il abusa au point de devenir la proie d'une combustion spontanée, digne fin d'un si terrible pénitent!

Nous avons plusieurs fois parlé des MAREMMES, partie de la Toscane, distinguée du reste par une physionomie tout-à-fait particulière. Peu de voyageurs l'ont visitée; je n'en ai pas eu moi-même la facilité; mais Lullin de Châteauvieux, homme impartial et observateur sagace, en a laissé une description dont je vais reproduire ici les traits principaux:

« Après avoir quitté Pise, j'ai remonté, raconte-t-il, la rive de l'Arno jusqu'à Empoli. Là, j'ai quitté la grande route de Florence pour prendre le chemin de Volterra et de Piombino. Ce chemin, tracé par Léopold, est le seul qui conduise dans les Maremmes. Dirigé avec beaucoup d'art sur la pente des coteaux, il n'a que neuf pieds de largeur; mais il est entretenu avec un grand soin et ressemble davantage à l'allée d'un jardin qu'à une grande route.

» Au delà de *Castel-Fiorentino* l'on entre dans les Maremmes. La surface du pays est sillonnée par de grandes ondulations semblables aux vagues immenses d'un profond océan, mais dont toutes les formes auraient été adoucies par le temps et le travail de l'homme. De loin en loin j'apercevais sur les sommités de vieilles enceintes de murailles dont les pans ruinés laissaient découvrir des habitations; elles semblaient être protégées encore par quelques vieilles tours.

» Dans les vallons on voyait à grande distance l'une de l'autre des maisons éparses; elles n'étaient entourées ni de verdure ni de jardins, mais de maigres parcelles de terrain plantées de maïs ou de sorgho. Au-dessus de toutes les sommités dominait celle où reposent les antiques murailles de Volterra.

» Le sol ne présentait partout que ce que les Italiens appellent des *macchie*, sur lesquelles s'élèvent quelques vieux chênes que le temps ne remplace pas; car ces landes servent de pâture aux troupeaux, et toutes les jeunes pouces sont dévorées.

» Je me rappelle le spectacle que m'offrit sur la route une malheureuse mère, marchant à côté de deux de ses enfans couchés sur une de ces petites sédioles (sorte de cabriolets) en usage dans le val d'Arno. Ces deux pauvres petits avaient été mordus par un chien enragé, et la mère les conduisait à Volterra. Elle me dit que l'on gardait dans cette ville un clou de la vraie croix dont l'attouchement sur les morsures de ce genre en prévenait l'effet. Je ne pus m'empêcher de lui montrer quelque doute sur cette efficacité; elle m'assura que, de temps immémorial, ce remède était usité en Toscane. Je me permis de lui apprendre que la cautérisation était regardée comme un remède plus sûr encore; mais elle ajouta alors, qu'avant d'appliquer la sainte relique sur les blessures, on la chauffait jusqu'au rouge. Ainsi, le secret de la cautérisation, si moderne dans la médecine, se pratiquait dès long-temps en Toscane.

» Les habitans des Maremmes fixent leur décadence vers l'époque de la peste du 16ᵉ. siècle. Il paraît que ses ravages

détruisirent une grande partie de la population. Depuis, cette population ne s'est plus trouvée assez forte pour s'opposer à l'influence du mauvais air.

» L'affaiblissement de la population, en détruisant la concurrence, a fait tomber la propriété aux mains des grands seigneurs toscans; dès ce moment l'activité productive en a été bannie sans espoir de retour. Les tentatives faites par Léopold pour essayer des colonies dans les Maremmes ont toutes échoué. Le sol y est devenu stérile; il n'offre plus qu'une argile pure, dont la blancheur n'est tempérée que par le mélange du soufre qui s'élabore avec profusion dans cette région. On voit sourdir de la terre ces sources sulfureuses ou *solfatares* dont l'aspect a quelque chose d'effrayant. Des flammes fétides s'élèvent dans des tourbillons de fumée; les bords de ces petits cratères sont revêtus de bavures, au centre desquelles bouillonne une eau livide.

» Dépeuplé par la nature et tombé aux mains de grands propriétaires oisifs et sans capitaux, il ne restait plus de moyen pour tirer parti du sol de ces contrées, que de l'abandonner à sa production spontanée, et de lui donner pour habitans une population nomade qui n'y séjournât que pendant la saison salubre, et fit consommer par des animaux les plantes indigènes que la nature y fait croître. Des moutons, des chevaux, des vaches et des chèvres s'y alimentent aujourd'hui par troupeaux, et subviennent au manque total de l'éducation des bestiaux dans le val d'Arno.

» Les conséquences de cette économie ont été de créer un désert au milieu de l'Italie, et de le peupler, pendant la moitié de l'année, d'hommes à demi-sauvages, qu'on voit parcourir ces solitudes, comme des Tartares, armés de longues lances, et couverts d'habits de bure et de peaux non préparées.

» La population attachée au sol pour l'année entière trouve à vivre de l'exploitation du soufre, du fer et de l'alun.

» Dans le voisinage de Volterra, je fus supris de voir le chemin prendre une teinte blanche que le soleil faisait briller d'un éclat éblouissant. C'était de l'albâtre dont on chargeait la route; tout le sol de cette montagne en est composé, et c'est de là qu'on extrait les blocs qui servent aux statuaires et aux modeleurs. Ce chemin, pavé d'albâtre, me semblait l'avenue d'un palais de fée, et me présentait je ne sais quoi de fantastique.

» Après avoir gravi pendant une heure, je parvins sur la montagne où l'on a bâti Volterra. Cette ville n'offre plus à l'œil que des couvens en mauvais état, des jardins abandonnés, quelques oliviers, d'antiques murailles et des palais mal tenus, qui rappellent cependant une ancienne splendeur. Là vivent environ quatre mille habitans, dont grand nombre fabricans d'albâtre.

» Cette ville est l'une des plus anciennes villes étrusques; et son enceinte est fermée par des murailles dont la structure a précédé de beaucoup les temps de la fondation de Rome. On passe encore sous la porte qui fut bâtie dans ces temps inconnus; sa masse énorme a résisté aux élémens et qui plus est aux ravages de l'homme.»

Outre un musée curieux de vases et d'autres antiquités étrusques, Volterra possède de curieuses antiquités romaines.

La forteresse actuelle a été, dit-on, bâtie par la famille Médicis, peut-être sur les ruines de celle construite par l'empereur Othon. Au centre s'élève,

comme dans notre château de Vincennes, un donjon appelé le *Mastio di Volterra*, qui sert de prison d'état: C'est une tour ronde dont les murs ont plus de treize pieds d'épaisseur, et qui ne reçoit le jour que par d'étroites ouvertures.

« Des tours de Volterra, dit encore Lullin, la vue s'étend au loin sur des plages stériles. La nudité du sol n'est interrompue que par quelques bois de cyprès et de chênes, dont la verdure foncée se détache sur le sol jaunâtre des campagnes, comme s'ils étaient destinés à solenniser des lieux funèbres. Du fond des vallons s'élève la fumée perpétuelle des solfatares, qui tantôt se roule comme des vagues pendant les ouragans et tantôt monte en colonnes vers le ciel, comme la fumée d'un sacrifice.

» Tout est inattendu et singulier dans cette contrée, qui semble avoir épuisé les jours de sa vie, et retourner pas à pas vers cet état de solitude par lequel doivent finir les destinées de cette terre. »

Voulez-vous des ruines aussi respectables, mais dans une contrée admirable où chaque mont est couronné de chênes et de châtaigniers, chaque colline couverte d'oliviers aux couleurs argentées, chaque plaine de pampres vigoureux; transportez-vous d'*un saut* (depuis que nous avons quitté Florence je vous ai habitué à cet exercice) de Volterra à Cortona, aux environs d'Arezzo et sur la frontière.

Cette ville apparut à lady Morgan de la manière la plus pittoresque. « En approchant d'un lieu que notre domestique appella *il paesaccio*, le misérable endroit de *Camuccia*, maison de poste et hameau, nous aperçûmes un phénomène singulier qui appartient à l'heure et au site. Le soleil se cachait derrière une brume qui tombait comme une pluie de diamans colorés; les vapeurs épaisses de l'atmosphère obscurcissaient les perspectives éloignées, et nous vîmes s'élever tout à coup, au milieu des nuages, des formes de tours, de coupoles, en un mot le fantôme d'une cité qui paraissait suspendue dans la moyenne région de l'air. A mesure que les brouillards roulèrent dans les vallées, des figures plus définies et plus saillantes s'offrirent à notre vue; les dômes, les tourelles, les forts, les puissantes murailles, semblaient reposer sur les nuées qui, se fondant graduellement en vapeurs légères, révélèrent la base de rochers escarpés sur laquelle ces édifices étaient réellement assis. Enfin leur masse, éclairée par la lumière pourprée du crépuscule, offrit pleinement à nos regards Cortona, la plus ancienne des villes d'Étrurie. »

Parmi les cités d'Étrurie qui subsistent encore: *Volterra*, *Arezzo*, *Perugia*, *Bolsena* et *Cortona*, cette dernière (le *Corytum* des anciens) paraît avoir été la plus considérable: on y voit des marques très-curieuses de son ancienne supériorité. Toute la contrée est éminemment intéressante, car elle a été étudiée pour ses antiquités, par ceux qui sont maintenant eux-mêmes les *anciens*. Tite-Live, Varron et Pline ont erré parmi ces ruines, et ont examiné ces fragmens, comme les antiquaires de nos jours se complaisent dans les sites auxquels le nom classique de ces écrivains donne de la valeur et de la dignité.

L'Etrurie, placée entre l'Arno et le Tibre, a renfermé exclusivement pendant une longue période les rudimens de toutes les connaissances qui se sont répandues ensuite jusque sur les points du globe les plus distans. Elle a été long-temps le centre de toute la ci-

26.



Bury del. — Audot edit. — Puraux sc.

Pistoja. San Giovanni. | *Pistoie. St Jean.*

vilisation connue en Europe, alors qu'Athènes était encore inculte et que Rome n'existait pas. Dans ces étroites limites florissaient le commerce et les arts, tout ce qui élève l'homme au-dessus de ses instincts brutaux et de l'existence purement animale.

Entre le bourgeois de Cortone et ces Athéniens, qui devaient, quelques siècles plus tard, transmettre aux Romains le flambeau que ceux-ci nous ont transmis à leur tour, il y avait alors la distance morale qui sépare aujourd'hui l'élégant habitué du boulevart de Gand, du stupide Cosaque d'un village des bords du Don.

Vous comprenez maintenant que ce n'est pas sans raison que, parti de l'île d'Elbe, anciennement étrusque elle-même, j'ai fait de préférence aborder ma felouque sur les côtes de l'Étrurie. Pour qui veut étudier à fond l'Italie, c'est par les villes étrusques qu'il convient de commencer.

Quant à moi, je vous demanderai la permission de sortir de Toscane par la frontière opposée à Cortona, et par la route très-prosaïque qui conduit de Florence à *Pistoie*, et puis à Lucques.

Pistoja, que l'on prétend, je ne sais à quel titre, avoir donné son nom à l'arme du *pistolet*, est située dans une plaine riante et fertile aux pieds de l'Apennin. Elle doit ses vieilles murailles à Didier, roi des Lombards, et sa vieille forteresse aux Florentins, qui, en 1252, en dotèrent cette ville, leur alliée. Nous arrêterons nos regards sur l'église Saint-Jean (Pl. 26).

Pendant que chez un banquier je changeais le reste de mon argent en la monnaie du pays dans lequel je projetais de me rendre en quittant la Toscane, j'admirais combien il est commode pour une nation de jouir, ainsi que la nôtre, d'un système monétaire, où l'alliage n'entre qu'autant qu'il est nécessaire pour la fabrication : le Napoléon de France, exempt de toute fraude et fabriqué à un titre élevé, est recherché dans tout pays.

Les vieux républicains de Florence avaient, depuis six siècles, me répondit le banquier, senti cet avantage ; comme vous le prouvera ce chapitre de l'excellent ouvrage de M. de Sismondi (dont la lecture vous procurera un plaisir qui ira croissant à chaque volume). En l'année 1252, la république prit la détermination de battre une monnaie d'or, le florin, appelé depuis sequin, qu'elle fixa au titre le plus pur de vingt-quatre carats et au poids de trois deniers ou un huitième d'once. Au milieu des révolutions monétaires de tous les pays voisins, et tandis que la mauvaise foi des gouvernemens altérait le numéraire d'une extrémité à l'autre de l'Europe, le florin ou sequin de Florence est toujours resté le même. Il est du même poids, du même titre. Il porte la même empreinte que celui qui fut battu en 1252. La livre de compte, il est vrai, qui n'est qu'une monnaie idéale, n'est point toujours restée dans les mêmes rapports avec le florin : elle était de même valeur dans l'origine; mais le cours du change, qui était libre et variable, a constamment augmenté le prix de l'espèce d'or. A la chute de la république, le florin valait sept livres florentines, aujourd'hui il vaut treize livres six sous huit deniers. Sa valeur, toujours la même, répond à onze francs quarante centimes, monnaie de France.

TOSCANE.

TABLE DES PRINCIPAUX LIEUX CITÉS ET PLACEMENT DES PLANCHES.

